

EXPÉRIENCES DE CRYPTESTHÉSIE PRAGMATIQUE

*« Je ne m'embarque jamais sur une mer inconnue
quand je n'ai pas une voile et un gouvernail sûrs. »*

(LITTRÉ).

*« Nous sommes si éloignés de connaître tous les
agents de la nature et leurs divers modes d'action, qu'il
serait peu philosophique de nier l'existence de phéno-
mènes uniquement parce qu'ils sont inexplicables dans
l'état actuel de nos connaissances. »*

(LAPLACE).

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la FACULTÉ de MÉDECINE et de PHARMACIE de LYON

et soutenue publiquement le 4 Mars 1926

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Albert SERVAJEAN

né à NYONS (Drôme), le 12 Octobre 1899



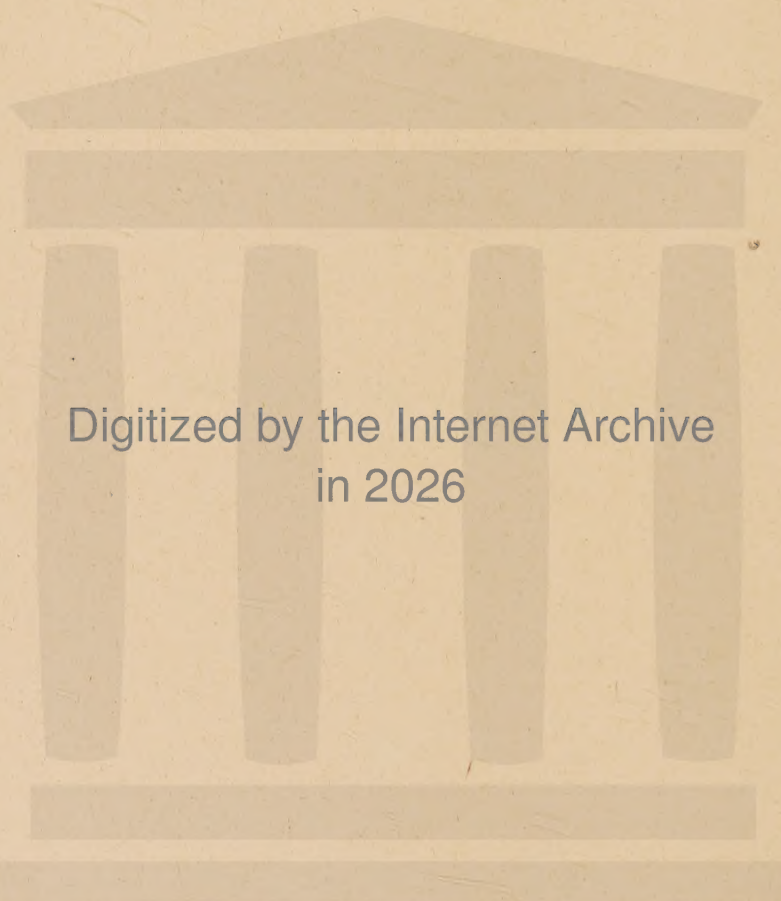
LYON

Imprimerie BOSC Frères & RIOU

42, Quai Gailleton, 42

Téléphone 63-56

EXPÉRIENCES DE CRYPTESTHÉSIE
PRAGMATIQUE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année Scolaire 1925-1926 N° 91

EXPÉRIENCES DE CRYPTESTHÉSIE PRAGMATIQUE

*« Je ne m'embarque jamais sur une mer inconnue
quand je n'ai pas une voile et un gouvernail sûrs. »*

(LITTRÉ).

*« Nous sommes si éloignés de connaître tous les
agents de la nature et leurs divers modes d'action, qu'il
serait peu philosophique de nier l'existence de phéno-
mènes uniquement parce qu'ils sont inexplicables dans
l'état actuel de nos connaissances. »*

(LAPLACE).

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la FACULTÉ de MÉDECINE et de PHARMACIE de LYON

et soutenue publiquement le 4 Mars 1926

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Albert SERVAJEAN

né à NYONS (Drôme), le 12 Octobre 1899



LYON

Imprimerie BOSC Frères & RIOU

42, Quai Gailleton, 42

Téléphone 63-56

—
1926

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

Doyen honoraire	M. H. HUGOUNENQ.
Doyen	M. J. LEPINE.
Assesseur	M. ROQUE.

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. AUGAGNEUR, CAZENEUVE, FLORENCE (A.), TEISSIER.

PROFESSEURS

Cliniques médicales	MM. BARD
Cliniques chirurgicales	ROQUE
Clinique obstétricale et Accouchements	TIXIER
Clinique ophtalmologique	BERARD
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	COMMANDEUR
Clinique neurologique et psychiatrique	ROLLET
Clinique des maladies des enfants	NICOLAS
Clinique des maladies des femmes	LEPINE (J.)
Clinique d'oto-rhino-laryngologie	MOURIQUAND
Clinique des maladies des voies urinaires	VILLARD
Clinique chirurgicale, infantile et orthopédie	LANNOIS
Physique biologique, Radiologie et Physiothérapie	ROCHET
Chimie biologique et médicale	NOVE-JOSSERAND
Chimie organique et Toxicologie	CLUZET
Matière médicale et Botanique	HUGOUNENQ
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	MOREL
Anatomie	BRETIN
Histologie	GUIART
Physiologie	LATARJET
Pathologie interne	POLICARD
Pathologie et Thérapeutiques générales	DOYON
Anatomie pathologique	COLLET
Chirurgie opératoire	CADE
Médecine expérimentale et comparée et bactériologie	PAVIOT
Médecine légale	PATEL
Hygiène	ARLOING (F.)
Thérapeutique, hydrologie et climatologie	MARTIN (Etienne)
Pharmacologie	COURMONT (P.)
	PIC
	LEULIER

PROFESSEURS TITULAIRES SANS CHAIRE

Chargé d'un cours de Pathologie externe	MM. VALLAS
— — Propédeutique de gynécologie	CONDAMIN
— — Chimie minérale	BARRAL
— — Urologie	GAYET

CHARGE DE COURS COMPLEMENTAIRE

Stomatologie	TELLIER
--------------------	---------

AGREGES

MM.	MM.	MM.	MM.
NOGIER	COTTE	CORDIER (V.)	MAZEL
GARIN	DUROUX	ROUBIER	SANTY
SAVY	TRILLAT	FAVRE	DUNET
FROMENT	SARVONAT	BONNET	CHALIER (André)
THEVENOT (Lucien)	FLORENCE (G.)	RHENTER	CHALIER (Joseph)
PIERY	ROCHAIX		NOEL
			CORDIER (Pierre).

M. BAYLE, secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THESE

MM. LÉPINÉ, président; FROMENT, assesseur;
PIÉRY et SARVONAT, agrégés.

La Faculté de Médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation



A MON MAÎTRE
MONSIEUR LE PROFESSEUR CHARLES RICHET.

Cette thèse est son œuvre

Je ne me réserve que les erreurs qui
ont pu s'y glisser.

EXPÉRIENCES DE CRYPTESTHÉSIE

PRAGMATIQUE

Introduction

Il nous faut un certain courage pour présenter une thèse sur un sujet faisant partie de la science métapsychique.

Il est pourtant certain que cette science très discutée, souvent par des personnes qui l'ont insuffisamment étudiée, a pris une allure sérieuse et scientifique.

De nombreux savants ont apporté dans cette étude l'esprit et la méthode positives. Un des premiers qui étudia la question est Willam Crookes. Agé de trente-sept ans, il était alors dans toute la vigueur de l'âge et de l'intelligence. C'était un savant illustre. Il avait découvert un nouveau métal, le thallium (1863), et poursuivi des recherches fructueuses sur la spectroscopie, l'astronomie, la météorologie.

Depuis, de nombreux chercheurs ont étudié la science métapsychique. Sans prétendre faire une énumération complète, nous citerons parmi ceux-ci : des savants et des médecins : Aksakoff, d'Arsonval, Sir William Barrett, Boutleroff, Carrington, Cour-

tier, M. et Mme Curie ; Dariex, Flammarion, Delanne, Gibier, Flournoy, de Gramond, Grasset, O. Lodge, Lombroso, Maxwell, Morselli, Ochorowicz, Osty, de Rochas, Sabatier, Schiaparelli, Schrenck-Notzing, Stainton Moses, Sudre, R. Wallace, Warcollier, de Watteville, Zaellner, etc..., etc... ; des philosophes : Bergson, Boirac, Durand de Gros, Freud, Pierre Janet, Myers, etc... ; des physiologistes : Bottazzi, professeur à l'Université de Naples ; Foa, à Padoue ; Herlitzka, à Turin, etc...

Quant à la difficulté que ces métapsychistes éprouvent à faire admettre des faits indéniables, elle ne saurait ni étonner, ni émouvoir. Le système de Copernic, la découverte de la circulation du sang et, tout près de nous, la théorie microbienne et l'antiseptie, ont rencontré, même dans les milieux scientifiques — surtout dans ces milieux — des détracteurs systématiques et acharnés.

Notre but n'est pas d'étudier toute la science métapsychique, mais un point bien délimité de cette science, « le cryptesthésie pragmatique ». Nous entrons ainsi directement dans le domaine de la physiologie. Cette étude ne manquera pas d'entraîner avec elle d'autres questions, de soulever d'autres problèmes : histologiques, anatomiques, psychiques, pathologiques.

Si nous osons nous aventurer dans une pareille voie, ce n'est qu'avec la plus grande prudence et en observant une discipline féroce et sévère.

Notre intention est d'apporter des faits. Alors, mais alors seulement, quand le fait sera là, inexo-

nable, dominateur, bravant toutes les objections, il faudra l'accepter, sous peine de donner un éclatant démenti à tous nos principes scientifiques, aux lois impérieuses de la méthode expérimentale.

Nous allons de suite citer le nom de quelques expérimentateurs et de quelques témoins des expériences que nous signalons dans cet ouvrage. Leur autorité et leur bonne foi incontestable atténueront peut-être le sourire sceptique de ceux qui, venant de lire le titre de cette thèse, en parcourant la première page.

Nous citerons, parmi beaucoup d'autres, MM. les Professeurs Abelous (doyen de la Faculté de Médecine de Toulouse) ; Berthelot (de l'Académie de Médecine) ; Cunéo, Gosset et Lardennois (professeurs à la Faculté de Médecine de Paris) ; Leclainche (de l'Académie des Sciences) ; Leignel-Lavastine (de Paris) ; Piéry (de Lyon) ; Richet (de l'Académie de Médecine) ; Charles Richet fils (de Paris) ; Vallée (de l'Académie de Médecine).

MM. les Docteurs Chowrin (directeur de l'Asile des aliénés de Tambow) ; Coste-Labaume (de Lyon) ; Geley (de Lyon) ; Lassablière (chef de laboratoire de physiologie) ; Osty (de Lyon) ; Anna Thompson (président de l'Académie de Médecine de New-York) ; Von Schrenck-Notzing.

Aussi, contrairement aux préjugés et aux préventions qui subsistent encore, même et peut-être surtout dans le monde scientifique, contre cet ordre d'études spéciales, nous considérons comme parfaitement légitimes et dignes d'être, non seulement res-

pectés, mais encouragés, les efforts des savants qui s'y consacrent avec la volonté d'apporter enfin la lumière dans ce recoin encore si plein de ténèbres et de mystères. Loin d'opposer à leurs travaux un parti-pris de dédaigneuse indifférence ou de facile raillerie, il faut plutôt leur savoir gré d'oser une entreprise aussi neuve et aussi ardue, où les chances d'erreur sont si nombreuses qu'ils courent le risque de compromettre leur renom et leur crédit, mais où, en revanche, ils peuvent nous faire espérer des découvertes d'une suprême importance pour l'élargissement de la science et le progrès de l'esprit humain.

Définition

Tout d'abord, une définition s'impose. Cryptesthésie, d'après son étymologie grecque, indique qu'il y a une « sensibilité cachée », une perception des choses inconnue quant à son mécanisme, et dont nous ne pouvons savoir que les effets.

Pragmatique signifie « par les choses ».

La cryptesthésie pragmatique sera donc la faculté de certains sujets qui, en présence d'un objet, le percevront, sans qu'on puisse invoquer une sensation fournie par un des sens s'exerçant dans des conditions habituelles.

Un exemple, de suite, pour fixer les idées : le pouvoir de lire une lettre à travers un corps opaque sera un cas de cryptesthésie pragmatique.

Notre définition sera la suivante : « La cryptesthésie pragmatique est une connaissance obtenue par certains individus, dans certains états particuliers, qui ne peut s'expliquer par l'exercice de nos sens et de nos facultés intellectuelles, tel qu'il se fait habituellement dans la vie normale. Cette connais-

sance paraît favorisée ou occasionnée par le contact ou la proximité d'un objet. » (1)

Lorsqu'on met en mains d'un sujet doué de cryptesthésie pragmatique un objet touché par une certaine personne, le contact ou la proximité de cet objet paraît établir une collaboration inter-mentale inconsciente entre ces deux psychismes au rapproché ou à toutes distances.

Pourtant, nous verrons que, dans certaines de nos expériences, la connaissance n'est pas due à une transmission de pensée.

(1) M. Sudre, pour définir ces phénomènes, propose de remplacer le terme de cryptesthésie pragmatique par celui de Métagnomie tactile, faisant valoir que pragmatique est un adjectif qui a aussi des sens très différents en législaton et en philosophie.

Considérations générales

Nous ne parlerons, dans cette étude, que de la cryptesthésie expérimentale qui s'observe dans une expérience provoquée. Elle est, en principe au moins, mieux analysée que la cryptesthésie accidentelle, qui n'entrera pas dans le cadre de notre sujet.

L'étude, disons-nous, en est plus facile, mais cela ne veut pas dire qu'elle soit aisée, étant donné la quantité considérable de fraudeurs qu'on constate lorsqu'on fait des expériences de ce genre.

Ces expériences ne peuvent avoir de valeur scientifique dès qu'elles peuvent être expliquées au moyen d'un « truc ». Il faut s'efforcer, non seulement à se demander constamment si les faits ne sont pas obtenus par la fraude, mais encore si ces faits sont produits dans des conditions telles qu'on ne puisse les expliquer par l'hypothèse de la fraude.

Il n'est pas prouvé du tout que la présence de l'objet soit indispensable, car, dans les expériences que nous allons relater, nous verrons que la cryptesthésie s'exerce parfois aussi bien sans contact matériel qu'avec contact.

Pourtant, il est possible que les objets, malgré leur

apparente inertie, émettent quelques vibrations (inconnues), capables d'éveiller la cryptesthésie. Mais l'inclusion de vibrations cryptiques dans un objet est à peine une hypothèse présentable, et nous sommes réduits à d'assez piteuses conjectures pour l'appréciation des forces qui excitent le sens cryptesthésique. Toutes les fois que nous parlons de cryptesthésie nous ne pouvons parler que du phénomène lui-même. C'est un fait : voilà tout. Il nous est interdit d'en assigner les modalités, les conditions et les limites.

La cryptesthésie obéit certainement à des lois, mais ces lois nous les ignorons totalement. Elles ne sont, hélas ! nullement encore déterminées. Nous savons que certaines personnes sont mieux douées que d'autres, bien que la cryptesthésie ne fasse peut-être défaut, à un très faible degré, chez personne. Nous savons qu'il y a des sujets peu sensibles et des sujets très sensibles, mais c'est tout ce que nous pouvons dire.

A ceux de nos lecteurs qui seront trop pressés de nier la cryptesthésie pragmatique, nous rappellerons la découverte de l'hypnotisme.

Une commission, nommée par l'Académie de Médecine (à l'instigation du magnétiseur Berna), fut chargée d'examiner des phénomènes de magnétisme animal. A la fin de leur enquête et sur la proposition de Double, l'Académie décida qu'à partir de ce jour (1^{er} octobre 1840), elle ne répondrait plus aux communications concernant le magnétisme animal.

Nous ne savons rien de plus instructif pour tout le monde que cette condamnation solennelle et défi-

nitive d'une question que, deux ans après, Braid va faire entrer dans la science positive.

Il est d'ailleurs à noter que l'Association britannique était, à ce moment, dans les mêmes dispositions, puisqu'en 1842, elle va refuser d'entendre les premières communications de James Braid sur ce sujet.

A la suite de Braid, Charcot étudie l'hypnose et fait entrer, triomphalement, avec lui, à l'Institut, ce magnétisme animal qui en avait été dédaigneusement expulsé trente ans avant.

Nous doutons que les esprits les plus exigeants puissent trouver dans cette thèse, matière à chicane ou à contradiction. Il ne s'agit point là de théories. Les faits seuls parlent, s'imposent à l'intelligence. On ne peut nier leur valeur.

C'est de l'observation attentive de ces faits, à force de les répéter et de les étudier qu'on arrivera à les expliquer. Nous nous contentons de les exposer, laissant à d'autres le soin de formuler des théories.

Parmi les expériences que nous citons, il en est un certain nombre qui sont susceptibles de critiques sévères. Nous pensons que le lecteur nous excusera de les avoir citées. Les expériences de cryptesthésie pragmatique n'ont pas été faites, dès le début, dans les conditions de contrôle que nous jugeons aujourd'hui absolument indispensables. Il n'y a pas là lieu de s'étonner. Les premiers expérimentateurs étaient persuadés que les prétentions des sujets doués de cryptesthésie pragmatique n'étaient pas fondées et qu'ils allaient facilement les prendre en défaut. C'est seulement en voyant que leurs expériences person-

nelles réussissaient qu'ils ont été amenés à prendre des précautions plus sérieuses pour les expériences suivantes. S'il nous arrive de citer des expériences, telles celles du Dr Pétetin, que nous considérons comme déplorables, nous prions le lecteur de ne voir en cela que notre intention de montrer les différentes étapes parcourues par les chercheurs. Ceux-ci nous offrent, au début, des observations mal prises, mais finissent par nous donner des expériences faites dans des conditions telles qu'il devient téméraire de nier l'existence de la cryptesthésie pragmatique.

Nous nous gardons bien de penser, comme certains savants, qu'il y a des faits scientifiques et d'autres qui ne le sont pas ; les premiers, seuls, dignes d'être étudiés ; les seconds, hérétiques, excommuniés, bons à traiter par l'indifférence et le mépris, et je rappellerai, à ce sujet, la parole de M. de Rochas.

« Refuser de s'occuper de certains phénomènes,
« quand on est convaincu de leur réalité, par crainte
« du qu'en dira-t-on, c'est à la fois s'abaisser soi-
« même en montrant une faiblesse de caractère
« méprisable et trahir les intérêts de l'humanité tout
« entière. Nul ne saurait, en effet, prévoir les consé-
« quences d'une découverte quand il s'agit de forces
« nouvelles : celle qui, il y a cent ans, ne se manifes-
« tait que par la contraction des cuisses de grenouil-
« les suspendues au balcon de Galvani, n'est-elle
« point la merveilleuse source de mouvement et de
« lumière qui, aujourd'hui anime nos locomotives
« les plus puissantes et illumine les côtes de nos
« continents ? »

Historique

Le début de la cryptesthésie pragmatique est assez singulier.

Elisabeth Denton (Mme Buchanan), regardant et touchant un fragment d'une assisse géologique, reconstituait le paysage d'autrefois, des époques siluriennes ou jurassiques ! Mais il faudrait être bien naïf pour s'en ébahir. Il n'y a là que le résultat d'une très brillante imagination chez l'épouse d'un géologue expérimenté ; nous ne pouvons donc, à tous les récits d'E. Denton, attribuer qu'une importance littéraire.

Mais avant cette date, un médecin de Lyon, Pétetin (1744-1808), président de la Société de Médecine de Lyon, nous relate des cas de malades ayant présenté des phénomènes de cryptesthésie pragmatique. Malheureusement, il était dans de très mauvaises conditions pour observer. Il expérimentait sur des malades de clientèle, aussi son livre (1) a-t-il plutôt une valeur historique que documentaire.

(1) Pétetin père : *Electricité animale. Catalepsie hystérique ancestrale. Découverte du transport des sens dans l'épigastre, à l'extrémité des doigts et des orteils. — Rapport du fluide nerveux, principe de ce phénomène avec le fluide électrique. Expériences qui le confirment.* Lyon, 1808.

1^{re} Observation

Il s'agit d'une malade âgée de 19 ans. Etant en catalepsie (c'est-à-dire en somnambulisme), au cours d'un accès qui a duré trois heures, elle n'entendait pas quand on lui parlait au niveau du conduit auditif externe, alors même qu'on se servait d'un entonnoir. Les membres, restaient dans la position où on les mettait.

La malade entendait quand on lui parlait au niveau de l'estomac ou au niveau des doigts. L'idée vint donc à Pétetin de rechercher si les autres sens étaient également transportés à l'épigastre. Pétetin ne savait certes pas que la surdité n'était qu'apparente.

Donc le lendemain, en venant revoir sa malade, il apporte dans ses poches, sous diverses enveloppes de papier, de petits morceaux de pain au lait, de brioche, de mouton rôti, de bœuf bouilli.

Personne ne savait que le médecin avait l'idée de ces recherches, ni qu'il portait ces enveloppes sur lui. Arrivant auprès du lit et tirant aussitôt de sa poche un petit paquet, il le place sur l'estomac de la malade en le couvrant si parfaitement de sa main, qu'on ne pouvait soupçonner qu'il tint quelque chose. Aussitôt elle se mit à mâcher et dit : « Ah ! que ce pain au lait est délicieux ! »

Vérification faite, c'était exact.

Il met ensuite l'enveloppe renfermant le morceau de bœuf bouilli, sur l'épigastre, la patiente s'écrie :

« Ah ! fi ! c'est du bœuf, je vais vomir. »

Vérification faite, il s'agissait bien du paquet contenant le morceau de bœuf.

Il ajoute ensuite, au paquet contenant la brioche, celui contenant du mouton rôti, et les place à nouveau à l'épigastre. La malade s'écrie :

« Dieu ! Quel ragoût. Du mouton à la brioche. »

Un autre jour, Pétetin fait une expérience avec des cartes à jouer.

« Je glissai », nous dit-il « sous les couvertures, une carte qu'enveloppait ma main et la fixai sur son estomac... Je vis sa physionomie changer ; elle exprimait tout à la fois l'attention, l'étonnement et la douleur ». « Quelle maladie ai-je donc ? Je vois la dame de pique. » « Je retirerai aussitôt la carte, et la livrai à la curiosité des spectateurs. Ils pâlirent en reconnaissant la dame de pique. Je plaçai une seconde carte avec les mêmes précautions. » « C'est », dit-elle, « le dix de cœur. » « Enfin une troisième. » « Salut au roi de trèfle ! » J'en fus bouleversé. J'entendis un bruit confus autour de moi, je ne remarquai même pas la consternation qui se peignait en traits énergiques sur toutes les physionomies. »

Le mari de la malade met la montre sur l'estomac de sa femme. On la vit prendre l'air d'une personne qui considère un objet avec attention et dit : « C'est la montre de mon mari, il est dix heures moins sept minutes. » Cela était exactement vrai.

Un anneau placé sur son estomac, est vu par la malade. Plus tard, elle perçoit également des objets placés sur son estomac, malgré l'interposition de vêtements.

Une autre fois, la main fermée, contenant une médaille, est placée sur l'estomac de la patiente.

« Que voyez-vous ? » « Une médaille antique. » C'était juste.

Dans une autre expérience, Pétetin met, dans une boîte, un bout de papier. Mettant la boîte dans sa main et présentant celle-ci à sa cliente, il lui demande : « Que voyez-vous ? » « Je vois, dans votre main, une boîte, et dans cette boîte, une lettre pliée à mon adresse. » C'était exact, la lettre était timbrée de Genève.

Il lui fait toucher une lettre. Elle dit : « Si je n'étais pas discrète, je pourrais en dire le contenu pour prouver que je l'ai lue. Il n'y a que deux lignes et demie, écrites très fines. » C'était vrai.

Elle disait, sans se tromper, ce que chacun avait dans ses poches.

2^e Observation

Mme de Saint P..., 24 ans, catalepsie.

La malade ne bouge pas quand on lui met sous le nez un flacon d'alcali volatil. En le mettant au niveau du pied, elle détourne la tête et prend une figure renfrognée, comme pour éviter une mauvaise odeur.

Pétetin appelle le Dr Eynard en consultation, « le plus incrédule de mes confrères du ci-devant Collège de Médecine de Lyon ».

La malade ne pouvait pas parler, si ce n'est par signe oui ou non. On lui place, au pied, un paquet

que le Dr Eynard avait apporté. « Madame, est-ce de l'antimoine ? » Mouvement de tête négatif. « Madame, est-ce du manganèse ? » Mouvement de tête négatif. « Est-ce du zinc ? » Mouvement de tête négatif. « Est-ce du platine ? » Mouvement approubatif de la tête et du tronc en partie soulevé, physionomie satisfaite.

Le Dr Eynard déroula son papier et en tira un morceau de platine qui pouvait peser un gros.

Une boule de cuivre, ronde, est perçue par la malade. La boule était mise aux pieds et enveloppée dans un mouchoir.

Elle était capable de décrire un cachet qu'on lui posait sur l'estomac. Ce cachet avait trois faces, qu'elle décrivait parfaitement. L'une de ces faces, représentait un aigle aux ailes étendues, portant un serpent à son bec et la devise italienne : « Tout à tout. »

D'autres expériences sont faites par les Docteurs Coladon et Domenjou, sur la même Madame de Saint P... Elles réussissent également. Ces médecins se retirèrent, vivement impressionnés, en disant que si leurs expériences personnelles n'avaient pas réussi, ils n'y auraient pas cru.

Il est à noter que le Dr Pétetin était très heureux, quand il pouvait appeler, en consultation, des confrères incrédules, leur montrer ses clientes, expérimenter sur elles, en leur présence, et même les prier d'expérimenter eux-mêmes.

Dans tous ces cas exposés, la sensibilité tactile, énormément accrue, paraît jouer un rôle.

Il faut pourtant avouer que le Dr Pétetin ne prenait pas les précautions que nous jugeons aujourd'hui absolument nécessaires. Il est probable qu'il y eut alors des cryptesthésies intéressantes, mais elles ne nous sont pas rapportées avec une suffisante précision.

Un cas d'apparente transposition des sens, observé par le Professeur Emile Boirac, Recteur de l'Académie de Dijon ⁽¹⁾.

Nous laissons la parole au Professeur Boirac.

Nous avons eu personnellement l'occasion de voir à Paris un sujet, Mme V..., qui prétendait avoir la faculté, une fois mise en somnambulisme, de lire par le bout des doigts. Voici comment se passait l'expérience à laquelle nous avons bien souvent assisté, et que nous avons même plus d'une fois dirigée et contrôlée personnellement.

Tout d'abord le sujet était endormi, de préférence par la fixation du regard. On lui apportait alors du papier gommé dont il faisait des bandes qu'il humectait et se collait sur les yeux, de façon à obturer les paupières. Cela fait, on mettait par-dessus un épais bandeau fortement noué derrière la tête, et les spectateurs étaient priés d'envoyer au sujet tous les papiers écrits ou imprimés dont ils désiraient qu'il fit la lecture. Pour commencer, le sujet demandait qu'on lui envoyât de préférence des textes imprimés en gros caractères, comme par exemple des titres de journaux. Il passait alors ses doigts sur le papier, parfois le portait à son front ou l'appliquait à son épigastre et, en général, lisait sans hésitation, sans erreur, avec une assez grande facilité. Parfois le sujet se déclarait impuissant à rien voir : il priait alors qu'on le réveillât, puis qu'on l'endormît à nouveau, et, presque toujours à la reprise, l'expérience réussissait.

(1) *La Psychologie inconnue*, p. 245. Paris, Alcan, 1908.

Une fois mise en train, Mme V... déchiffrait comme en se jouant non seulement les cartes de visite et les lignes imprimées, mais encore des lettres, des notes écrites à l'encre ou au crayon, en caractères très fins, souvent presque imperceptibles. Elle voyait même et décrivait ainsi des photographies. Enfin si on lui mettait entre les mains une montre dont les aiguilles marquaient une heure quelconque, elle percevait ou devinait l'heure en passant le doigt sur le verre, mais elle prenait la précaution d'envelopper le boîtier dans un mouchoir, parce que, disait-elle, l'or lui faisait éprouver une sensation de brûlure. Au bout d'un certain temps, un quart d'heure environ, elle prétendait sentir que sa faculté déclinaît et allait bientôt disparaître, et elle priait les personnes qui voulaient encore la mettre à l'épreuve de se hâter. Finalement : « Je ne vois plus », disait-elle, « réveillez-moi ». On enlevait alors le bandeau et on pouvait constater que les bandes de papier gommé étaient bien restées collées sur les yeux. Après avoir humecté et détaché ces bandes, le sujet était réveillé par les procédés ordinaires.

Un de mes amis, le Docteur G. D..., que je rendis témoin de ce curieux phénomène, en parut fort frappé. « Il y a là évidemment, me dit-il, un cas extraordinaire de l'hyperesthésie du toucher ». Cependant, bien que la bonne foi de Mme V... parût entière, je ne pouvais me défaire d'un certain scepticisme en raison de sa qualité de sujet professionnel. Peut-être, pensais-je, malgré le papier gommé et le bandeau, l'occlusion des yeux n'est-elle pas parfaite; peut-être, emploie-t-elle quelque truc pour faire glisser son regard à travers ou sous ces obstacles apparents jusqu'au papier qu'elle tient entre ses mains. Je voudrais, pour être absolument sûr de la réalité du phénomène, l'expérimenter avec un sujet neuf, qui n'en aurait jamais entendu parler, qui n'en aurait même aucune idée, et que personne n'aurait jamais endormi avant moi.

Le hasard me fit rencontrer ce sujet au début de l'hiver 1904. Ludovic S... âgé de vingt ans, était alors employé dessinateur dans un grand établissement industriel. J'expérimentai surtout avec lui dans les deux derniers mois de 1904 et dans les six ou sept premiers mois de 1905. Il partit

au service militaire en octobre 1905, et je ne le vis plus qu'à de rares intervalles, lorsqu'une permission le ramenait pour quelques jours chez ses parents. En janvier 1907, la mort de son père survenue inopinément, le libérait du service militaire comme soutien de famille. Mais une de nos administrations publiques, à laquelle il appartenait depuis un concours passé avec succès peu avant son départ pour le régiment, l'envoya dans un département du Nord de la France où il est encore aujourd'hui.

Dans ces conditions il ne m'a pas été possible d'expérimenter avec Ludovic S... d'une façon aussi constante et aussi régulière que je l'aurais voulu. J'ai pu cependant observer dans les courtes et trop peu nombreuses séances qu'il a bien voulu me donner, un grand nombre de phénomènes très intéressants, parmi lesquels celui de l'apparente transposition des sens.

Dès ma première rencontre avec lui, je m'aperçus que j'avais affaire à un sujet d'une sensibilité extrême, bien qu'il n'eût jamais été suggestionné, hypnotisé ou magnétisé par personne. En effet, aussitôt après lui avoir appliqué, sans aucune explication préalable, le diagnostic du Docteur Mou-tin (attraction par les omoplates) je pus par simple suggestion paralyser ou contracturer les bras et les jambes, produire et maintenir l'occlusion des paupières, etc... Lui ayant ainsi fait fermer les paupières pendant quelques minutes, je me rendis compte, quand il les rouvrit, qu'il n'avait gardé aucun souvenir de tout ce qui s'était passé pendant l'intervalle. Dès lors, pour le mettre en état d'hypnose, dans toutes nos expériences subséquentes, je n'eus jamais recours qu'à ce procédé bien simple : « Veuillez fermer les yeux, lui disais-je, pouvez-vous les ouvrir ? » Presque toujours à cette première fois les yeux se rouvraient ; mais après la seconde ou la troisième tentative, ils restaient clos.

Je prenais alors un épais bandeau que j'avais fait fabriquer. Il était en drap noir assez épais pour intercepter complètement la lumière en encapuchonnant à la fois les yeux et le nez. Je l'appliquais sur le visage du sujet, de façon à l'empêcher de rien voir, même s'il en avait eu la velléité. Quand les expériences étaient finies, c'est-à-dire

au bout d'un quart d'heure ou d'une demi-heure, je disais au sujet : « Vous pouvez ouvrir les yeux » et il ouvrait les yeux aussitôt, n'ayant gardé aucun souvenir de tous les incidents qui s'étaient passés pendant son état d'hypnose et ne paraissant ressentir aucune fatigue.

C'est au cours d'une de nos premières séances que j'eus l'idée d'essayer avec lui la reproduction des phénomènes observés avec Mme V... Comme il s'entretenait avec moi à l'état d'hypnose avec autant de liberté et de lucidité d'esprit qu'à l'état de veille, après lui avoir raconté les expériences de Mme V... je lui demandais s'il voulait tenter de les reproduire : « Et vous croyez, me dit-il, que je pourrais ainsi lire les yeux fermés ? » — « Je n'en sais rien, lui répondis-je, mais nous pouvons toujours essayer. »

Prenant alors une lettre au hasard dans un classeur, je la lui mis entre les mains, et sur sa demande, je lui expliquai comment il devait s'y prendre. « Faites, lui dis-je, comme faisait Mme V... Passez vos doigts sur le papier; portez-le à votre front, à votre épigastre jusqu'à ce que vous sentiez quelque chose. » Après avoir consciencieusement essayé ces différentes manœuvres, S... me dit : « Je ne sens rien; c'est une chose impossible. Il devait y avoir un truc. » Je lui fis remarquer qu'il se décourageait peut-être trop vite, qu'il fallait peut-être sans doute au début plus de temps et d'effort pour arriver à un résultat, et je l'invitai à recommencer la tentative. Il se remit à palper et à presser le papier avec un air de profonde attention, et, tout à coup, il eut une sorte de tressaillement : « Qu'y a-t-il ? » lui demandai-je. — « Rien », me répondit-il. — « Si, insistai-je, il y a quelque chose, car vous avez tressailli ». — « Non, c'est impossible, c'est absurde ». — « Peu importe, dites-moi exactement ce que vous avez ressenti ». — « Eh bien, il m'a semblé qu'il devait y avoir écrit sur le papier : Mon cher Camille... » — « Il n'y a pas : Mon cher Camille; il y a : Mon cher Emile. Peut-être n'est-ce qu'une coïncidence; nous allons bien voir. »

Me souvenant alors que Mme V... recommandait de prendre toujours pour commencer les expériences des textes imprimés en gros caractères, je mis un journal entre les

main de S..., en lui disant : « Lisez-moi le titre de ce journal. » Il me demanda de lui indiquer l'emplacement exact du titre, y promena ses doigts et assez rapidement me dit : « N'est-ce pas le *Progrès de Lyon*? » — « Fort bien, lui dis-je, mais ce n'est peut-être encore qu'une coïncidence, car ce journal est très répandu dans la région. En voici un autre. » — « N'est-ce pas le *Moniteur des Tirages financiers*? » — « Pour le coup, le doute n'est plus possible. Bravo, mon ami; vous voyez bien que vous pouvez lire les yeux fermés. »

A ma grande surprise, il protesta : « Non, Monsieur, je ne lis pas. » — « Comment, vous ne lisez pas! Que faites-vous donc ? » — « Je ne sens rien sous mes doigts, je ne vois rien devant mes yeux, il me vient tout à coup à l'esprit sans que je sache comment ni pourquoi, l'idée que ce doit être ceci ou cela. Je supposerais volontiers que c'est vous qui me le suggérez par la pensée ». — « Après tout, lui répliquai-je, c'est bien possible, quoique je ne m'en doute pas. Nous tâcherons d'éclaircir la chose une autre fois. » Là-dessus, je l'éveillai, et il prit congé de moi.

Il venait me voir environ une semaine après. J'avais préparé un assez grand nombre de carrés de papier sur lesquels étaient écrits des mots, des phrases, au crayon, à l'encre noire, à l'encre rouge, etc... S... les déchiffra tous avec une facilité vraiment étonnante. Je constatai cependant qu'il ne percevait pas la différence des couleurs : ainsi, sur deux papiers portant le même nombre écrit sur l'un à l'encre noire, sur l'autre à l'encre rouge, il ne fit aucune différence. Il ne put rien lire sur un papier où j'avais écrit avec une plume sèche, sans encre, ni avec une plume trempée dans l'eau au moment même. Il reconnut parfaitement le dessin de plusieurs objets, que j'avais tracé à l'encre par avance. Il continuait d'ailleurs à avoir l'impression qu'il ne lisait pas, qu'il ne voyait pas, mais qu'il devinait plutôt, par une sorte d'intuition mentale. Cette dernière expression est du moins celle qui me semble rendre le mieux sa pensée. Je ne pus pas arriver à me rendre compte ce jour-là du rôle que je jouais personnellement dans le phénomène.

C'est seulement dans une troisième séance qu'il me fut

possible de résoudre ce problème. A cette séance assistait un assez grand nombre de personnes, auxquelles je montrai d'abord le phénomène de la lecture par les doigts, tel que je viens de la décrire. Une d'elle me demanda si le sujet lisait véritablement ou s'il ne lisait pas plutôt dans ma pensée. Je répondis que je n'en savais rien, que la seconde hypothèse était celle que le sujet faisait lui-même, et que l'occasion était bonne pour la vérifier. Je priai donc mon interlocuteur d'écrire une phrase de sa composition sur un morceau de papier. Cet écrit plié, dont j'ignorais par conséquent le contenu, fut mis par moi entre les mains de S... qui l'ouvrit et le déchiffra sans difficulté, sauf une erreur qu'il fit sur l'initiale d'un mot. De fait, en raison d'une particularité de cette écriture, une personne lisant avec ses yeux aurait pu également s'y tromper.

Mais une autre expérience faite au cours de cette séance prouva plus complètement encore que le sujet percevait bien directement par lui-même, et non par l'effet d'une transmission ou d'une influence étrangère. En effet, un des assistants, prenant un livre sur un meuble, et l'ouvrant au hasard, le mit entre les mains de S..., qui commença à déchiffrer la page où le livre avait été ouvert. Cette fois, ni moi, ni personne dans l'assistance ne connaissions d'avance le texte qu'il lisait ainsi. Il ne pouvait plus être question de suggestion mentale, ni de transmission de pensée.

Nous sommes donc ce semble, autorisés à conclure par tout ce qui précède qu'il s'agit dans l'espèce d'un phénomène du toucher auquel la vue proprement dite est complètement étrangère.

Cependant en présence de faits aussi étranges, un doute persistait encore dans mon esprit. Comme je n'avais jamais jusqu'alors expérimenté qu'à la lumière, n'était-il pas possible que, malgré tout, malgré les yeux clos, malgré le bandeau interposé, le sujet pût réussir à s'aider de quelques sensations visuelles ? Pour lever ce doute, il aurait fallu pouvoir expérimenter dans une complète obscurité.

L'occasion de faire cette expérience me fut enfin donnée au cours d'une des dernières visites que me fit S... Jusqu'alors, il était venu habituellement pendant le jour. Cette

fois, il vint en hiver, à la nuit tombante. Les volets des fenêtres étaient clos; la pièce était éclairée par un seul bec de gaz, système Auer, avec allumeur automatique. Je n'ai pas besoin de rappeler que cette expérience, comme toutes les précédentes, fut absolument silencieuse, c'est-à-dire que, ni avant, ni pendant, ni après, je ne donnai aucune indication, aucune explication au sujet. Après m'être assuré, comme toujours, que le sujet avait conservé la faculté de lire par les doigts dans les conditions ordinaires, je pris un écrit dont j'ignorais le contenu, je le mis entre les mains du sujet, et, au moment précis où il commençait à y passer ses doigts, j'éteignis brusquement le bec de gaz. Le sujet lut à haute voix, tout comme s'il y avait eu de la lumière. Le bec de gaz étant rallumé, je constatai que sa lecture était exacte. Je répétai l'expérience avec d'autres textes dans les mêmes conditions : le résultat fut toujours identique. »

M. le Professeur Boirac termine son observation en disant : « Nous nous bornons à affirmer que, tout au moins dans le cas étudié par nous, la transposition des sens n'est qu'apparente, et qu'elle consiste, en réalité, dans une interprétation subconsciente supranormale de sensations tactiles habituellement inaperçues. »

Il est bien désirable que des recherches nouvelles soient faites sur cette hyperesthésie tactile. Cela nous permettrait peut-être de conclure que, dans certains cas tout au moins, le sens du toucher a pris une telle acuité que cela devient presque de la cryptesthésie.

Classification

Ne pouvant citer toutes les expériences de cryptesthésie pragmatique qui ont été faites dans des conditions de contrôle irréprochables (1), nous sommes obligés de nous limiter.

Nous laisserons de côté les cas de cryptesthésie observés chez des sujets hypnotisés. Ces cas là sont extrêmement nombreux. Les manifestations cryptesthésiques paraissent favorisées par l'hypnose. Elles sont, dans cet état, beaucoup plus marquées et beaucoup plus fréquentes.

Certains individus non hypnotisés paraissent doués d'une lucidité manifeste. C'est sur eux seulement que portera notre étude, tout en faisant remarquer que l'état normal et l'état d'hypnose ne sont pas toujours aussi tranchés qu'on pourrait le croire. Le passage d'un état à l'autre est parfois insensible et tous les intermédiaires existent.

(1) Voir *La connaissance supra-normale, étude expérimentale*, Docteur Osty. — *Traité de Métapsychique*, Professeur Charles Richet.

Nous diviserons en trois catégories les expériences que nous allons relater.

Première catégorie. — Expériences pouvant subir une critique sérieuse.

Deuxième catégorie. — Expériences pouvant subir une critique légère.

Troisième catégorie. — Expériences pouvant amener la conviction.

**1° Expériences pouvant subir une critique
sérieuse**

A) Expériences faites par M. le Dr A. von Schrenck
Notzing, le 4 Mars 1913, avec R... (1)

R..., est né à Breslau, mais est établi aux Etats-Unis. A cette époque, il est âgé de 72 ans. Le Dr Von Schrenck-Notzing va le voir à Paris. Après quelques minutes de conversation, R..., qui était très pressé, commença ses expériences.

« Avez-vous par hasard sur vous une lettre qui vous soit adressée ? » me demanda-t-il. Après ma réponse affirmative, je lui donnai, selon son désir, une enveloppe écrite, dont il fit immédiatement 5 morceaux avec mon canif.

LUI. — Dans quel mois êtes-vous né ?

RÉPONSE. — Au mois de mai.

LUI. — Maintenant, mettez sur un de ces morceaux le prénom de votre mère, sur les autres morceaux, mettez 4 questions et pliez ces papiers.

— En attendant je quitte la chambre et n'y rentrerai que lorsque vous aurez fini.

R... se rendit alors par une antichambre qui séparait du couloir la chambre où j'étais, à l'extrémité du couloir. Nous étions séparés par deux portes fermées, il n'y avait que moi dans la chambre.

J'écrivis le nom de ma mère « Méta » sur le premier bout de papier.

Sur le deuxième : « Quand irez-vous en Allemagne ? »

Sur le troisième : « L'ouvrage auquel je travaille actuellement aura-t-il du succès ? »

Le quatrième morceau de papier contenait une question tout à fait personnelle que je passe sous silence.

La cinquième était : « Comment s'appelle mon fils aîné ? »

(1) *Annales des Sciences psychiques*, mars 1913, p. 65.

Tous les bouts de papier furent pliés comme on plie des lettres et étaient devant moi quand R... rentra. Il me demanda de les mêler.

Il prit au hasard un des petits billets, le fit flamber avec une allumette devant moi, sans l'avoir ouvert, tandis que je mettais trois des billets dans trois poches différentes de mon gilet, comme il me le demanda, et le dernier morceau dans ma main droite.

Il mit mon poing droit, dans lequel se trouvait le papier plié, sur son front et écrivit en même temps :

« Je serai en Allemagne le 16 du mois de mars. »

Ensuite il écrivit, sans me toucher et sans que j'eusse sorti un autre de ces papiers de mon gilet : « Le livre aura plus de succès que vous n'espérez. »

Mon étonnement s'accrut lorsqu'il lut aisément la question personnelle (sur le quatrième des papiers) consistant en 10 mots; il le fit sans aucun effort, comme quelqu'un qui lit une phrase dans un livre. Ensuite il discuta sur le contenu de la lettre en question, donna des conseils et ne put continuer à répondre à la cinquième question, parce que quelqu'un vint nous interrompre.

En se levant il me dit : « Votre mère s'appelait « Méta », ceci n'était pas difficile à voir. — Comme je le constatai plus tard, le papier que R... avait brûlé était celui qui contenait ce nom.

En me faisant remarquer que ce travail fatiguait son cerveau, il prit congé.

Tout ce que je viens de vous raconter se déroulait si vite et si facilement, sur un ton de conversation, que je ne me rendais pas compte de l'importance des expériences pendant ma visite.

Les expériences n'avaient duré qu'un quart d'heure.

D^r A. VON SCHRENCK NOTZING.

**B) Expériences faites par M. Maxwell,
procureur général à la Cour de Bordeaux,
avec R... (1)**

J'ai rencontré R... chez Mme B..., dans les premiers jours du mois de mai. Il ne me connaissait pas, selon toute probabilité.

Sur son invitation, j'ai écrit sept mentions sur sept carrés de papier : ces carrés avaient été déchirés par R... dans une feuille de papier à lettres ordinaire de deuil, prise par moi sur le bureau de Mme B... Pendant que j'écrivais R... s'est retiré dans une pièce éloignée d'environ 5 ou 6 mètres de celle où je me trouvais. Les portes étant ouvertes, il pouvait me voir, mais il ne pouvait certainement pas apercevoir mon écriture. J'ajouterai qu'il causait avec diverses personnes.

Il m'avait recommandé d'écrire les noms et prénoms de ma mère, le nom d'un de mes professeurs, et cinq questions à mon choix. J'ai donc écrit :

- 1° Marie-Agédie Mougenot;
- 2° Evelin;
- 3° Trouverai-je un éditeur pour mon roman ?
- 4° Mes livres de criminologie réussiront-ils ?
- 5° Quel est mon plus grand défaut ?
- 6° Tel événement que je souhaite se réalisera-t-il ?
- 7° Reviendrai-je habiter ma maison avant d'être mis à la retraite ?

J'ai ensuite plié en quatre chaque carré de papier et les ai conservés. R... ne les a pas un seul instant touchés; il est venu à mon appel, et m'a fait placer une question dans chaque poche latérale de mon pantalon, une autre dans chaque poche inférieure de mon gilet. J'en ai gardé trois dans la main. Il m'a invité à appuyer un des papiers sur son front, ce que j'ai fait; sur son invitation j'ai mis ce papier sur ma chaise et me suis assis dessus.

(1) *Annales des Sciences psychiques*, mars 1913, p. 67.

J'avais donc deux questions, une dans chaque main. R... m'a prié de les serrer fortement, puis il m'a fait appuyer le carré de papier tenu dans la main droite sur son front, après quoi j'ai refermé la main, en serrant toujours le papier.

Il a ensuite écrit en anglais :

« Vous trouverez un éditeur d'ici 88 jours. Cette affaire vous a causé beaucoup de tracas, mais tout ira bien de ce côté. »

J'ai sur son invitation ouvert le carré de papier que je tenais de la main droite. C'était la question n° 3. La réponse est claire et précise. Je dois dire cependant que cette affaire ne m'a point préoccupé.

Il a écrit sur un bloc-notes :

« L'événement que vous souhaitez se réalisera sûrement. Vous irez habiter votre maison plus tôt que vous ne croyez. Vous aurez votre retraite. »

Il a écrit ensuite :

« Votre mère, Evelin, a eu quatre enfants, dont vous êtes l'aîné. Vers l'âge de 23 (ou 25 ans) vous avez gagné votre vie d'une manière indépendante. Vous avez bien réussi, mais vos ennemis croissent et essayent de vous jeter bas, mais vous réussirez et arriverez à un siège d'honneur. »

Il m'a demandé ensuite combien ma mère avait d'enfants et si j'étais l'aîné. — « Je suis l'aîné, ma mère a eu quatre enfants », ai-je répondu. Il m'a fait lire alors ce qu'il venait d'écrire. Au mot Evelin il s'est dressé, et m'a fait mettre à la place de ce mot, ceux de Marie-Angeline. Il a repris le crayon et m'a fait mettre au bas de la page « Marie-Angeline ».

Je lui ai dit que c'était à peu près exact, que ma mère s'appelait Marie-Agédie.

Nous avons échangé quelques propos, R... me demandant si l'expérience m'avait intéressé. Au moment où je me suis levé pour rejoindre mes amis, il a écrit brusquement « Mougonot », ce qui est évidemment la reproduction avec une légère erreur de « Mougénot ».

Comme on le voit, l'expérience a été très intéressante. R... n'a pas touché les carrés de papier, qui n'ont pas quitté mes mains ou mes poches.

Mes facultés d'observation étaient actives et mon attention soutenue. Je n'étais pas hypnotisé — je ne suis d'ailleurs pas hypnotisable — et R..., loin d'affecter un air affairé ou concentré, fumait un cigare.

30 Mars 1913.

J. MAXWELL.

C) Expériences du Dr Drakoulès avec R... (1)

En 1915, le Dr Drakoulès, chef du Parti socialiste grec, a l'occasion d'expérimenter, avec le même R... Voici la déclaration qu'il a écrite, à la suite d'une séance qui eut lieu chez lui.

R... vint à ma maison le 11 juillet (1915) pour voir Miss Scatcherd, qui nous rendait visite à ce moment. Ils ne se connaissaient pas. Miss Scatcherd avait entendu parler des étranges facultés de R... par la Princesse Karadja le dimanche précédent, et avait écrit le soir même pour obtenir de lui un entretien.

Ni ma femme, ni moi n'avions jamais encore entendu parler de R... Nous fûmes heureux de saisir cette occasion d'assister à quelques exhibitions de ses dons de clairvoyance.

Il procéda de la manière suivante : Il demanda à ma femme et à moi-même de passer dans une autre chambre, où chacun de nous devait écrire un nombre quelconque de questions sur autant de morceaux de papier. L'un de ces billets devait cependant contenir le nom de jeune fille de ma mère, un autre, le nom de jeune fille de la mère de ma femme. Nous devions ensuite plier les différents papiers et les mêler ensemble.

Nous fîmes tous les deux comme il nous avait été dit. En rentrant dans la chambre où nous attendaient Miss Scatcherd et R..., nous plaçâmes (conformément aux indications de ce dernier), les billets pliés, qui n'étaient jamais sortis de nos mains, dans divers tiroirs et dans les quatre goussets de mon gilet, un billet dans chaque tiroir et gousset. Il est absolument impossible que R... eût la moindre connaissance de ce que nous avions écrit, ou qu'il ait pu lire les billets; naturellement Miss Scatcherd se trouvait dans les mêmes conditions.

(1) *International Psychic Gazette*, mars 1916.

Annales des Sciences psychiques, mai 1916, p. 79.

R... me demanda alors de lui indiquer l'un quelconque des tiroirs contenant un billet. Inutile d'ajouter que j'ignorais, ainsi que ma femme, quel billet se trouvait dans tel ou tel tiroir, étant donné que nous les avions mêlés ensemble. Chaque fois que j'indiquai au hasard un tiroir, R... lut le contenu du papier, exactement comme si celui-ci était étalé devant ses yeux, alors qu'il était, au contraire, encore plié et enfermé dans le tiroir. C'est de cette façon qu'il lut tous les dix-huit billets ; il prononça aussi correctement et en entier le nom de jeune fille de ma femme (Pénélope-Anastasia Zulatti) et celui de la mère de ma femme. J'ajouterai que ni R..., ni Miss Scatcherd ne touchèrent aux billets, si ce n'est après qu'il fut répondu aux différentes questions.

PLATON E. DRAKOULÈS,
Docteur ès-lettres
Directeur de l' « Erevna »
14, Park Square (East Gate)
Regent.Park, .London.

Je confirme entièrement ce rapport écrit par mon mari, de la merveilleuse preuve de clairvoyance donnée par R..., dans notre maison, mardi dernier. J'en fus le témoin oculaire, le récit est fidèle dans tous ses détails.

Alice M. DRAKOULÈS.

D) Le procès de R... (1)

Au cours d'un procès qu'il eut à subir, R... a été acquitté par le juge Rosalsky, devant se prononcer sur le pourvoi interjeté par l'imputé, contre la sentence Barlow. Celui-ci l'avait retenu coupable de « disorderly conduct » et comme « diseur de bonne aventure ». R... convainquit le juge Rosalsky, MM. Flint et Boswick, représentant le Ministère public, et deux reporters, par des démonstrations faites devant la Cour même, qu'il n'était pas un « disorderly person », mais un homme possédant, à ce qui paraît, des facultés peu connues.

R... avait été arrêté chez lui, (230, West Ninety-ninth Street), le 26 février, la femme détective Adèle Priess ayant déclaré lui avoir payé la somme de 5 dollars pour qu'il lui dit la bonne aventure. R..., nie avoir fait cela et avoir accepté cet argent. Il avait d'abord été jugé coupable et avait dû payer une caution de 1.000 dollars pour obtenir sa liberté provisoire.

Lorsque son cas vint devant M. Rosalsky, jugeant en appel, R... demanda la permission de prouver à la Cour ses facultés. Il dit au juge Rosalsky d'écrire quelque chose sur trois bouts de papier, et de les plier de telle façon qu'il ne pût pas lire ce qui avait été écrit. Le juge plaça les papiers en différentes poches de ses habits, après les avoir mêlés, de manière à ne pas pouvoir les reconnaître. Alors M. Ro-

(1) *New-York Times*.

(2) *Annales des Sciences psychiques*, mai 1916, p. 80.

salsky tira d'une de ses poches un billet et le pressa sur le front de R...

— Vous me demandez — dit celui-ci — combien d'argent vous avez dans une certaine Banque. Vous avez 15 dollars.

Le juge admit que la réponse était exacte et présenta le second papier, toujours fermé.

— Ce billet contient le nom d'une de vos anciennes institutrices : Miss O'Connor — dit R...

La troisième question, qu'il lut correctement, mais à laquelle il ne répondit point, était la suivante :

— Quel était le rôle dans le cas Shelley ?

R... opéra de même avec M. Bostwick, M. Flint et les reporters. Sa dernière entreprise a été celle de donner le nom de jeune fille de la mère d'un de ces journalistes. Toutes les demandes avaient été écrites sur du papier et avec des objets de chancellerie, appartenant à la Cour d'appel, fournis par le juge Rosalsky. — Je ne vous considère pas comme une « disorderly person » (une personne menant une existence déréglée) — dit le juge Rosalsky, quand les démonstrations furent terminées. — Vous êtes honoralement acquitté.

E) Premières expériences faites
par M. le Dr Geley avec M. O... (1) (2)

Nous laissons comme d'habitude la parole à l'expérimentateur.

Nous laissons de côté pour le moment les récits stupéfiants de témoins de toute sincérité, et nous nous contentons d'enregistrer les principales expériences faites par le Professeur Richet, M. Géo Lange et nous-même.

A la fin d'un dîner intime où nous avons eu le plaisir de rencontrer pour la première fois M. O..., ce dernier nous offrait de tenter un essai.

Il proposait de lire une lettre cachetée.

J'étais assis à environ trois mètres du médium, à l'autre bout de la table. Je pris dans ma poche une lettre que je

(1) A propos de M. O..., le Docteur Stéphane Chauvet écrit dans le *Mercur de France* (1^{er} octobre 1923), que son don de clairvoyance était familial et remontait, pour O..., à la plus tendre enfance.

(2) Je dois signaler ici que j'ai fait les plus larges emprunts à la *Revue métapsychique*. Son directeur, M. le Docteur Osty, m'a toujours réservé le meilleur accueil. Je désire lui exprimer ici mes plus sincères remerciements.

Voici la liste des expériences impruntées à la *Revue métapsychique* :

Expériences faites avec M. O..., *R. M.*, juin 1921 par Dr Geley.

Expériences faites avec M. O..., *R. M.*, déc. 1921, par Prof. Richet.

Expériences faites avec M. O..., *R. M.*, juin 1922, par Dr Geley.

Expériences faites avec M. O..., *R. M.*, août 1922, par Dr Geley et Dingwall.

Expériences faites avec M. O., *R. M.*, déc. 1923, par M. Szmurlo.

Expériences faites avec M. O..., *R. M.*, avril 1925, par Dr Geley.

Expériences faites avec M. O., *R. M.*, avril 1925, par M. Charpentier.

Expériences faites avec M. L. K..., *R. M.*, avril 1925, par Dr Osty.

Expériences faites avec M. L. K..., *R. M.*, juin 1925, par Dr Osty,

pliai de manière à placer la signature au centre, je la mis sous enveloppe, je la cachetai et je la tendis à M. O... qui la tint dans sa main.

Avec assez de peine, il me dit le contenu approximatif de la lettre. Mais il commit des erreurs, prenant par exemple l'auteur de la lettre pour « un homme élégant, beau, à caractère féminin », alors que c'était une femme. Par contre, il lut exactement les cinq premières lettres de la signature et dit qu'il restait quatre autres lettres qu'il ne pouvait lire. Le total des lettres était exact.

L'expérience était encourageante. M. Géo Lange, placé en face de moi, très loin du médium, écrivit sur un morceau de papier, la phrase suivante en anglais :

« I consider you are wonderful ».

Il est impossible que le médium ait eu connaissance, par les moyens normaux, de ce papier qui fut immédiatement plié, et mis sous enveloppe cachetée.

M. O..., froissant l'enveloppe dans sa main, fit quelques pas dans la salle et dit : « C'est de l'anglais! Je ne peux pas lire, je ne connais pas l'anglais. »

M. Lange s'écria : « C'est merveilleux! »

M. O... continua : « Je vois une lettre isolée, puis un mot de huit lettres qui commence par c. o. n. s., puis un mot court, puis un mot long qui est comme vendredi. Mais ce ne peut être vendredi, puisque c'est de l'anglais. »

Deuxième séance, faite par le Professeur Richet, seul, dans sa chambre d'hôtel, le surlendemain.

Le professeur écrivit, en prenant les précautions nécessaires pour ne pas être vu, la phrase suivante qu'il mit sous enveloppe cachetée :

« Jamais la mer ne paraît plus grande que quand elle est calme. Ses colères la rapetissent. »

Voici le relevé des notes du Professeur :

O... a dit : « Je vois beaucoup d'eau! (Je dis : très bien). C'est quelque chose de difficile : ce n'est pas une question, c'est une idée à vous que vous avez prise. (Je dis très bien, très bien.) La mer n'était jamais tellement grande que... je ne peux coller cette chose ensemble. (Je dis : c'est parfait,

c'est admirable.) La mer est tellement grande qu'à côté de ses mouvements... »

Le Professeur écrivit alors un nombre de quatre chiffres, qui fut lu sans une erreur (toujours sous enveloppe cachetée).

Le Professeur avait mis, sous deux enveloppes cachetées semblables, deux lettres qu'il venait de recevoir. Il prit au hasard dans sa poche l'une d'elles et la tendit à M. O... Mais ce dernier était fatigué, ne dit rien de précis et demanda au Professeur d'ajourner l'expérience. Le Professeur qui devait partir le lendemain me confia la lettre, sans me mettre au courant de ce qu'elle contenait.

Troisième séance, faite par moi seul, chez M. O..., le 1^{er} mai 1921.

Première expérience : Je remets au médium la lettre cachetée que m'avait confiée le Professeur Richet. Voici ses paroles notées au fur et à mesure :

De suite et sans hésitation : « Il est parlé d'une dame Berger. » « C'est un monsieur de 50 ans qui a écrit cette lettre, laquelle est une réponse à une lettre du Professeur Richet. Cette lettre ne vient pas de Paris; elle vient d'un endroit près de la mer. Il s'agit d'affaires diverses. C'est une invitation. Il y a quelque chose au sujet d'une dame Berger. Cette dame a 33 ans. Elle est mariée. Je ne peux pas lire. C'est écrit très vite, sans ordre, c'est dispersé. C'est un homme musical qui a écrit ! »

Dans ce long monologue, une seule erreur : « d'un endroit près de la mer ». La lettre vient de Berlin. Tout le reste est exact : C'est une invitation à faire des conférences au nom d'une série de Sociétés à titres divers. Il est dit : « Vous serez l'hôte d'honneur de Mme Berger. » La lettre porte la mention : « en toute hâte ». C'est très mal écrit et assez incohérent. L'âge et les caractéristiques de M. et Mme Berger sont exacts.

Deuxième expérience : Je suis assis en face du médium. Entre nous est une très large table rectangulaire. Ni glace ni surfaces réfléchissantes derrière moi.

J'écris sur une carte, sous la table, sans remuer le bras (m'appuyant sur un livre posé sur mes genoux). « Rien n'est plus émouvant que l'appel à la prière par les muezzins. » Je mets cette carte dans une grosse enveloppe très opaque (toujours sous la table). Je cachète et donne au médium, qui la prend dans sa main en la froissant.

Voici ses paroles :

« Ce n'est pas une question. Ce sont des idées à vous. Il y a quelque chose de... un sentiment de prière, quelque chose de très profond... un appel... des hommes qui sont tués, blessés... non, ce n'est pas cela... quelque chose de tendresse, d'émotion. »

Puis d'un trait le médium dit : « Rien qui donne plus d'émotion que l'appel à la prière; rien dans la vie de plus tendre, qui émeuve l'âme comme une prière... envers... quoi... qui... c'est une certaine caste d'hommes... mazzi... madz... une caste... Je ne vois plus. »

D^r GELEY.

**2° Expériences pouvant subir une critique
légère**

A) Expériences faites par M. Félix Hollaender avec R... ⁽¹⁾

Reçu par R..., nous allâmes sur le balcon de sa chambre. J'étais parfaitement tranquille. Je voulais observer très froidement et en pleine sérénité d'esprit. Il me pria de noter mes questions sur de petits morceaux de papier, de les plier ensemble et de les mettre dans les différentes poches de mon habit. Il quitta le balcon pendant que je procédais à cette opération, et rentra dans l'intérieur de la chambre.

« Notez sur un morceau de papier — me dit-il alors — le journal ou la publication dans lequel a paru le premier article que vous avez publié de votre vie.

Cette requête me troubla dans une certaine mesure. Je devais réfléchir un moment. Je trouvais alors que Théodore Wolff, le rédacteur en chef du « Berliner Tageblatt », avant ou après avoir quitté le collège, avait publié une revue périodique sous le titre de « Erste Woffengange ». J'étais alors dans la même classe du Collège Frédéric-Guillaume, et il m'avait fait l'honneur de m'inviter à y collaborer. Max Osborn, Dessoir, et d'autres, avaient également agité leurs ailes pour la première fois et avaient collaboré à ce périodique. Je crois qu'à l'exception de Théodore Wolff et de moi, personne ne connaît cela. Je notai en outre le nom d'un cher mort, le nom de jeune fille de ma mère et celui de ma femme Johanna Baumgartner.

Les bandes de papier mélangées ensemble furent mises dans six poches différentes, avant que R... apparut de nouveau sur le balcon.

Quand R... vint à moi, sur sa demande, je tirai un morceau de papier d'une poche quelconque et le plaçai sur sa tempe. Et alors il répondit à toutes mes questions comme un mécanisme travaillant avec une haute précision.

(1) *Annales des Sciences psychiques*, septembre 1923, p. 260. — *Berliner Tageblatt*, 31 juillet 1913.

Il me demanda ensuite : « Combien votre mère a-t-elle mis d'enfants au monde ? Le combien êtes-vous ? »

Je répondis : « Treize frères et sœurs, je suis le onzième. »

Il me remit alors le papier sur lequel, avant ma réponse, il avait écrit ce fait.

Il est à noter que quelque temps avant cette expérience, R... avait été observé par Charcot qui avait déclaré qu'il lui avait donné des frissons chauds et froids ; que toute duperie était impossible et que l'on avait affaire ici à un phénomène énigmatique.

Félix HOLLAENDER.

**B) Expériences faites par M. le Dr Max Schottelius
avec M. L. K... (1)**

(Les facultés sont confirmées par deux expertises légales)

L. K..., est âgé, à cette époque, de 40 ans.

L'expérience eut lieu à Fribourg-en-Brisgau, le jeudi 26 octobre 1913, à trois heures de l'après-midi, dans le cabinet du Professeur Schottelius, dans lequel L. K... venait pour la première fois.

Selon notre habitude, nous laissons la parole à l'expérimentateur.

Mon cabinet de travail, une pièce de 7 mètres de long sur 4 mètres 50 de large, au 2^{me} étage d'une villa isolée, est séparé par des portes doubles de la chambre à coucher, de la salle de bain et du vestibule adjacents. Les pièces attenantes étaient vides et je les avais fermées intérieurement sur le vestibule. De même, les portes doubles, y compris celle allant au vestibule, étaient fermées à double tour.

Je me trouvais seul dans mon cabinet de travail avec L. K. Il me demanda d'écrire, en son absence, sur trois bouts de papier, une phrase ou des chiffres quelconques, de bien les plier à plusieurs reprises, de les prendre dans la main fermée et de l'appeler ensuite dans le cabinet. Je le conduisis alors dans le vestibule, auprès d'une bascule pour personnés placée à environ une distance de 5 mètres de la porte, lui en expliquai le fonctionnement et lui dis, qu'il pouvait, en attendant, se peser de façon précise. Ensuite je retournai dans mon cabinet, fermai les portes doubles et m'assurai à nouveau que les autres portes conduisant à la chambre à coucher et à la salle de bain étaient bien fermées. Je me mis

(1) *Le Kosmos de Stuttgart.*

Annales des Sciences psychiques, mars 1914, p. 65.

à mon bureau (le dos tourné vers les portes du vestibule) et réfléchis à ce que je pourrais écrire sur les billets. Je me décidai pour les textes suivants :

1° Ne trouble pas la fontaine qui t'a donné à boire; ne jette pas de pierre dedans.

2° 15 novembre 1849.

3° *Afar ata weel afar tenhub.*

L'écriture prit de 5 à 6 minutes environ. Je pliai ensuite les billets huit fois et en pris deux dans ma main gauche et un dans ma main droite fermée. Ensuite j'allai à la porte, je l'ouvris, je m'assurai que L. K. était encore près de la bascule, et je l'appelai.

Il ferma la porte derrière lui et s'avança près de ma table de travail à laquelle j'avais pris place avec les feuillets dans les poings fermés. L. K. me dit alors de vouloir bien placer l'un des trois billets n'importe où dans le cabinet et n'en conserver qu'un dans chaque main, afin qu'il pût les lire un à la fois. Je plaçai alors un des deux feuillets se trouvant dans ma main gauche — sans ouvrir la main droite — sous le sous-main de ma table. Ensuite L. K. demanda : « Quelle billet dois-je lire tout d'abord ? celui qui se trouve dans la main gauche ou celui qui est sous le sous-main ? »

Je ne savais pas moi-même quel était le contenu de chaque billet, attendu que je les avais pliés d'une manière tout à fait pareille et les avais pris fermés dans les mains.

Je répondis donc à sa question : « Lisez-moi le billet que je tiens ici dans le poing droit ! » et je lui montrai le poing droit fermé. J'observais pendant ce temps K..., qui se trouvait à environ un mètre et demi de ma main droite, près de ma table de travail. K... ne regardait pas mon poing fermé; il regardait fixement en oblique vers le haut dans le vide, au-dessus de moi; il était alors pâle, il tenait à la main droite un crayon qu'il avait pris sur mon bureau, et il griffonnait sur le papier d'un bloc-notes des traits tremblants et des points. Après à peine une minute, K... parla : Trub ein.

— Non — dis-je — la première lettre du mot est un *n*, la dernière lettre du mot est un *e*.

— Ah bon, oui — répondit K... Et il lut couramment le

verset un peu confus du Talmud, écrit en allemand, que je tenais dans le poing droit sur le billet plié plusieurs fois, écrit en deux lignes de petite écriture.

Je dois admettre qu'une sorte de frisson me passa dans le dos quand j'eus lâché le billet sur mon bureau et l'eus ouvert. J'avais ressenti un saisissement semblable lors de ma première vue du navire aérien Zeppelin. Je me souviens clairement que j'avais également eu alors une sensation de frisson général dans le dos, ce qui ne m'est plus arrivé d'autres fois dans ma vie.

K... lut le contenu de deux autres billets avec autant d'aisance et aussi correctement que le premier. Pour ce qui se rapporte au deuxième billet, — celui de la main gauche, — il dit : « Ah, ceci, est certainement votre jour et votre année de naissance ! » et il lut les dates. Il lut plus lentement le troisième bout de papier, se trouvant sous le sous-main du bureau, sur lequel j'avais écrit des mots en hébreu, en lettres latines, car il ne connaissait pas cette langue, mais toujours de façon aussi sûre et aussi correcte.

D'autres expériences eurent lieu les semaines suivantes, avec le même succès.

A cette époque, L. K... avait un procès.

Comme à mon grand étonnement, mes expériences avaient donné un résultat positif, je m'adressai au Président du Tribunal civil Grand-Ducal de Karlsruhe, le priant de me permettre d'examiner les opinions des experts médicaux, qui, à l'occasion du procès, avaient étudié K..., sur son art de « lecteur de la pensée ».

Conformément à une initiative de M. le Professeur Hoche, directeur de la Clinique psychiatrique de Fribourg-en-Brisgau, il a été ordonné, le 12 novembre 1908, de prendre M. le Dr Haymann, médecin de la division à la Clinique psychiatrique, comme témoin

expert, et il lui a été confié la tâche de donner tout d'abord son opinion par écrit sur l'art de la « lecture de la pensée ».

« En outre — disait l'ordonnance — veuillez mentionner, de la façon la plus approfondie possible, dans quelles circonstances se déroulent les expériences, le genre et le nombre de celles-ci, les mesures de précaution prises pour empêcher la fraude ; je vous laisse pleine liberté de dire, si vous le voulez, comment vous croyez pouvoir expliquer scientifiquement le succès de différentes expériences et l'insuccès d'autres expériences. » (Ordre du Procureur d'Etat Grand-Ducal au Dr Haymann.)

L'opinion de M. le Dr Haymann (maintenant médecin de la Maison de Santé Vinswanger, à Bellevue, Constance) disait :

*Au Tribunal civil Grand Ducal,
Juge d'Instruction.*

Karlsruhe.

Je vous informe de la manière dont se sont passées les expériences que j'ai faites avec le liseur de pensée L. K... auxquelles M. le Conseiller privé Professeur Hoche, a fait référence.

L. K... a été reçu le 7 septembre de l'année courante à la Clinique psychiatrique. Je n'ai fait, les premiers jours, aucune expérience pour mettre ses facultés à l'épreuve, car, d'après ses propres indications, il était assez mal disposé et, par conséquence, « incapable de travailler » ; la dépression pouvait aussi être constatée objectivement.

Je fis la première expérience le cinquième jour de son séjour dans la clinique (le 11 septembre). Je me rendis avec K... dans une pièce meublée seulement du plus nécessaire (table, quelques chaises); j'y parlai tout d'abord avec lui de choses indifférentes et je l'invitai enfin à quitter la pièce; je l'accompagnai jusqu'à l'autre bout du corridor attenant, long de 10 à 12 mètres. K... regardait ici par la fenêtre dans la cour, dans laquelle il ne se trouvait personne, et je retournai dans la pièce mentionnée. Là, j'écrivis sur trois petits bouts de papier, que je déchirai d'une grande feuille, au crayon, en une petite écriture, trois phrases :

1° Comment s'appelle la principale ville de France ?

2° Combien de jours a une année bissextile ?

3° J'ai deux frères et une sœur.

Ensuite je pliai les billets plusieurs fois et de façon compliquée et je les gardai dans la main. Je rappelai alors K..., qui était encore à sa place, à l'autre bout du corridor. Il se plaça vis-à-vis de moi, avec un papier et un crayon dans la main, qu'il avait pris tout deux dans sa poche. Devant moi, sur la table, il n'y avait rien, donc surtout pas un papier dont je me serais servi avant comme de sous-main pour écrire. Je plaçai sur la table, entre mes deux mains, une des petites feuilles que j'avais jusque-là gardées dans la main; les deux autres me restèrent chacune dans une main. Je ne savais pas alors moi-même ce qu'il y avait sur chaque billet en particulier. Sur ma question, qu'est-ce que contenait la feuille dans la main droite, K... regarda d'abord fixement dans le vide; ensuite, après quelques secondes, il déclara en riant : « Cela n'est pas difficile; c'est Paris! » — et sur ma question : « Qu'est-ce qu'il y a textuellement sur le billet ? » il répondit : « Comment s'appelle la principale ville de France ? »

Immédiatement après, la même chose se répéta pour les deux autres billets. Le tout produit l'impression que pour K... ce n'est qu'un jeu, de « lire » ces écrits cachés. Je ne fis, pour ce jour-là, aucune nouvelle expérience, mais je me fis raconter par K... comment il en était arrivé à son art, en quelle forme il l'avait exercé et quel succès il avait obtenu.

Le jour suivant (le 12 septembre) l'expérience fut répétée.

Cette fois, je ne fis plus aller K... jusqu'à l'autre bout du corridor, mais à l'autre bout de l'assez grande pièce; là il dut regarder par la fenêtre ouverte, le dos tourné. J'écrivis de nouveau au crayon, avec de la petite écriture, trois billets. Je ne fis que passer le crayon sur le quatrième feuillet, sans faire aucun signe d'écriture. Je pliai ensuite les billets plusieurs fois et invitai K.. à s'approcher, je plaçai deux feuillets entre mes mains sur la table et je conservai les deux autres entre mes mains fermées. Cette fois, j'eus l'impression que K... avait plus de peine à « déchiffrer » les mots. Il plaça très rapidement un des billets pliés sur son front, me regarda un instant et me dit d'une façon textuellement précise, ce qu'il y avait sur le billet; il m'indiqua également ce qu'il y avait sur les deux petites feuilles suivantes, dans l'ordre que je lui indiquai — et ceux-là, sans les toucher. Avec la quatrième, la feuille non écrite, il déclara « voir noir », il ne pouvait donc rien y avoir sur elle — ce qui correspondait également à la réalité. Sur une des notes il y avait des chiffres (mon jour et mon année de naissance); ici aussi les indications de K... furent exactes. M. Ludwig K... me dit en outre toutes sortes de choses sur mon avenir, sur mes particularités de caractère, de goûts, etc... comme s'il les voyait devant ses yeux. C'était pour la plupart des banalités ou des faits dont l'exactitude ne pouvait être vérifiée qu'après beaucoup de temps; il faut aussi tenir compte de la possibilité qu'il ait profité de détails qu'il avait appris dans la maison.

Sur la question de savoir comment peut être expliqué scientifiquement le succès des premières expériences et l'insuccès des dernières, je ne suis pas en état de donner une opinion.

Fribourg, le 16 novembre 1908.

Docteur-Médecin H. HAYMANN,
Assistant de la Clinique psychiatrique.

En outre, le médecin du district grand-ducal à Baden-Baden, conseiller médical, Docteur Neumann, fut chargé de faire des constatations sur la prétention de K..., qu'il pouvait lire les pensées sur des billets fermés, et de présenter un rapport écrit à ce sujet. Voici le texte de ce rapport, en omettant les parties ne se rapportant pas à la question :

... J'ai écrit aujourd'hui tout d'abord sur 4 petites feuilles de papier les mots : Pédérastie, épilepsie, insomnie, abstinence; je les pliai et les pris dans la main. Avant d'écrire les mots j'avais envoyé K... dans le couloir et j'avais fermé la porte derrière moi. Je le rappelai ensuite, lui donnai un des billets et ensuite les autres renfermés dans la main. Il plaça alors les feuilles l'une après l'autre sur son front. Avec la première il dit : « C'est là un mot que je ne connais pas, peut-être grec » — et il écrivit d'après sa soi-disant impression de sens dans les yeux le mot, en l'épelant lentement, sur une feuille de papier. Le déchiffrement alla plus rapidement avec les autres mots. Il est certain qu'il ne pouvait rien faire avec les billets, qui étaient soigneusement pliés, et que je ne perdis pas des yeux; il ne pouvait particulièrement pas les déplier. Il me rendit chaque fois la petite feuille exactement telle qu'il l'avait reçue pour la placer sur son front. Avec les mots dont la lecture était plus fatigante, il était, ainsi que M. le Procureur l'a aussi observé, pâle; il tremblait même légèrement. Il voyait les mots écrits comme une réalité, dans ses yeux. Il me semble hors de doute qu'une fraude est impossible ici. Mes mots, écrits au crayon communicatif, n'étaient pas faciles à déchiffrer, même avec les billets ouverts et une lecture approfondie.

Signé :

Conseiller médical Docteur NEUMANN,
médecin grand-ducal du district.

Ce sont là, en outre, des expériences faites par moi-même, les rapports faits sous serment par devant le Tribunal par les experts médicaux.

A cela s'ajoutent encore quelques observations qui n'ont pas moins de valeur, faites par quelques autres personnes indépendamment l'une de l'autre, et qui considèrent d'abord les assertions de K... avec défiance, mais ont cependant dû se convaincre qu'il n'y avait là aucune illusion de prestidigitation, mais en fait une faculté inexplicable de la part de K... Ces Messieurs m'ont informé par lettre de leurs essais et ont eu l'amabilité de me permettre d'en faire un usage public.

Je fais suivre textuellement le contenu des lettres qui ont été mises à ma disposition, en tant qu'il concerne le point en question.

M. le pasteur Mertas écrit :

... Pour vérification je fis avec lui les expériences suivantes : J'écrivis au crayon, dans mon bureau, se trouvant dans la partie sud de l'édifice de la Prison, au 3^{me} étage, trois billets; je les pliai trois fois, je les plaçai dans un livre épais et je me rendis dans la cellule solidement fermée où K... se trouvait et qui était placée au premier étage, au nord. Là, je pris en sa présence, un billet dans la main gauche et un dans la main droite bien fermées, et je laissai le troisième dans le livre fermé. Je restai debout près de la porte; lui se tenait à trois ou quatre pas de moi, vers la fenêtre. Comme les feuillets étaient pliés, je ne savais pas quels étaient ceux que je tenais, dans les mains et celui qui était resté dans le livre. K... me demanda quel billet je voulais faire lire tout d'abord; je désignai en premier lieu la main gauche, ensuite la droite, ensuite le livre. Après qu'il eût lu lentement, en regardant en haut, le billet se trouvant dans la main gau-

che, et que je fus assuré, en l'ouvrant, qu'il avait dit juste, il alla au deuxième, et finalement au troisième billet, avec le même succès digne d'étonnement.

M. l'assesseur de justice, Docteur P. Engler, écrit :

... Sur quatre billets absolument pareils, j'écrivis en partie dans mon bureau, en partie à la maison, des choses entièrement différentes : citations, dates de ma vie personnelle, qui ne pouvaient être connues que par moi. Sur une cinquième feuille entièrement pareille, je n'écrivis rien.

Je pliai ces cinq billets exactement de la même façon, de manière que de l'extérieur on ne pouvait rien voir de l'écriture, et je les mis dans ma redingote. Ensuite, je me rendis dans la cellule de K..., je tirai sans choisir un billet de ma poche et le plaçai sur la table de la cellule, alors que K... était debout, éloigné de la table d'environ trois pas.

Il n'eut aucun contact corporel avec les feuillets. Je ne savais maintenant pas moi-même ce qu'il y avait réellement sur ce papier, n'ayant différencié les billets d'aucune façon. K... ne jeta qu'un regard vers le papier, il regarda ensuite sur sa table à écrire, sur laquelle, pour se concentrer, il griffonna quelque chose et il dit tout à coup : « Connaissez-vous un Diessen am Ammersee ? » (il y avait sur le papier : « Ma sœur va pour quatre semaines à Diessen am Ammersee »). Comme je répondis affirmativement, il me cita la phrase entière, dans laquelle, en effet, il y avait le nom de lieu Diessen am Ammersee, dont le déchiffrement lui avait manifestement causé la difficulté. Il lut — si on peut dire ainsi — le contenu des autres notes de façon nette et rapide, après une courte concentration à chaque fois. Pour la note blanche, il hésita un moment, puis il dit à demi-voix : « Je ne vois rien », et il ajouta ensuite rapidement : « Il n'y a rien sur ce billet ».

J'ai reçu des lettres similaires de M. le Professeur titulaire G. Berhinger et de M. le Professeur Eisele.

Docteur MAX SCHOTTELIUS.

C) Expériences faites par M. le Dr Geley
avec M. O...

Le Professeur Richet a qualifié de décisives les expériences de lucidité que nous avons faites à Varsovie avec notre ami M. S. O...

Décisives, elles le sont en effet de toute manière :

Par leur multiplicité, leur netteté et leur précision;

Par le contrôle sûr et aisé, qui ne laisse place à aucune hypothèse possible d'illusion ou de mystification ;

Enfin, par leur possibilité d'être renouvelées à volonté. (Le succès des expériences est à peu près constant.)

Après le départ du Professeur Richet, en avril 1922, j'ai continué, avec M. O..., quelques nouvelles séances, toutes réussies.

Mais le peu de temps dont je disposais d'une part, et d'autre part le scrupule de trop demander au dévouement de M. O..., accablé de travail et de préoccupations diverses, ne m'a pas permis de tenter tous les essais que j'avais envisagés.

Je me contenterai donc de rapporter ici une seule des expériences faites par moi après le départ du Professeur Richet.

Mon maître m'avait remis l'une des lettres cachetées que lui avait confiées Mme de Noailles. Cette lettre était sous double enveloppe. L'enveloppe extérieure se déchira quelque peu pendant que le Professeur la sortait de sa poche pour me la donner. Il me conseilla alors d'enfermer l'enveloppe interne intacte, qui contenait le document à lire, dans une seconde enveloppe et de cacheter cette dernière.

Je suivis point par point cette recommandation. La lettre ne quitta la poche intérieure de mon paletot qu'au moment d'être remise à M. O...

Un premier essai eut lieu dans ma chambre, à l'hôtel d'Europe, le 4 mai 1922, à 16 heures. M. O... après avoir concentré sa pensée en tenant la pièce dans sa main, me dit, au bout d'un quart d'heure : « Je vois, je sais. Ce soir, je vous dirai ce que contient la lettre. » Il me la rendit alors. Elle était intacte et je la replaçai dans ma poche.

Le même jour, à 21 heures du soir, avait lieu une réunion de la Société Polonaise d'Etudes psychiques à laquelle assistaient 80 à 100 personnes. D'accord avec M. O..., je proposai, avant que la séance ne fût levée, que l'expérience projetée eût lieu devant la société. On accepta d'enthousiasme et je tendis la lettre à M. O... Très vite, au bout de cinq à sept minutes, il commença à parler. Il décrivit Mme de Noailles et son appartement. Il donna à ce sujet quelques détails que je n'ai pas vérifiés, puis il dit :

« Elle parle, dans cette lettre, d'un grand génie contemporain. C'est Richet. Elle a beaucoup de sympathie pour lui. Elle dit que le génie de Richet est aussi grand que son cœur. Elle signe de son petit nom et de son nom de famille et elle souligne la signature. Cela se passait le soir à 5 ou 6 heures. »

Je décachetai alors, devant l'assemblée. Il y avait : « Le Professeur Charles Richet est aussi émouvant par les qualités sublimes du cœur que par son génie scientifique. Anna de Noailles. » La signature était soulignée.

Comme on le voit, le succès est complet. Mes autres expériences étant tout à fait du même ordre, je ne ferais qu'allonger inutilement ce compte rendu en les rapportant. Pour nos essais futurs, nous avons en vue des procédés inédits.

Voici maintenant le récit d'une expérience sensationnelle qui fut faite avec M. O... par le Chef de l'Etat polonais, le Maréchal Pildzusi :

« Je certifie par la présente que le document ci-joint, c'est-à-dire une formule d'un jeu d'échecs, écrite par le chef

de l'Etat, Monsieur le Maréchal Pildzusi, formule qui n'était connue que de lui, mise sous enveloppe par le Maréchal en personne, et cachetée avec le cachet donné par le Ministre de la Guerre, le général Sosukowski, fut lu en quinze-vingt minutes par M. O... »

(Sur le document la formule suivante : « C2 — C4 — C5 — C7 » était écrite).

« Etaient présents : Mme la générale Jacyna, la sœur de M. S. O..., Mme Neuman, la Princesse Michel Wovoniecka, le Ministre de la Guerre, le général Sosukowski, le général Jacyna, aide de camp général du chef de l'Etat, le lieutenant Saszkiewicz, aide de camp du général Jacyna, et le sous-signé.

« Une fois la lecture faite par M. O..., je me mis en communication téléphonique avec le Belvédère, en présence des assistants sus-nommés. Je reçus par téléphone la confirmation de la teneur du billet, confirmation donnée personnellement par le chef de l'Etat, qui s'intéressait beaucoup à cette expérience. Le Maréchal me disait que M. O... ne s'était pas trompé.

« Le lendemain seulement la lettre fut décachetée par le chef de l'Etat, au Belvédère.

« Il faut ajouter que, quand M. O... prit en main l'enveloppe cachetée, avant de dire ce qu'elle contenait, et ne sachant pas de qui était cette lettre, il annonça aux assistants que ce billet était écrit par le chef de l'Etat.

« En même temps, M. O... dessina le plan de l'appartement du chef de l'Etat au Belvédère, où il n'avait jamais été, fit ensuite la description des meubles et de leur disposition, et décrivit même la table sur laquelle le Maréchal Pildsuzki avait pris son papier à lettre.

« Cette expérience eut lieu, 39, allée d'Ujardow, dans l'appartement du général Jacyna.

« Varsovie, décembre 1920. »

Signé : Lieutenant C. Switski, aide de camp et secrétaire personnel du Chef de l'Etat.

D^r GELEY.

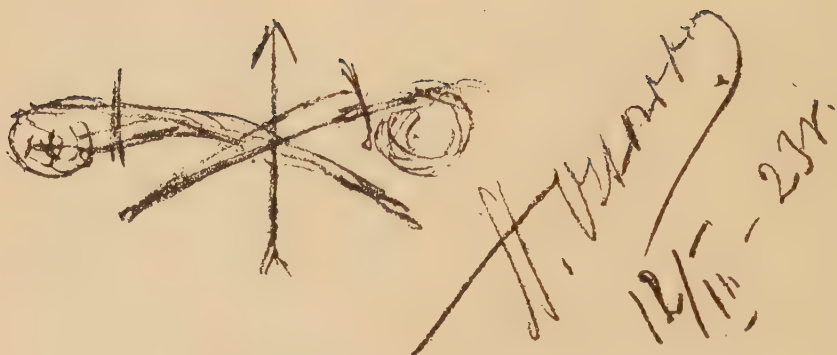
D) Expérience faite par M Szmurlo avec M. O...

M. O... me proposa de faire une expérience avec un dessin. Je pris donc un crayon, un morceau de papier (la carte de visite de M. Nuksâ), une enveloppe très opaque et un livre devant servir de pupitre, et je sortis dans le corridor, en fermant derrière moi la double porte de la chambre. Je restai un moment debout, méditant mon dessin, puis je m'éloignai de quelques pas à droite, où, dans le croisement du corridor, je vis un banc. Je m'y assis et, posant le livre sur le bras de la banquette, je fis le dessin suivant :



Après avoir fini, je mis le document dans l'enveloppe, la cachetai et la remis à M. O... Il la prit et, la tenant derrière lui, il dit presque instantanément : « Mais vous avez dessiné quelque chose de très compliqué, quelque chose de tranchant ; je vois : ce sont deux sabres, deux épées croisées. Il y a encore quelque chose au milieu, vous l'avez dessiné à la fin — ah ! je vois déjà, c'est une flèche ; elle a la pointe tournée en haut. Je vais essayer de vous dessiner cela, quoique je ne sache pas bien dessiner. »

En disant ces paroles, M. O... s'assit à la table et fit le dessin reproduit ci-dessous, *en commençant par le même point et la même ligne que moi, ce qu'il mentionna.*



Dessin de M. O..., avec sa signature

Prosper de SZMURLO,
*Président de la Société psycho-physique
de Varsovie.*

Varsovie, rue Marszałkowska, 53, log. 39.

**E) Expérience du D^r G. Geley, faite en juillet 1924,
avec M. O...**

Expérience du 13 Juillet, à 20 heures

J'avais préparé le paquet suivant, avant mon départ de Paris :

1° Je mets, dans une feuille de papier blanc, deux écailles d'une très grosse carpe (souvenir de pêche).

Les deux écailles mesurent chacune 2 centimètres de long sur 2 centimètres de large ;

2° Je replie sur elles la feuille de papier en trois doubles;

3° Je l'enferme dans une petite boîte métallique ayant contenu une spécialité pharmaceutique;

4° Sur le côté d'ouverture de la boîte, je colle trois bandes gommées. Ces bandes gommées adhèrent sur les deux faces de la boîte, aux étiquettes commerciales. Je fais, à l'encre sympathique, des traits multiples à la fois sur les bandes gommées et sur les étiquettes de la boîte.

(Je révélerai l'encre avant d'ouvrir la boîte pour avoir la preuve que les traits correspondent bien et, par conséquent, que les bandes gommées n'ont pas été décollées);

5° J'enferme la boîte dans une triple feuille de papier blanc que je replie et dont je fixe les replis par trois cachets à la cire, avec mon cachet personnel.

EXPERIENCE

Le 13 juillet, à 20 heures, je remets le paquet à M. O..., après avoir constaté l'intégrité des cachets. Je suis assis tout près d'O... dont j'observe toutes les attitudes. O... tient le paquet dans sa main gauche.

Au bout de cinq minutes, il dit :

« Ça, c'est fait par toi... je vois une chose drôle... j'ai
« l'impression d'une pharmacie...

« C'est une boîte de médicaments, en métal...

« Cette boîte ne renferme plus de médicaments.

« Je vois le laboratoire de la pharmacie... des garçons
« vêtus de blanc...

« C'était un médicament pour l'estomac... non; pour la
« toux...

« Il y a quelque chose de blanc dans la boîte... de la
« ouate, je pense, et un petit bibelot... Tu as collé quelque
« chose sur le pourtour de la boîte... Il y a des lettres impri-
« mées sur la boîte...

« Je lis : *médicamenteux* en lettres imprimées...

« Je lis aussi le nom du médicament : mic, mac...

« Dans la ouate, un petit objet, petit, petit...

« Je te vois coller des étiquettes autour de la boîte...

« Je lis Myk ou Mykr.

« Dans la boîte quelque chose de mince, blanc, en os... ou
« en ivoire...

« Les lettres imprimées sur la boîte sont bleues. Il y a
« des lettres de dimensions diverses.

« L'objet n'est pas blanc... il a un aspect métallique ».

O... fait de longs et vains efforts. Il ne voit pas distinc-
tement l'objet.

Il me demande alors si on ne pourrait pas sortir la boîte
de son enveloppe de papier blanc.

Comme la boîte est scellée inviolablement (voir plus haut),
j'y consens.

Je brise mes cachets et je sors la boîte. Sur l'étiquette
de la surface supérieure de la boîte, on lit : MYRRH

Fibre médicameuse

et au-dessous des lettres plus petites, très petites.

En bas, en lettres plus grosses : *échantillon gratuit*.

On le voit, O... a vu, en très grande partie, les mots Myrrh
(qu'il a lu Mykr) et *médicamenteux*. Il a dit qu'il y avait
d'autres lettres imprimées de diverses dimensions, ce qui
est exact.

C'est la première fois, dans mes expériences avec O...,
qu'il a la connaissance lucide de lettres imprimées.

A ce moment, l'expérience est interrompue par le dîner.
Elle recommence aussitôt après.

O... fait de longs efforts.

Il dit, au bout de vingt minutes :

« Il y a quelque chose dans du papier blanc... ce n'est pas un objet dur. C'est quelque chose de long... ce n'est pas un objet à dessiner.

« C'est enveloppé dans du papier blanc.

« Il n'y a pas de ouate. Je me suis trompé en voyant du blanc. Ce blanc est du papier... dans le papier, il y a quelque chose de long, très fin... »

« Je vois ; mais je ne puis pas comprendre ce que c'est... C'est à peine visible, comme transparent.

« C'est une plaque très mince. Cela ressemble à une plaque en... en..., ce qui remplace quelquefois le verre ; ce dont on se sert comme du verre...

« C'est comme, comme... je ne me rappelle pas le nom français (il dit un mot polonais). »

Je réponds : « Tu veux sans doute dire du mica. »

O..., vivement : « Oui, oui, c'est comme une plaque mince de mica, une plaque très fine dans du papier. »

Je dis : « Très bien, très bien. »

Je révèle l'encre sympathique. Je vois que les traits des bandes gommées et de l'étiquette sont intacts, correspondent exactement. *Il est certain que la boîte n'a pas été ouverte.*

Je coupe les bandes gommées avec un canif ; j'ouvre la boîte ; je déplie le paquet de papier et je montre à O... les deux écailles bout à bout. Il me demande : « Qu'est-ce que c'est ? » Je réponds : « Deux écailles de carpe. »

O... dit : « Je n'en ai jamais vu ; je voyais bien cette plaque mince. Je croyais que c'était du mica. »

Je réponds : « L'expérience est complètement réussie. Mais j'ai eu tort de mettre un objet aussi amorphe. »

Durée de la deuxième partie : une heure et demie. O... est épuisé par les efforts qu'il a faits.

D^r G. GELEY.

F) Expérience de M. G. Charpentier avec M. O...

Invité par le commandant de Mazerat, avec M. O., que je ne connaissais pas, nous déjeunerions tous les trois à l'Hôtel de l'Europe, à Varsovie.

La conversation porta sur les phénomènes de clairvoyance réalisés par M. O., qui, tout d'un coup, me dit : « Mais vous n'avez pas l'air très convaincu, et si vous le voulez bien, nous allons faire une petite expérience de démonstration. Sortez de la salle, dissimulez-vous où vous voudrez, faites, sur une carte, un dessin quelconque, mettez-le sous enveloppe et rapportez-le moi : je vous dirai tout ce que vous avez fait. »

Je sortis du restaurant et m'installai au fond du vestiaire de l'hôtel, dans un coin très dissimulé, à 20 mètres environ de notre table, dont deux murs très épais nous séparaient.

Lorsque je revins, M. O... et le commandant de Mazerat continuaient de déjeuner en causant. Je remis l'enveloppe à M. O., qui, sous la table, la garda dans sa main et presque aussitôt me dit : « C'est un tout petit dessin... il a une longue queue, toute tordue... c'est une souris... Je vais vous la retracer... » et ayant demandé du papier et un crayon au commandant de Mazerat, il fit le croquis ci-dessous, ne sachant pas dessiner, paraît-il.

Avant d'ouvrir l'enveloppe, pour comparer les deux dessins, il ajouta : « Vous vous êtes installé dans le fonds du vestiaire, je vous suivais, vous ne vous êtes pas assis, vous étiez à genoux sur un tabouret, dessinant sur une petite table, vous avez pensé d'abord à faire quelque chose de rond — mon intention était, en effet, de faire un chat endormi en rond, la tête entre les pattes — vous vous êtes amusé en dessinant la queue de la souris et les pattes vous ont demandé plus d'attention. »

L'enveloppe fut alors ouverte pour montrer le dessin que j'avais tracé.



Dessin M. G. C.



Dessin de O...

La ressemblance est vraiment très curieuse dans l'imitation des lignes générales et surtout de la queue, ainsi que par l'intention évidente de M. O... de soigner le dessin des pattes, comme je l'avais fait moi-même.

Enfin, je dois avouer que, point par point, M. O... m'a répété tout ce que j'ai fait et pensé pendant mon absence du restaurant ; son récit tout entier était exact.

Par ailleurs, le commandant de Mazerat m'a certifié que M. O... avait continué à causer et déjeuner normalement en attendant mon retour.

G. CHARPENTIER,

Délégué de la Société des Nations à Varsovie.

G) Expériences d'Edison et du Professeur H. Thompson avec R... (1)

Voici d'abord un extrait de l'article d'Edison, le célèbre inventeur :

R... vint en mon laboratoire. Il me demanda de faire venir dans la chambre quelques-uns de mes ouvriers pour expérimenter avec eux. Il demanda à l'un d'eux, un Norvégien, de se rendre dans la pièce à côté et d'écrire sur un bout de papier le nom de jeune fille de sa mère, le lieu de naissance de celle-ci et plusieurs autres choses. Le Norvégien plia ensuite le papier et le garda dans sa main fermée. R... en donna le contenu aussi correctement que s'il avait lu de l'écriture imprimée; il ajouta ensuite que le jeune homme avait dans sa poche une pièce de monnaie de 10 couronnes. J'ignorais l'existence de cette pièce; R... l'ignorait aussi d'une façon normale quelconque.

Après que R... eût fait des expériences semblables avec d'autres de mes employés, je lui demandai de me laisser essayer à mon tour. Dans mon cas, je passai dans un autre édifice et j'écrivis ces mots :

« Y a-t-il quelque chose de mieux que l'hydroxide de nickel pour une batterie de matières alcalines ? »

J'expérimentais alors avec ma batterie électrique alcaline et je redoutais un peu de ne pas être sur le bon chemin. Après avoir écrit la phrase ci-dessus, je me proposai un problème et j'employai toute mon attention à le résoudre, de manière que R... ne pût pas déchiffrer au moyen de la lecture de pensée, ce que j'avais écrit; je rentrai ainsi dans la chambre où j'avais laissé R...

Au moment où j'entrai dans la pièce il dit :

« Non, il n'y a rien de mieux que l'hydroxide de nickel pour une batterie de matières alcalines ».

(1) *Annales des Sciences psychiques*, mai 1916.
New-York Times.

Il avait lu exactement ma question; je peux ajouter que, jusqu'à ce jour, je n'ai rien trouvé de mieux que l'hydroxide de nickel.

Je ne prétends aucunement expliquer son pouvoir. Je suis convaincu que les besoins de la civilisation produiront quelque grande découverte au moyen d'hommes également doués : les rares voyants de la génération actuelle deviendront la multitude dans la génération suivante. L'intelligence normale future développera et complètera rapidement l'œuvre de l'intelligence anormale d'aujourd'hui.

Environ deux ans après les expériences que je viens de raconter, le garçon de service à la porte de mon laboratoire entra et m'annonça que R... était dans l'antichambre et désirait me voir. Je pris mon crayon et j'écrivis en lettres microscopiques le mot « Kéno ». Je pliai le papier et le mis dans mon gousset; alors je dis au garçon d'introduire R... Je lui adressai quelques mots de salutation; après quoi j'ajoutai immédiatement : — R..., j'ai un morceau de papier dans ma poche, qu'est-ce qui est écrit dessus ?

Sans un instant d'hésitation il répondit : « kéno ».

Quelque temps après l'expérience faite dans mon laboratoire, j'assistai à une séance expérimentale chez le propriétaire d'un journal new-yorkais. Parmi les assistants se trouvait le propriétaire d'un autre journal de la ville, le juge Goff et différentes autres personnes. Ceux-ci préparèrent des questions, et R..., sans aucune hésitation, lut tout ce que les expérimentateurs avaient écrit.

Plus tard, le Docteur James Hanna Thompson, l'aliéniste bien connu, organisa une séance chez lui; R... y fut invité pour montrer sa faculté spéciale.

Le Docteur Thompson avait nié la possibilité du pouvoir de R..., traitant celui-ci d'escamoteur, etc... Ceci irrita R..., qui se fit prier longtemps par un ami de l'aliéniste, avant de consentir à se rendre chez M. Thompson. Je n'étais pas présent à cette occasion, mais j'ai été informé de ce qui se passa.

Le Docteur Thompson reçut R... dans son salon. Le clairvoyant lui demanda d'aller dans sa bibliothèque, d'écrire des questions sur de petites feuilles de papier, et de les cacher,

En attendant, R... resta à converser avec les personnes dans le salon, jusqu'à ce que Thompson revint et annonça qu'il était prêt. Alors R... dit :

« Au fond du tiroir à gauche de votre table se trouve un bout de papier sur lequel est écrit le mot : *Opsonic*. Sous le livre déposé sur votre table, il y a un morceau de papier portant un autre mot : *Ambiceptor*. Sur une autre petite feuille de papier est écrit le mot : *Antigen*.

Ces indications, que le voyant donna sans hésitation, étaient entièrement exactes. Thompson en fut stupéfait; il déclara que c'était inexplicable.

Thomas A. EDISON.

Il est à noter que lorsque Edison fit connaître, pour la première fois, ses expériences avec R..., la plupart des autres savants américains ne manquèrent pas de rire de lui. L'ex-président de l'Académie de Médecine de New-York, Docteur Hanna Thompson, se fit plus spécialement remarquer parmi les sceptiques, déclarant qu'Edison avait été la victime d'un truc — cette bêtise qu'est « la lecture de pensée » ayant été démasquée depuis longtemps déjà !

Edison écrivit alors à R... la lettre suivante :

« 20 octobre 1910.

« Cher Monsieur,

« Savez-vous que Thompson, dans le *Times*, dit que votre faculté est basée sur un truc ?

« Il dit que mon cerveau est malade et anormal, c'est probablement pour cela que je ne parviens pas à comprendre votre truc ; vous devriez l'inviter à le comprendre lui-même.

« EDISON. »

C'est alors que R... se décida à se mettre à la disposition du Professeur Thompson, avec le résultat qu'on connaît.

A la suite de son expérience personnelle, le Professeur Thompson écrivit à Edison la lettre suivante :

« 31 octobre 1910.

Cher Monsieur,

« R... est venu me voir ce matin, à la suite d'un rendez-vous que je lui avait donné, et m'a invité à mettre à l'épreuve sa faculté de lire trois questions sur un sujet quelconque et y répondre, ainsi que de lire le nom de trois personnes, écrits par moi sur trois différentes feuilles de papier, gardées en de telles conditions que R... ne pouvait pas les lire lui-même.

« J'ai écrit trois questions et il y a répondu ; j'ai écrit les trois noms et il les a lus, sans qu'il y eût possibilité qu'il ait pu les voir.

« Je ne puis me faire aucune idée de la façon dont il parvient à faire cela ; aussi, je ne donne aucune explication.

« Salutations sincères.

« W. HANNA THOMPSON. »

H) Expériences faites par M. Hereward Carrington avec R ⁽¹⁾

Il est à noter que M. Carrington a spécialement étudié la prestidigitation et qu'il est un psychologue expérimenté.

Nous laissons la parole à l'expérimentateur :

M. R... est venu chez moi aujourd'hui, disant qu'il voulait me donner une démonstration de ses facultés. Il resta dans une chambre, surveillé par Mme Carrington, pendant que je me retirais dans la pièce à côté. J'en fermai la porte et j'écrivis mes demandes, assis à mon bureau... Le papier sur lequel j'écrivais mes questions était une vieille enveloppe, déchirée en un certain nombre de petits morceaux...

R... me demanda d'écrire le nom de la première femme que j'avais aimée, et celui d'un de mes anciens professeurs. Les autres quatre questions étaient à mon choix. Alors, sur mon propre bureau, sur du papier m'appartenant, j'écrivis les questions suivantes :

- 1° Notre voyage au Canada réussira-t-il ?
- 2° Le Magazine réussira-t-il ?
- 3° Continuerai-je à m'occuper de littérature ?
- 4° Alfred Samson (Nom d'un de mes anciens professeurs).
- 5° Deviendrai-je jamais riche ?
- 6° Winifred Vale (Nom de la première femme que j'ai aimée).

Je pliai et mêlai ces papiers, de façon à ne plus pouvoir les distinguer l'un de l'autre. Je les pressai enfin dans mes mains closes et j'entrai ainsi dans la chambre où R... et Mme Carrington continuaient à causer ensemble.

À la demande de R..., je plaçai alors un des bouts de papier dans chacun des tiroirs d'un bureau qui se trouvait à l'extrémité de la chambre, opposée à celle où se trouvait

(1) *Annales des Sciences psychiques*, novembre 1913.

Docteur Osty : *La connaissance supra-normale*, p. 45

R... J'insiste sur ce fait que R... ne toucha à aucun de ces morceaux de papier, je les plaçai moi-même dans les tiroirs du bureau, sans qu'ils eussent jamais quitté mes mains auparavant. R... ne toucha pas à un seul de ces papiers, ne les mit pas lui-même dans les tiroirs, tout cela a été fait par moi, sans que je me sois jamais approché de R... de moins d'un mètre.

Ayant placé un petit papier dans chacun des cinq tiroirs, je remis le sixième à R..., sur sa demande. Je vis qu'il n'avait pas, à ce moment, d'autres papiers à l'intérieur de l'une ou l'autre de ses mains. Il prit le morceau de papier que je lui tendais et ayant craqué une allumette, le brûla devant mes yeux...

Alors R... me demanda de lui indiquer un tiroir à mon choix. J'indiquai le deuxième et plaçai aussitôt ma main sur le bouton, de manière qu'on ne pût l'ouvrir sans que je le sache. Se levant de sa chaise, R... s'avança vers le bureau, s'arrêta à quelques 60 centimètres du meuble, et concentra son attention sur ce tiroir.

Il me demanda de placer mes mains sur sa tête, ce que je fis. J'ignorais quel était le papier qui avait été brûlé et quel était celui placé dans le deuxième tiroir, ainsi que d'ailleurs pour les autres. Il demanda alors à Mme Carrington d'écrire ce qu'il allait dicter, et prononça les mots suivants : « Le Magazine qui vous a causé beaucoup d'inquiétude, n'est pas encore au point, et vous continuerez à faire, comme par le passé, jusqu'au 4 novembre, alors vous pourrez voir s'accomplir vos vœux, vous oublierez les heures, les jours et les mois pénibles que vous avez passés, les nuages disparaîtront, et vous n'aurez pas beaucoup à vous plaindre. »

Quand le tiroir fut ouvert — non par moi, ni par R..., qui se trouvait à un mètre environ du bureau, pendant que je continuais à tenir mes mains sur sa tête — mais par Mme Carrington, on trouva que le papier qu'il renfermait portait justement la question : « Le Magazine réussira-t-il ? »

R... me demanda alors de lui indiquer un autre tiroir à mon choix. J'en indiquai un, et R... fixa sur lui son attention. Sans que le tiroir soit ouvert d'une façon quelconque, il

prononça les paroles suivantes : « Vous resterez fidèle à la littérature, et vous n'aurez pas à vous en plaindre. »

On ouvrit le tiroir et on lut, sur le papier qu'il contenait : « Continuerai-je à m'occuper de littérature ? »

J'indiquai un troisième tiroir. R... me demanda alors de m'asseoir à ma table, pendant qu'il prenait place sur une chaise, en face de moi, et me dicta les lignes suivantes :

« Vous avez l'intention de faire un voyage, non pas exactement dans le pays, je croirai plutôt au Canada. Le voyage vous réussira mieux que vous ne le pensez, et dans 122 jours (c'est-à-dire le 2 septembre), vous réaliserez un projet que vous mûrissez depuis longtemps. Au cours de ce voyage, vous rencontrerez un homme appelé Peters, dont il faut que vous vous gardiez, car il vous demandera de vous joindre à lui pour une affaire dont vous ne retireriez qu'une déception. Il n'agira pas de bonne foi. Vous finirez par acquérir de la renommée et de l'argent, mais ce Peters ne fera que vous créer des obstacles. »

Il me conseilla de quitter notre actuelle habitation, à la première occasion.

Mme Carrington ouvrit alors le tiroir, on en tira le papier et on lut : « Notre voyage au Canada réussira-t-il ? »

R... me demanda encore un fois de lui indiquer le tiroir, je le fis, pendant qu'il restait à la distance de près d'un mètre du bureau. Il regarda alors le tiroir (c'est-à-dire à l'extérieur de celui-ci) et épela d'une voix nette, une lettre après l'autre : « W-i-n-i-f-r-e-d - V-a-l-e. »

Quand on sortit le morceau de papier du tiroir, on put lire sur lui le nom : « Winifred Vale. »

Il ne restait qu'un tiroir. Mme Carrington, à la demande de R..., sortit le papier qu'il contenait et le garda dans la main. Il dit alors : « Oh ! il n'y a ici qu'un nom, et un nom facile : Alfred... Alfred Samson. »

En prononçant ce dernier mot, il prit le papier des mains de Mme Carrington, l'ouvrit, et le nom d' « Alfred Samson » parut, écrit sur lui ! Ce fut là le seul papier auquel il toucha (sans parler de celui qu'il brûla), et il ne fut ouvert qu'après que le nom eût été donné.

Il dit alors qu'il répondrait d'une façon générale à la question que j'avais posée sur le papier brûlé. Il dit :

« ... Vous serez plus tard indépendant, au point de vue financier. Le 12 février, sera le jour le plus heureux de votre vie. Quelque chose mûrira alors pour laquelle vous avez longtemps attendu. »

Il avait été répondu à toutes mes questions. Je plaçai alors les bouts de papier sur la table, devant R..., et je reconstituai parfaitement l'enveloppe, dont il ne manquait que la petite partie qui avait été brûlée.

I) Expériences du D^r Chowrin,
directeur de l'asile des aliénés de Tambow

Un très beau cas de cryptesthésie, explicable peut-être, quoique difficilement, par une acuité prodigieuse du toucher et de la vision, a été signalé par le Docteur A. N. C. Chowrin, directeur de l'asile des aliénés de Tambow (1).

Il s'agit d'une femme fort intelligente, Mad. M..., très cultivée, de trente-deux ans, non mariée, qui fut prise de troubles nerveux assez graves (grande hystéro-épilepsie). Le Docteur Chowrin fut amené à s'occuper d'elle, parce qu'un jour, en sa présence, ayant reçu une lettre qu'elle maniait en sa main, sans l'ouvrir, elle se mit soudain à pleurer, disant qu'il y avait un grand malheur dans cette lettre. De fait, la lettre annonçait la mort d'une de ses nièces.

Diverses expériences ingénieuses furent alors entreprises. M. Chowrin, parfaitement au courant des supercheries dont les hystériques sont capables, fit des expérimentations rigoureuses, de concert avec ses collègues de la Société médicale de Tambow. Des lettres cachetées furent présentées à la malade qui, en les touchant, arrivait à les lire.

Les lettres qu'on lui présentait étaient écrites dans

(1) Ce mémoire a paru en russe, en 1898. Mais je ne le connais que par la traduction allemande donnée par A. de Schrenck-Notzing : *Experimentelle Untersuchungen auf dem Geliete des räumlichen Hellsehens (der Kryptoskopie und inadäquaten Sinnesregung.)* E. Reinhardt, Munchen, 1919, p. 80.

une autre ville que celle où se trouvait la malade et dans le secret le plus absolu.

On mettait la lettre, pliée en quatre, en huit ou en seize, dans une enveloppe opaque à toute lumière.

Un grand nombre de médecins ont remis des lettres cachetées à Mme M... Elle les a toutes lues. Aucun des médecins n'a pu constater une trace de fraude.

Voici un exemple des précautions prises pour voir si la lettre avait été décachetée :

Une lettre choisie au hasard est mise, pliée en huit, dans une première enveloppe opaque, tous les bords de l'enveloppe sont couverts de lignes extrêmement fines, faites à l'aniline. La seconde enveloppe, en étoffe, est crochétée en plusieurs points. Les crochets sont recouverts de cachets et de timbres. La direction des lettres des cachets est soigneusement repérée, au moyen de trous microscopiques faits dans l'enveloppe en étoffe.

Immédiatement sous les cachets, un cheveu coupé au ras du cercle, était placé, en notant soigneusement sa position.

Une fois la lettre lue, les enveloppes ont été examinées soigneusement. Toutes les parties ont été vues à la loupe et on a constaté que tout était resté rigoureusement en place.

A chaque expérience, on prenait de nouvelles précautions et on changeait les mesures de contrôle.

On écrivit une fois sur un film photographique préparé de telle façon que 1/100^e de seconde d'exposition à une lumière faible aurait suffi à le voiler.

Malgré toutes ces précautions prises (qu'il faut

d'ailleurs étudier dans le mémoire original), la lecture de ces lettres fut faite quarante fois environ, et M. Chowrin ajoute : « Si M... a la propriété d'ouvrir ces lettres et de les recacheter intégralement, de manière à ramener au *statu quo ante* les signes, les cachets, les enveloppes, les papiers photographiques sensibilisés et non impressionnés, c'est aussi extraordinaire que de lire les lettres sans les avoir ouvertes. »

J) Expériences faites

**par M. le Professeur Abelous, doyen de la Faculté
de médecine de Toulouse**

Nous nous bornons à publier la lettre qu'il a bien voulu nous adresser.

Sur une observation de vision extra-sensorielle

Il s'agit d'un jeune homme physiquement et moralement normal, je veux dire bien portant, possédant cette faculté qu'on appelle couramment voyance ou lucidité. C'est un confrère très distingué de Toulouse, M. Marquès, qui me l'a signalé.

Ayant fait venir chez lui ce jeune homme qui pénétrait dans sa maison pour la première fois, M. Marquès lui demanda s'il pouvait deviner ce que contenait une armoire close placée dans son cabinet. Le sujet se met de lui-même en état de semi-hypnose (transe) et peut répondre aux questions de M. Marquès.

Il manifesta tout d'abord une sorte d'appréhension et de dégoût qu'il expliqua en disant qu'il y avait dans l'armoire quelque chose « qui ne lui plaisait pas » et pressé de préciser « un squelette humain ». C'était exact, mais étant donné qu'on croit volontiers dans le public que tout médecin a chez lui un objet de cette nature, il n'y avait rien d'extraordinaire dans cette découverte.

Ce qui est plus remarquable, c'est que le voyant signale avec précision une particularité que présentait ce squelette, savoir une petite perforation arrondie au milieu du sternum du diamètre d'une pièce de 50 centimes. Inutile de dire que portes et parois ne présentaient aucune fissure. De plus, le squelette était séparé de la porte par un rideau noir.

En présence de ce qui semblait être un cas de vision à travers les corps opaques, M. Marquès me demanda de vouloir bien étudier avec lui ce cas.

Je me rendis chez lui porteur de deux objets :

1° Un écrin plat bordé de peluche et de satin contenant une médaille de bronze gravée à l'occasion du jubilé du Professeur Grasset et reproduisant les traits du maître Montpelliérain.

2° Une boîte de bois épais dans laquelle j'avais placé un châssis d'appareil photographique garni de deux plaques non impressionnées (13×18).

J'avais demandé à mon collègue et ami Bordier d'y joindre à mon insu un objet connu de lui seul. La caisse avait été fermée, clouée et scellée par M. Bordier.

Le sujet s'étant mis en transe, je déposai entre ses mains l'écrin renfermant la médaille. M. Marquès surveillait attentivement le jeune homme. Je me tenais de côté et un peu en arrière du sujet, cachant ma figure avec mes mains.

Après avoir agité doucement l'écrin devant ses yeux fermés, le sujet déclara voir un objet arrondi de couleur rousse en métal grand comme une pièce de 5 francs. Il reconnut que c'était une médaille reproduisant une « physionomie », celle d'un homme avec une barbe et une chevelure « un peu emmêlée ». Il vit aussi des mots gravés, mais ne put les lire.

Le résultat était en somme satisfaisant, à ce détail près que le sujet n'avait pas vu les lunettes reproduites sur l'effigie. Comme je lui faisais remarquer cet oubli, il me répondit que ce détail ne lui avait pas échappé, mais qu'il lui avait paru si bizarre qu'il n'avait pas osé en parler.

À l'examen du second objet, le voyant signala dans la boîte « la présence de quelque chose de plat et de luisant comme verni ». Il ajouta : « Il y a du verre dans la boîte ».

Quant à l'objet introduit par M. Bordier à mon insu, il lui fut impossible de le reconnaître. Il y a, de plus, ajouta-t-il, quelque chose de rond et de rouge qui semble dégager des rayons.

L'expérience cessa et la boîte ne fut pas ouverte.

Le lendemain je racontai la chose à M. Bordier. Celui-ci me dit qu'il avait enfermé dans la boîte outre l'objet choisi par lui à mon insu, une enveloppe blanche fermée par un

large cachet de cire rouge. Sous la pression du cachet, la cire avait fondu en formant comme des bavures vaguement rayonnées.

L'expérience fut reprise quelques jours après, mais le sujet ne parvint pas à reconnaître l'objet introduit par M. Bordier qui était en réalité une pince métallique.

(*Mélanges biologiques*, livre dédié à Ch. RICHET, à l'occasion du 25^{me} anniversaire de son professorat par ses amis, ses collègues, ses élèves, 1912.)

**3° Expériences pouvant amener
la conviction**

A) Expériences faites par M. le Dr Geley
avec M. O...

La série d'expériences que je vais rapporter a été faite pendant mon dernier séjour à Varsovie (septembre 1921).

J'ai soumis successivement, à M. O..., une série de documents, *tous préparés d'avance hors de sa présence*. Ces documents étaient constitués par des enveloppes cachetées renfermant chacune une pièce à lire. Cette pièce était elle-même pliée au milieu de plusieurs feuilles de papier opaque. C'est dire qu'il était impossible d'en avoir connaissance par les moyens normaux.

Dans un cas, enfin, la pièce à lire avait été non pas enfermée dans une enveloppe, mais enfouie dans un épais tube de plomb.

Parmi les documents soumis à M. O..., les uns étaient de moi ; les autres m'avaient été confiés par des amis inconnus du clairvoyant, et j'ignorais leur contenu. Je préciserai, au fur et à mesure, dans quel cas je connaissais et dans quel cas j'ignorais la pièce à lire.

Les expériences ont eu lieu dans les conditions les plus variables. M. O..., extrêmement occupé, ne pouvait me donner de séances régulières. Je profitais donc d'une rencontre avec lui, soit chez des amis communs, soit au restaurant.

Pendant la durée de l'expérience, je ne perdais pas de vue le clairvoyant. Il prenait l'enveloppe dans sa main, concentrait sa pensée, se promenait de long en large dans la chambre, puis, au bout de 5, 10 ou 15 minutes, il m'en disait généralement le contenu exact.

Il fut plus long à prendre connaissance du papier contenu dans le tube de plomb ; il lui fallut deux séances et des efforts considérables.

Sur dix expériences, j'ai obtenu :

Huit réussites complètes ;

Une réussite incomplète ;

Un échec.

Je donnerai tout d'abord le compte rendu des expériences, par ordre chronologique.

PREMIERE EXPERIENCE

Le 12 Septembre 1921, vers onze heures du soir

Après un dîner intime chez des amis communs, je présente à M. O..., en présence des convives réunis au salon, le paquet de lettres préparées d'avance que j'avais apportées avec moi.

Il y a huit enveloppes scellées, dont deux sont de moi et je sais ce qu'elles contiennent : une est de M. Sudre, une de M. Magnin et quatre de Mme Geley. J'ignore totalement le contenu de ces six dernières.

Je tends le paquet au clairvoyant : il tire, apparemment sans choisir, une des enveloppes. Je sais qu'elle est ou de M. Sudre ou de M. Magnin, car les deux enveloppes sont différentes des autres. Mais je ne sais rien de plus.

M. O... tient l'enveloppe dans sa main. Il marche à grands pas à travers le salon. Il s'assied, se relève. Il fait un effort visible de pensée. Il finit par dire les paroles suivantes, que je note au fur et à mesure :

« *C'est très court... quelques mots.* »

(Silence de quelques minutes.)

« *C'est un homme qui a écrit.* »

(Court silence.)

« *Il est question de la Pologne.* »

(Silence très court.)

« *Ce sont des souhaits.* »

(Silence très court.)

« *C'est tout. Ce n'est pas signé.* »

Je décachète alors et je lis, sur un billet plié en quatre (l'écriture au centre) :

« *Bon succès à Varsovie.* »

J'ajoute que je pensais à tout autre chose qu'à ce simple souhait. Cette lettre était de M. Magnin.

DEUXIEME EXPERIENCE

*Le 14 Septembre 1921, chez le Prince Lubomirski,
à 6 heures du soir.*

Après une séance de matérialisation avec Guzik, je remets à M. O... le paquet de lettres, apportées avec moi. Il prend une enveloppe que je reconnais être de M. Sudre. J'ignore absolument son contenu.

Voici, face à face, la pièce contenue dans l'enveloppe, décachetée aussitôt après l'expérience, et les paroles de M. O..., écrites au fur et à mesure.

LETTRE CACHETÉE :

*L'homme n'est qu'un roseau, le
plus faible de la nature, mais c'est
un roseau pensant.*

(PASCAL.)

PAROLES DE M. O.:

Cela concerne l'humanité; l'homme plutôt.

C'est une créature la plus bête. C'est quelque chose de l'homme. J'ai l'intuition de la bêtise. C'est un proverbe. *Ce sont des idées d'un des hommes les plus importants du passé... Je dirai Pascal... L'homme est faible; un roseau faible, mais... faiblesse... et aussi le roseau le plus pensif (sic) (1).*

(1) O... a voulu dire, évidemment : le plus pensant.

TROISIEME EXPERIENCE, LE 21 SEPTEMBRE

Chez le Prince Lubomirski,
dans les mêmes conditions que l'expérience n° 2.

J'avais reconnu, à l'enveloppe, une des deux lettres préparées par moi. J'ignorais de laquelle des deux il s'agissait. Je la décachetai seulement quand M. O... eut cessé de parler.

PIÈCE A DÉCHIFFRER

- 1° Un paysage oriental; des chameaux.
- 2°



- 3° Une sonnerie de cloches.
- 4° Le parfum du mimosa.
- 5° Vive la Pologne !



Après le n° 2, il n'y a rien d'écrit... Quelque chose de la nature...
Je ne vois plus...

PAROLES DE M. O...

Ça, c'est long...
C'est un homme qui a écrit...
C'est un chaos ! C'est quelque chose de tellement chaotique que je ne peux pas l'attraper !
Il y a quatre ou cinq idées...
C'est un potage d'idées !
Quelque chose de grand...
Quelque chose qui nage...
Je vois un travail sur un poisson qui rappelle le corassin (poisson polonais très large). Ce n'est pas de l'écriture, mais il y a un poisson.

Quel rapport y a-t-il entre le poisson et la Pologne ? Je ne puis le comprendre.

C'est une exclamation : *Vive Pologne !*

Je sens même des parfums, des parfums délicieux (M. O... semble humer ces parfums).

Il y a aussi quelque chose de la nature.

Il y a encore une chose, trois choses dans ce potage. Je vois un poisson. Je vais le dessiner. Il fait le dessin ci-contre :

Pourquoi des parfums ?

Pourquoi la Pologne ?

Il y a une numération : 1°, 2°, 3°, 4°, 5°...

Somme toute, sur les cinq idées différentes contenues dans cette pièce, M. O... a perçu exactement celles qui portent les n^{os} 2, 4 et 5.

Il n'a nullement perçu l'idée n^o 3, et très incomplètement l'idée n^o 1.

Il a eu l'idée très nette, impérieuse, obsédante, du poisson ; mais, chose curieuse, son dessin n'est pas semblable au mien. Son poisson est large et regarde à gauche. Le mien était long et regardait à droite. Pour le n^o 3, il a perçu des parfums délicieux, sans préciser qu'il s'agissait du mimosa.

L'idée n^o 5 a été intégralement rendue.

Pendant toute la soirée, que nous avons passée ensemble, M. O... resta obsédé par le dessin du poisson.

4^e, 5^e et 6^e EXPÉRIENCES

A l'occasion du Congrès international de médecine de Varsovie, un certain nombre de membres du Congrès, qui avaient entendu parler du don de M. O..., demandèrent à tenter un essai.

Ils acceptèrent, au nombre de huit, l'invitation du prince S. Lubomirski, et se trouvèrent réunis dans son salon un soir (j'ai oublié de noter la date), vers 17 heures.

M. O..., très impressionnable, comme tous les sensitifs, paraissait ému de comparaître devant cet aréopage de médecins. Il avait positivement « le trac ». De là, sans doute, le demi-échec de la quatrième expérience, et l'échec complet de la cinquième.

Le Docteur Piery, de Lyon, tendit à M. O... un papier sous enveloppe cachetée, qu'il avait préparé seul dans une pièce voisine (1).

(1) M. le Docteur Coste-Labaume, de Lyon, nous autorise à le citer comme témoin de cette expérience.

Le papier contenait, comme nous le vîmes après l'expérience :

La Chine est un pays charmant.

M. O... a beaucoup de peine. Ce n'est qu'au bout de dix minutes environ qu'il dit :

« C'est très court...

« Ce n'est pas une question ; mais c'est votre opinion.

« Il est question de la Pologne...

« *La Pologne est un pays charmant.* »

M. O..., interrogé sur la cause de cette confusion, entre la Pologne et la Chine, l'attribue à son émotion en présence du « jury médical », et aussi au fait qu'il a fait intervenir la réflexion, au lieu de s'en rapporter simplement, comme d'habitude, à l'intuition seule. Il avait eu l'impression nette des mots : « est un pays charmant », et, par réflexion, a pensé que cela devait s'appliquer à la Pologne.

Il est à noter que les médecins français, dans la conversation qui précéda l'expérience, ne tarissaient pas sur la cordialité de l'accueil reçu par eux en Pologne.

M. O... passa alors, avec le Docteur Bergeret, de Paris, dans une salle voisine. Le Docteur Bergeret lui remit une enveloppe cachetée. Il n'a pas dit ce que contenait cette enveloppe. Mais il a déclaré simplement que M. O... s'était entièrement trompé.

Après cet échec, le Docteur Gliksman, de Varsovie, prépara, dans les mêmes conditions que le Docteur Bergeret, un papier enfermé dans une enveloppe cachetée. Au moment où il allait remettre le tout à M. O..., celui-ci dit : « Gardez votre lettre, et tenez-la dans votre main. » Il plaça alors sa main droite sur la main du Docteur Gliksman, qui tenait le document, et très vite dit :

« Il est question de l'amour... Il est question de l'enfant... C'est la question de l'amour mondial... comme l'enfant de la Bohême... de tout. »

Or, le papier portait :

« *L'amour est enfant de Bohême.* »

SEPTIÈME EXPERIENCE, LES 23 et 24 SEPTEMBRE

Je remets à M. O..., après un dîner au restaurant, l'une des lettres qu'avait préparées Mme Geley et dont j'ignorais le contenu. Il me dit : « C'est une lettre d'une dame. C'est de votre femme. Ce sont des compliments et une invitation.. Je préciserai demain. Gardez cette lettre. »

Le lendemain, chez le Prince Lubomirski, je lui donne de nouveau le document. Voici, face à face, son contenu et le compte rendu des paroles de M. O....

LETTRE DE Mme GELEY :

Monsieur O...

Monsieur,

Je vous félicite de posséder des dons aussi merveilleux, et je vous remercie cordialement de donner au Docteur l'occasion de les étudier.

J'espère que vous nous ferez bientôt le plaisir de venir nous voir, à Paris.

Recevez, en attendant, avec tous mes compliments, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

A. GELEY.

Paris, le 22 août 1921.

PAROLES DE M. O...

Une dame, âgée de... (ici l'âge exact de Mme Geley), a écrit cette lettre.

Cette lettre *s'adresse à moi...* C'est quelque chose d'affectueux. Ce sont des idées à elle *d'admiration et de souhaits...* Une de ses filles était à côté d'elle pendant qu'elle écrivait. Cela a été écrit au 2^e étage. La dame a l'air fatiguée...

Elle a écrit dans un cabinet où il y a des chaises recouvertes de cuir sombre...

La lettre a été écrite *le 22 août*. Cette dame, dans son admiration pour moi, est contente de faire connaissance avec moi et à *l'espérance qu'elle me verra bientôt...* La lettre a été écrite entre 4 heures et 5 heures du soir.

Or, tout est exact, excepté les chaises recouvertes de cuir. Ces chaises existent dans une chambre voisine. Mais il est à remarquer que Mme Geley a passé dans cette chambre la plus grande partie de la journée. La lettre a été écrite, effec-

tivement, entre 4 et 5 heures, le 22 août, au 2^e étage, en présence d'une de mes filles.

Mme Geley était en effet très fatiguée ce jour-là.

HUITIEME EXPERIENCE

Le 25 septembre 1924, à 23 heures, chez des amis communs.

M. Sudre m'avait envoyé une nouvelle lettre cachetée, dont j'ignorais le contenu. Il m'avait seulement averti qu'il s'agissait d'une expérience inédite.

Je remets la lettre à M. O...

M. O... dit, au bout de dix minutes, en pressant la lettre dans sa main :

« Cela me concerne. C'est quelqu'un qui voudrait faire connaissance avec « moi... » (long silence, énervé).

M. O... fait des efforts intenses. Il reprend, au bout de 10 à 15 minutes :

« C'est très difficile aujourd'hui... il y a quelque chose de « très... je suis empêché de voir parce que j'ai le sentiment « que *c'est imprimé*...

« Je me suis trompé tout à l'heure. Il ne s'agissait pas de « moi; mais celui qui a envoyé la lettre pensait à moi en la « préparant, d'où mon erreur... Il a voulu tenter une épreu- « ve... Il a voulu voir si je lirais cette chose imprimée. Je « ne peux pas lire les imprimés...

« Cela se passait (la préparation de la lettre) à 6 ou 7 heures du soir. Il était assis à une table. Il y avait une femme « à côté de lui...

« C'est imprimé en toutes petites lettres. »

Je décachète et je trouve un feuillet arraché d'un livre et sur lequel étaient imprimés, en très petites lettres, quelques vers. Je dis alors à M. O...: « Décrivez-moi l'homme et la femme que vous avez vus. »

O... dit :

« C'est au deuxième étage, à gauche. Lui est sans barbe, « avec une petite moustache. C'est un homme de 38 à 40 ans,

« assez mince, très fin. Il n'est pas chauve (*sic*). Il a une
« une raie dans les cheveux. »

« Elle est grosse, mais pas de grande taille. Elle n'est
« pas blonde. Elle parle beaucoup. C'est elle qui lui a donné
« l'idée de cette épreuve. Ils ont deux enfants, un fils et
« une fille. »

Je dis : « Tout est exact, mais il n'y a qu'un enfant de né,
une fille; la dame est grosse parce qu'elle est sur le point
d'accoucher. »

M. O... s'écrie vivement : « C'est d'un fils, j'en suis sûr.
Vous pouvez le leur écrire. »

Effectivement, Mme Sudre, trois jours plus tard accouchait
d'un garçon.

Elle reçut ma lettre, mise à la poste le 26, le lendemain
de son accouchement.

9^e EXPÉRIENCE

Le 27 septembre, à 18 heures, chez le prince Lubomirski

Je remets à M. O... la seconde des deux lettres que j'avais
préparées. J'en connaissais, par conséquent, le contenu,
que voici :

« *Un Eléphant, qui se baignait dans le Gange, fut attaqué
par un Crocodile, qui lui coupa la trompe !* »

Pour voir si ma pensée consciente peut influencer sur la
clairvoyance de M. O..., et la faciliter, je m'efforce, menta-
lement, de me représenter avec intensité la scène décrite.
Le résultat est tout opposé. M. O... éprouve une évidente
difficulté : il se promène de long et large, très énervé, et
ce n'est qu'au bout de vingt minutes environ qu'il dit :

« J'ai l'impression que je suis dans un jardin zoologique...
« *C'est une lutte...*

« J'ai l'impression d'un jardin zoologique. Je vois un
« grand animal. *C'est un éléphant...* Est-ce que cet éléphant
« n'est pas dans l'eau ? *Je le vois nager dans l'eau...* Il y a
« une histoire avec sa trompe... Je vois du sang... »

A ce moment, M. O., très fatigué et énervé, me demande :
« Y a-t-il autre chose ? »

Je réponds : « C'est bien, mais ce n'est pas complet. »
M. O... s'écrie : « Attendez ! *N'est-il pas blessé à la trompe ?* »

Je dis : « Très bien ! » et j'ajoute : « Vous avez dit qu'il y avait une lutte, c'était très bien... » M. O... m'interrompt et s'écrie : « Oui, *avec un crocodile !* »

Cette dernière expérience est celle qui fut faite avec un tube de plomb. Cette idée et sa réalisation appartiennent au comte Guy du Bourg de Bozas. Il fit fabriquer un tube de plomb, dont les parois avaient une épaisseur de 3 centimètres. Il pria un de nos amis, M. Stanislas de Jelski, de faire introduire, par un tiers, une dame qui quittait Varsovie le jour même, une lettre, secrète pour nous tous, dans le tube. Il fit souder l'ouverture et me remit l'objet.

Une première tentative eut lieu le 28 septembre, au restaurant, après un copieux repas.

Voici ce qui dit alors M. O... :

« C'est une femme qui a écrit.

« C'est quelque chose qui concerne la nature, en rapport avec l'homme et le sentiment. C'est dans le milieu de la création. Cela a été écrit dans des conditions très originales. »

Je demandai au clairvoyant : « Faut-il scier le tube ? » Il répondit : « Non, attendez, je ne suis pas satisfait. Je désire une nouvelle séance. »

Cette deuxième séance eut lieu chez le Prince Lubomirski, à 18 heures du soir, le 30 septembre, en présence du Comte Tarnowski, de la Comtesse Tarnowska, du Docteur Geley, du Commandant Stabile, du Médecin-major Camus ; de M. Stanislas de Jelski.

Avec beaucoup de peine, d'abord, puis, plus aisément, M. O... dit :

« La création... la grande création... la nature » (long silence).

« Il s'agit d'un homme puissant... C'est le sentiment du peuple que c'est l'un des grands hommes de ce siècle... »

« Je ne puis comprendre. Je vois deux choses : il y a quelque chose d'écrit, écrit par une femme. Et il y a un dessin.

« *Le dessin représente un homme qui a de grandes moustaches et de grands sourcils, pas de nez...*

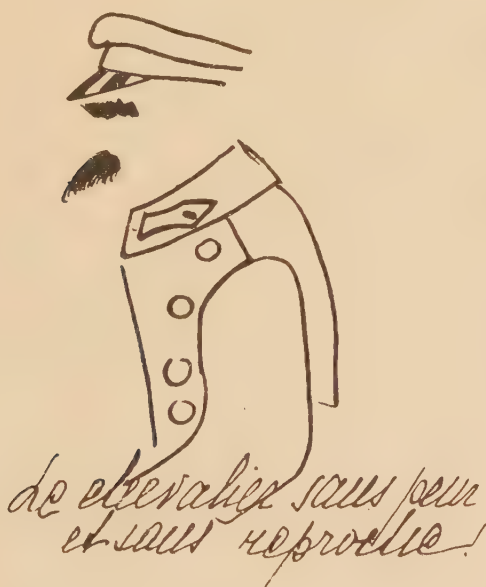
« *Il a un habit militaire...*

« *Il ressemble à Pildzuski.*

« L'écrit est en français ; il y a :

« *Cet homme, il n'a peur de rien, ni dans la politique, ni dans aucun ordre d'idée... comme un chevalier.* »

Immédiatement, le tube de plomb est scié, en présence des assistants. J'en extrais un papier que je déplie. Il contient un dessin schématique représentant le *maréchal Pildzuski*, avec de *grosses moustaches*, de *gros sourcils*, *pas de nez dessiné*, un *habit militaire*.



Au-dessous du dessin est écrit :

Le Chevalier sans peur et sans reproche.

La première question qui se pose est la suivante :

Nos expériences démontrent-elles la réalité du don de clairvoyance de M. l'Ingénieur Stéphan O... ?

La réponse est, sans équivoque possible : Oui.

Il ne peut y avoir, dans les faits, à la fois très simples et très convaincants que nous avons exposés, ni supercherie, ni illusion.

Les séances ont lieu en plein jour. Toutes les précautions sont prises pour que la connaissance de la pièce documentaire soit impossible par les moyens et les sens normaux.

Pendant toute la durée de l'expérience, le clairvoyant n'est pas perdu de vue. Il ne regarde jamais l'enveloppe cachetée, qu'il tient dans sa main crispée. Lorsque la vision est terminée, les expérimentateurs décachètent eux-mêmes l'enveloppe, après avoir constaté qu'elle est bien intacte.

De plus, dans nos dix dernières expériences, les documents ont toujours été préparés en dehors de la présence de M. O... Il ne peut donc pas y avoir soupçon de lecture par une sorte d'hyperesthésie de la vue ou par analyse des mouvements du scripteur, de sa physionomie, etc.

D'autre part, la netteté des résultats obtenus, dans des séances multiples, la variété des expériences, éliminent totalement l'hypothèse de coïncidences concordantes.

Le don de clairvoyance de M. O... est donc absolument certain.

Notons expressément, enfin, que ces expériences

peuvent se répéter à volonté et qu'elles réussissent presque à coup sûr. L'objection inepte, mais sans cesse ressassée, que les phénomènes métapsychiques ne sont pas scientifiques, parce qu'ils ne peuvent se reproduire à volonté, est donc complètement en défaut en ce qui concerne le don de M. O...

Docteur Gustave GELEY.

**B) Expériences décisives faites
par M. le Professeur Richet avec M. O...**

Les expériences faites, tant par Geley que par moi, avec M. O... comme sujet, étaient trop importantes pour ne pas être répétées.

Aussi, les avons-nous reprises, récemment, à Varsovie. Les résultats en ont été aussi satisfaisants que possible. Il est donc absolument prouvé maintenant que la *lucidité* d'O... est un phénomène constant, ne variant que d'intensité et de facilité à apparaître.

L'analyse méthodique de ces nouvelles expériences permet en outre de déduire quelques conclusions importantes quant au mécanisme de cette surprenante et incontestable cryptesthésie.

EXPÉRIENCE I. — Le mercredi 19 avril, à Varsovie, nous expérimentons dans ma chambre de l'hôtel d'Europe, Geley, O. et moi.

On bande les yeux de O. et Geley dessine un objet quelconque. O. fait de vains efforts pour le reproduire. Mais nous n'insistons pas; car nous déclarons à O. que cette expérience (un bandeau sur les yeux) qu'on lui avait conseillée pour prouver la lucidité, ne prouve rien, même si elle réussit : car on n'est jamais sûr que les yeux bandés soient totalement oblitérés. Mieux vaut opérer avec des enveloppes cachetées.

Alors O. me prie de faire, loin de lui, un dessin et de le mettre dans une enveloppe cachetée. Il va tout au bout de la chambre (de 6 mètres de long). Je suis à l'autre extrémité. Geley est entre nous deux. Je tourne le dos à O. et je fais sur une feuille de papier, avec mon stylographe,

un dessin qui me vient à l'esprit (Voir *figure 1*). Rien d'antérieur ne l'avait évoqué. On peut tout au plus, de l'endroit où était O., savoir que j'ai mis à peu près 25



Figure 1

secondes à l'écrire. Toujours le dos tourné, je plie le papier en quatre (le dessin avait été placé sur un des quatre carrés de ce papier, de sorte qu'il n'est pas replié sur lui-même). Alors, restant toujours loin de O. et séparé de O. par Geley, je prends le papier plié en quatre, je le mets dans une enveloppe gommée que je cache soigneusement, et je la remets à O. Au bout d'une minute environ, après l'avoir malaxée, il dit que c'est une croix. Je dis : très bien. Il ajoute : « C'est une croix avec des pointes, des étoiles ; je vais en faire le dessin. » Il fait la figure ci-jointe (*figure 2*). Je prends l'enveloppe, qui est toujours parfaitement intacte, je l'ouvre et je constate l'identité des deux dessins.



Figure 2

Il est radicalement impossible que O... ait pu voir ce que j'ai dessiné. Même s'il y avait la complicité de Geley (!!), cela n'expliquerait encore rien ; car Geley n'a rien pu voir.

Alors, trois hypothèses :

a) La transparence du papier. Mais non : car le papier était plié en quatre ; et il y a en outre l'enveloppe. D'ailleurs, il n'y avait dans la chambre que la très médiocre lumière d'une mauvaise lampe au plafond. Pas de glaces dans la partie de la chambre où j'étais. Enfin, O... n'a pas regardé le papier, ou à peine : il l'a tenu dans la main, l'a palpé et pétri, presque toujours derrière le dos.

b) Le hasard. Oui ! on peut toujours, à *toutes* les expériences sans exception, invoquer le hasard. Mais cela mène à l'absurde.

c) Il faut donc admettre une cryptesthésie, une lucidité, une clairvoyance, une hyperesthésie. Qu'elle soit télépathique ou non, cette expérience ne le dit pas, et la télépathie est évidemment très possible.

Mais les expériences ultérieures prouveront définitivement que la télépathie n'est pas en cause dans les expériences d'O...

EXPÉRIENCE II. — L'expérience suivante est tout à fait remarquable et comporte d'importants commentaires.

Mme A. de Noailles m'avait, le jour de mon départ pour Varsovie, envoyé, chez moi, à Paris, trois enveloppes (cachetées par la gomme des enveloppes ordinaires), opaques, contenant quelques lignes de son écriture et dont j'ignorais totalement le contenu. N° 1, n° 2, n° 3. Je les montre à O... le 19 avril, et il choisit le n° 3, en me disant que, ce soir-là, il ne pourrait rien. Je remets les trois enveloppes dans mon portefeuille, et c'est le lendemain, 20 avril, que je lui remets la lettre n° 3.

O... malaxe fiévreusement la lettre pendant quelque temps, sans que ni Geley, ni moi nous ne quittions l'enveloppe des yeux. Il sait que c'est une lettre de Mme de Noailles, mais il ne connaît pas du tout Mme de Noailles.

Alors, il donne sur Mme de N... et sur les conditions dans

lesquelles la lettre a été écrite, divers détails, qui sont en général exacts, mais qui ne dépassent pas notablement la perspicacité d'une personne intelligente.

L'expérience se fait en présence de Mme A., de M. et de Mme Z... (Mme Z... et Mme A... sont deux sœurs ; et Mme A... est la fiancée de O...), dans leur appartement, à l'hôtel d'Europe.

Après trois quarts d'heure de malaxation de la lettre, la lettre restant toujours soigneusement cachetée (1), sans que ni Geley ni moi ne perdions de vue soit O..., soit la lettre, voici les paroles de O..., recueillies exactement :

« Il n'y a rien pour moi (*ce qui veut dire : il n'est pas question de moi dans cette lettre*). C'est quelque chose d'un très grand poète français, c'est quelque chose de la nature. C'est une inspiration d'un grand poète français. J'aurais dit Rostand. Quelque chose de *Chantecler*. Quand elle parle de *Chantecler*, elle écrit quelque chose du coq. Il y a une idée de la lumière pendant la nuit. Je vois une grande lumière pendant la nuit..., puis Rostand avec la belle poésie de *Chantecler*. »

Cela a été dit assez vite ; puis, après un long silence, et une malaxation prolongée de la lettre, O... dit :

« L'erreur relative à moi vient de qu'il est parlé de moi dans une autre des lettres. Les lettres étaient ensemble.

« Mais il y a encore quelque chose. »

Ici, un long silence et une longue recherche. Pendant cette nouvelle trituration, un peu de l'enveloppe de la lettre est déchiré, sur une étendue de un centimètre environ. Mais c'est sans importance, parce que : 1° rien, par ce minuscule orifice, ne peut être vu à l'intérieur de la lettre ; 2° on ne peut en faire rien sortir ; 3° O... ne regarde jamais la lettre ; il ne semble opérer que par la malaxation ; 4° *l'essentiel a été dit déjà avant cette déchirure minime de l'enveloppe*.

(1) J'avais eu soin de faire à la plume plusieurs traits sur les replis de l'enveloppe, pour être sûr que nul décollage, avec adaptation parfaite des traits, ne fût possible.

Au bout d'une demi-heure environ, O... dit :

« Les idées de la nuit et de la lumière ont été les premières, avant qu'il y ait le nom de Rostand.

« Il y a encore quelque chose (dans cette lettre), il y a des lignes : deux lignes, un mot avec deux lignes en dessous. » C'était exact.

Alors, O... nous rend la lettre. Tout est intact, sauf la minuscule déchirure indiquée plus haut.

On décachète l'enveloppe et on voit écrit :

« C'est la nuit qu'il est beau de croire à la lumière.

Edmond ROSTAND.

Vers qui se trouve dans « Chantecler » et prononcé par le coq. »

Telle est la belle expérience, scrupuleusement notée dans tous ses détails, incomparable par sa précision.

Il convient de la commenter.

Et tout de suite, une première constatation s'impose, d'une formidable évidence : c'est qu'il n'y a ni collusion, ni illusion possible. Personne, sauf Mme de Noailles, qui était à Paris, ne savait et ne pouvait savoir ce que contenait l'enveloppe. Cette enveloppe opaque, gommée, au verso de laquelle j'avais tracé une ligne à l'encre, n'a quitté le portefeuille mis dans la poche de ma jaquette que pour être immédiatement remise à O... Pendant tout le temps que O... a manipulé cette enveloppe, il est resté assis à côté de nous, en pleine lumière, sans que nous ayions tous deux, Geley et moi, quitté des yeux ni O..., ni l'enveloppe. Il lui aurait donc été impossible de la décacheter, de la lire et de la recoller, ce qui eût nécessité une manœuvre longue, difficile, délicate. Dans le cas où M. et Mme Z... ou Mme A... eussent été ses

complices, ils n'auraient pas pu prendre l'enveloppe susdite, en substituer une autre absolument semblable (comment auraient-ils pu se la procurer ?) et de nouveau rendre à O... l'enveloppe normale après l'avoir décachetée; lue et recachetée.

Toutes ces suppositions sont ineptes.

Pour moi, comme aussi pour Geley, *la certitude qu'il n'y a pas eu de fraude est aussi forte que celle qu'il nous faudrait pour condamner un homme à mort.*

Et, bien entendu, je laisse de côté l'invraisemblance d'une fourberie, d'une machination. Je demande même pardon à mon ami O... de l'avoir supposée, cette fourberie. Mais il sait qu'en pareil cas il convient de la réfuter autrement que par l'invraisemblance morale.

Je ne fais pas état non plus des autres belles expériences données antérieurement par O..., qui toutes conduisaient déjà à la même conclusion, à savoir une extraordinaire clairvoyance cryptesthésique.

J'ajoute que nos sens étaient parfaitement éveillés; notre attention, irréprochable; notre vigilance, surexcitée. L'objection d'une hallucination ou d'une illusion de notre part est inadmissible.

Restent donc deux hypothèses : le hasard ou une hyperesthésie spéciale, inexplicable, que, dans la terminologie actuelle, nous appelons cryptesthésie, qui est un phénomène d'ordre métapsychique.

Pour éliminer l'hypothèse du hasard, analysons méthodiquement la probabilité.

1° Il était peu probable que la phrase incluse dans la lettre fût la citation d'un vers :

Admettons $1/2$ de chance.

On peut supposer à peu près $1/100$ de chance pour que le vers fût de Rostand.

$1/10$ de chance pour que le vers fût de *Chantecler*.

$1/2000$ de chance pour que ce vers fût le vers de « la nuit et la lumière ».

$1/100$ de chance pour qu'il y eût au-dessous de la citation le nom de Rostand, suivi de deux lignes.

$1/100$ de chance pour que dans ces deux lignes il fût question de *Chantecler* et du coq.

Nous arrivons ainsi à une probabilité de $(1/10)$ à la onzième puissance, ce qui équivaut à la certitude morale.

EXPÉRIENCE III. — L'expérience suivante n'est pas moins décisive, et en outre elle comporte des renseignements multiples, extrêmement précieux, sur les conditions et les modalités de la cryptesthésie.

Sur ma demande (par télégramme) Mme Sarah Bernhardt m'envoie à Varsovie une lettre qu'il s'agit pour O... de lire sans l'ouvrir. Cette lettre m'est remise par le facteur directement, dans le hall de l'hôtel de l'Europe. Je ne l'ouvre pas; je ne la décachète pas et je la montre à O... en lui disant qu'elle est de Sarah Bernhardt.

Cette lecture a été fort difficile, et a duré près de deux heures et demie.

D'abord au sujet de Mme Sarah Bernhardt et des conditions dans lesquelles elle a écrit cette lettre, O... donne quelques détails qui ne sont pas caractéristiques, et qui ne dépassent pas une sagacité ordinaire.

Ce qu'il dit de la lettre est au contraire très précis : « La vie... La vie... La vie... (il répète trois fois le mot la vie). Il y a, quatre ou cinq lignes, et en dessous la signature Sarah

Bernhardt, une signature montante. » Cela est exact, mais il avait peut-être, dans un magazine quelconque, vu déjà le fac-simile de la signature de Mme Sarah Bernhardt.

« La vie semble humble (il répète deux ou trois fois le mot humble). Il y a l'humanité, la vie et l'humanité, mais le mot humanité n'est pas écrit. Il y a une idée qui est jointe à l'idée de la vie et de l'humanité... parce qu'il y a beaucoup de haine. Non, il n'y a pas haine; il y a seulement... seulement... c'est un mot très difficile, tellement français que je ne peux pas le dire : c'est un mot de huit lettres. Exclamation. »

Alors, avant de décacheter la lettre, qui est toujours complètement fermée et dont j'ai constaté l'opacité absolue à la lumière réfléchie, à la lumière directe, à la lumière transmise, j'écris ceci qui doit faire foi, comme étant la conclusion définitive de O.:

— La vie semble humble parce qu'il y a seulement de la haine (pas haine, mais un mot qui n'est pas compris et qui est de huit lettres); signature Sarah Bernhardt.

Les mots suivants étaient écrits :

« La vie nous semble belle, parce que nous la savons éphémère! — Sarah Bernhardt. »

Calculons la probabilité :

Prose et non vers, $1/2$. Signature de S. B., $1/2$.

4 à 5 lignes, $1/2$.

Pour commencer par LA VIE, la probabilité, difficile à préciser, est au moins de $1/5000$.

Le mot SEMBLE, qui vient ensuite, représente une probabilité de $1/5000$, mais comme il n'était pas précédé du mot NOUS, il faut se contenter de dire $1/1000$.

Reste le mot BELLE, qui a été mal lu : HUMBLE pour BELLE ; mais la ressemblance graphique entre HUMBLE et BELLE est assez grande pour qu'on ne le compte pas comme une erreur complète : c'est une approxima-

tion telle qu'on ne peut l'évaluer ni comme une erreur, ni comme une exactitude. Puis, vient le mot PARCE QUE. Evaluons à $1/1000$ la probabilité de PARCE QUE.

Le mot ÉPHÉMÈRE n'était pas connu de O..., comme il nous l'a dit après ouverture de la lettre. Nous avons demandé à divers Polonais, même parlant très bien le français, s'ils comprenaient ce mot, et ils ne le comprenaient pas. On peut admettre que la probabilité d'un mot français, inconnu de O..., n'est que de $1/100$; qu'il y ait une exclamation, c'est $1/10$; enfin que ce mot français inconnu ait huit lettres, ce n'est que $1/10$.

Finalement, pour cette appréciation de la probabilité, nous pouvons admettre $1/10$ à la puissance 10.

Rien ne serait changé à notre conclusion s'il y avait quelques zéros de plus ou de moins. Il ne peut pas être question du hasard. Le bon sens l'indique mieux que ces très approximatifs calculs.

EXPÉRIENCE IV. — Elle a été faite dans des conditions un peu différentes.

Plusieurs personnes étaient présentes ; et on s'était, avec une médiocre rigueur scientifique, évertué à donner des mots ou des chiffres à deviner à O... En général, il réussissait très bien.

Alors, très loin de O..., j'écrivis sur un bout de papier, en prenant toutes les précautions nécessaires pour que ce que j'écrivais ne fût vu par personne, le mot TOI. Puis je chiffonnai ce papier de manière à en faire une petite boulette que O... prit dans la paume de sa main, mise dans la mienne.

Au bout de 3 à 4 minutes il me dit : « *C'est un chiffre* ». — Je restai impassible : — « *C'est très court* ». Même

impassibilité. « *C'est un mot.* » Je ne fis aucun geste et ne dis rien. Alors il ajouta : « Je vois un T ». Et même il précisa : « Il y a deux petits traits à la barre transversale du T », ce qui était rigoureusement vrai, car j'avais ajouté à la barre horizontale du T deux petits traits verticaux pour rendre le T plus lisible. Je dis : c'est très bien. Puis il me dit : « Il y a un chiffre, un zéro ». Je dis : très bien. Il ajouta : « *Il y a un 1* ». Puis il ajouta, très bas : « *Ce n'est pas moi.* » Je fis semblant de n'avoir pas entendu. Alors O... dit : « Donnez-moi un papier, et je vais écrire. » Et il écrivit « T O 1 ».

C'est seulement alors que je déplai le papier, très chiffonné, qui était resté dans la main de O...

On peut calculer la probabilité, en supposant qu'O... aurait pu dire un mot de 2, 3, 4, 5, 6 lettres, soit une probabilité de $1/5$; et, comme il ne savait pas si c'était une lettre ou un chiffre $1/25+10$. En admettant que le 0 et le 1 pussent passer pour des lettres ou des chiffres $1/27+8$, soit $1/33$, ou en chiffres ronds, $1/30$, vu qu'il y a des lettres peu usuelles, K, W, Z. La probabilité de dire T est donc $1/30$.

Pour dire O, comme il y avait aussi bien le zéro chiffre que le o lettre, c'est $1/15$. 1, c'est aussi $1/15$. La probabilité totale est donc $1/5 \times 1/30 \times 1/15 \times 1/15$, soit $1/675.000$; ce qui représente la certitude absolue. Autrement dit, il eût fallu à O... faire 675.000 expériences avant d'arriver à trouver T O 1.

Il n'est pas possible qu'il ait pu normalement lire ce papier ; il n'est pas possible que mes gestes lui aient donné quelque indication. Tout cela est follement absurde.

Alors, c'est de la cryptesthésie. Car, dans cette expérience, il n'y eut pas télépathie ; il n'a pas de-

viné le mot TOI ; il a lu O, qu'il a pris pour un zéro, et I, qu'il a pris pour le chiffre 1.

Il y a donc eu hyperesthésie, mais non hyperesthésie rétinienne, vu que le papier chiffonné était si replié, sur lui-même, qu'aucune lecture n'en était possible.

C'est donc une hyperesthésie tactile par le toucher.

Ces quatre expériences sont bien instructives. Nous allons très sommairement les étudier.

Et d'abord, nous n'insisterons pas sur le hasard. C'est absurde. La probabilité de ces quatre succès est moindre que $(1/10)$, à la vingt-cinquième puissance. N'insistons pas.

Nulle collusion n'est possible ; nulle illusion non plus. Je n'ai été ni hypnotisé, ni halluciné. Je n'ai quitté des yeux, dans ces quatre expériences, ni O., ni les lettres qu'il devait deviner.

Reste alors, comme unique hypothèse l'hyperesthésie, mais une hyperesthésie tellement différente de l'hyperacuité de nos sens normaux, que ce n'est pas une hyperesthésie sensorielle. C'est un phénomène nouveau, que j'ai appelé ailleurs la cryptesthésie, c'est-à-dire la sensibilité à des excitations inconnues, un véritable sixième sens, caché, cryptique.

Mais il s'agit de savoir comment il s'exerce, et les quatre expériences susdites nous donnent de précieuses indications à cet effet.

1° Il faut éliminer résolument la télépathie, c'est-à-dire la vibration synchrone de deux cerveaux ; en effet, dans deux cas, le contenu des lettres nous était absolument inconnu.

Et supposer que la télépathie est la transmission d'une vibration cérébrale (celle de Mme de Noailles et de Mme Sarah-Bernhardt) à travers deux mille kilomètres, c'est donner à la télépathie une prodigieuse et invraisemblable extension. D'ailleurs, la télépathie est tout aussi inexplicable que la clairvoyance non télépathique. Sauf le cas où la lettre est la lettre d'un mort, il y aurait alors dans tous les cas télépathie, puisqu'il y aura toujours quelqu'un, sur la planète terrestre, qui connaîtra le contenu d'une lettre, et une télépathie qui met plusieurs jours à se transmettre ! En outre, la télépathie porterait non sur le sens de la lettre, mais sur sa forme graphique. C'est insensé.

2° L'hypothèse d'une hyperacuité rétinienne est beaucoup plus sérieuse. Pourtant, je ne peux guère y croire, car pendant tout le cours de sa recherche, O... pétrissait les lettres entre ses mains, les retournait dans tous les sens, les frottait énergiquement, comme s'il s'agissait de percevoir par le toucher de ses pulpes digitales quelque notion des lettres écrites. Et puis, comment aurait-il pu lire le mot *toi*, qui était froissé et illisible ?

En tout cas, l'hyperesthésie de la vue serait si intense, si anormale, qu'elle ne rentrerait plus dans la psycho-physiologie normale. C'est un phénomène qu'on peut à bon droit appeler métapsychique, car il dépasse la psychique commune.

3° Tout permet de supposer que la connaissance des choses arrive à O... par le toucher. O... fait des efforts répétés pour palper, triturer, malaxer la

lettre. C'est par ses doigts et sa peau, ce n'est pas par ses yeux, ses oreilles ou son odorat qu'il exerce sa sensibilité divinatrice.

Il faut donc rattacher cette cryptesthésie au toucher ; c'est de l'hyperesthésie tactile, mais une hyperesthésie prodigieusement intense que nous ne comprenons pas.

Même, il faut supposer que les lettres écrites portent en elles des caractères autres que les caractères extérieurs que nos sens normaux peuvent percevoir. Il y a quelque chose de plus (qui est profondément inconnu) dans une ligne de notre écriture, que les linéaments tracés sur le papier (1). C'est, si l'on veut, une émanation — ce que j'ai appelé émanation pragmatique — qui agirait sur notre cryptesthésie et provoquerait une connaissance. C'est un peu comme l'émanation qui vient des eaux souterraines et provoque des mouvements de la baguette. Si l'on admet cette hypothèse, l'enveloppe n'empêcherait nullement cette émanation d'agir ; car l'émanation pragmatique serait assez subtile pour traverser le papier, des tubes de plomb, des murs. Ce serait encore de l'hyperesthésie (tactile ou visuelle), mais une hyperesthésie se référant non à des vibrations mécaniques ou lumineuses, mais à des vibrations d'ordre inconnu.

En tout cas, ce qui paraît bien certain, c'est que ce n'est pas une transmission de la pensée incluse

(1) D'autant plus que, paraît-il, (sans que ce soit dûment établi encore), O... ne peut rien dire quand, dans l'enveloppe, au lieu de lettres écrites, il y a des caractères imprimés ou dactylographiés. Cela mérite confirmation.

dans la lettre, mais une connaissance du graphisme. La disposition des lignes, de la signature, le point d'exclamation, sont mentionnés. Le mot *toi* a été lu comme s'il y avait un zéro et le nombre 1. *Humble* n'a aucune analogie de sens avec *Belle* ; il n'y a de ressemblance que dans le graphisme. Le mot *éphémère* n'a pas été compris, parce qu'O... ne connaissait pas ce mot français : il a dit qu'il y avait huit lettres ; donc il a connu le graphisme, mais nullement l'idée.

Autrement dit, il y a, par émanation venant de l'écriture, grâce au sens tactile inconnu (cryptesthésie) dont est doué O..., connaissance du graphisme et non de l'idée.

Mais ce n'est qu'une explication provisoire, que, d'ailleurs, O... n'admet pas. De nouvelles expériences permettront d'aller plus loin.

Charles RICHEL.

C) Expériences faites par M. le Dr Geley et M. Dingwal avec M. O...

La *Society for Psychical Research* avait préparé, dans le but de faire une expérience « cruciale » avec M. O..., un document qu'elle avait confié à M. Dingwall, son représentant au Congrès de Varsovie.

M. Dingwall, on le sait, est un prestidigitateur renommé, en même temps qu'un métapsychiste distingué. Il avait pris la principale part à la confection du document.

Dans le but d'éviter, si possible, la lecture de pensée, il ne voulut pas participer lui-même à l'expérience et confia le pli cacheté au Docteur de Schrenck-Notzing, qui se rendit, avec M. Sudre et moi, le 30 août 1923, à 21 heures, chez M. O...

Sur la demande de M. O..., et pendant que nous prenions le thé, l'expérience commença immédiatement.

Le Docteur de Schrenck-Notzing avait apporté, en outre du document de la S. P. R., deux autres lettres préparées d'avance, que deux congressistes lui avaient remises.

Les deux dernières avaient été confectionnées et cachetées à la cire, à l'Hôtel d'Europe, après dîner, ce même soir.

M. O... prend les trois lettres, les palpe, et choisit la lettre de la S. P. R., dont l'enveloppe était grise. Les deux autres étaient dans une enveloppe blanche. (On comprendra par ce qui va suivre l'intérêt de ces petits détails.)

O... se concentre, tenant le document dans ses mains crispées et se promène sans que nous le perdions de vue. Il parle par courtes phrases, avec de longues pauses, et je note, au fur et à mesure, toutes ses paroles :

« Je sens le restaurant... l'Hôtel d'Europe... ce n'est pas
« vous (Schrenck) qui avez écrit. C'est un autre homme
« que je pourrais décrire... La lettre que je tiens (le docu-
« ment de la S. P. R.) a plusieurs enveloppes...

« C'est une lettre, et ce n'est pas une lettre...

« Je vois quelque chose de verdâtre, en carton...

« Ce sont les autres lettres (les blanches) qui proviennent
« de l'Hôtel de l'Europe... je vois un étranger de 34 à 35 ans.
« Il parle peu. Il est un peu gros. Vous avez parlé avec lui...
« La lettre que je tiens a été préparée pour moi... je ne
« peux comprendre. Je vois du rouge..., quelque chose de
« rouge... des couleurs...

« Je ne sais pourquoi je vois une petite bouteille... je vois
« un cabinet garni de bois sculpté, grand, un peu sombre.
« C'est votre cabinet (à Schrenck)... (Suit une description
« détaillée et exacte du cabinet de Schrenck-Notzing.)

« Il y a, dans la lettre, un dessin fait par quelqu'un qui
« n'est pas un artiste. Il y a quelque chose de rouge avec
« cette bouteille...

« Sans doute, il y a une troisième enveloppe rouge.

« Il y a un carré dessiné à l'angle du papier.

« La bouteille est très mal dessinée...

« Je vois ! je vois ! »

A ce moment, O... prend la plume et fait le dessin ci-dessous :



Dessin de M. O...

19 223

« Avant 1923, il y a quelque chose d'écrit.

« Il y a aussi autre chose d'écrit, au dos, que je ne peux pas lire.

« Je vois les deux hommes qui ont écrit les lettres blanches. L'un est le gros décrit plus haut. L'autre ressemble au secrétaire du Congrès (M. Vett). »

Le Docteur de Schrenck-Notzing prend alors la parole pour dire que c'est exact : l'une des lettres blanches est de M. Neumann, le distingué praticien de Baden-Baden ; l'autre est de M. Vett. Tous deux habitent l'Hôtel de l'Europe.

O... continue :

« Avant l'année, il y a une date ou une ville... c'est une écriture plutôt de femme que d'homme. »

Le Docteur Schrenck demande : « En quelle langue ? »

O... répond : « En français », et ajoute :

« La bouteille est un peu inclinée. Elle n'a pas de bouchon. Elle est faite de plusieurs lignes fines.

« Le paquet est ainsi formé : 1° une enveloppe grise, en dehors ; 2° une enveloppée foncée, verdâtre ; 3° une enveloppe rouge.

« Puis un papier blanc, plié en deux, avec le dessin à l'intérieur. »

Nous décidons, malgré notre impatience, de rendre le document intact et non décacheté à M. Dingwall, ce que le Docteur de Schrenck fit le soir même.

Le surlendemain, après sa communication sur ses expériences avec Willy-Sch..., le Docteur de Schrenck annonça qu'on allait communiquer au Congrès l'expérience faite avec O... et la contrôler.

Je lus alors le procès-verbal ci-dessus et copiai, au tableau noir, le dessin fait par O..

M. Dingwall montra le paquet intact avec son cachet.

Il exposa les précautions prises pour avoir la certitude que le paquet n'avait pas été décacheté.

Il dit qu'il contenait un papier plié en deux placé dans une première enveloppe ; cette première enveloppe était

elle-même dans une deuxième enveloppe, et cette deuxième dans la troisième, grise, extérieure, cachetée.



Dessin de M. Dingwall

[Aug. 22. 1923]

De plus, le paquet avait été perforé, à quatre places, par une aiguille très fine, de sorte que les trous n'auraient plus correspondu ni laissé passer le jour, si les enveloppes avaient été sorties.

M. Dingwall ajouta que *ces précautions donnaient une certitude absolue et qu'il affirmait que le paquet n'avait pas été ouvert.*

Lentement et posément, M. Dingwall coupa, avec précaution, à l'aide d'un canif, la première enveloppe. Il sortit la deuxième, noire verdâtre ; puis de cette deuxième, de la même manière, une troisième enveloppe rouge.

Alors, il coupa l'enveloppe rouge, en sortit un papier plié en deux.

Il montra son contenu et le copia au tableau noir, à côté du dessin d'O... L'identité était absolue. Au dos du dessin était la phrase française suivante, que le clairvoyant avait déclaré ne pouvoir lire : « Les vignobles du Rhin, de la Moselle et de la Bourgogne donnent un vin excellent. »

La date était incomplète dans le dessin d'O... L'original portait 22 Aug. 1923. Mais O... avait précisé : « Avant 1923,

il y a quelque chose que je ne puis lire, une date ou une ville. »

Telle est cette belle et décisive expérience.

Elle complète nos nombreuses observations sur la faculté merveilleuse de M. O...

D^r G. GELEY.

P. S. — *Voici le compte rendu de M. Dingwall sur les précautions prises pour l'expérience :*

L'ENVELOPPE CACHETÉE

Je préparai le paquet cacheté dans l'après-midi du 22 août 1923. Personne n'assista à l'opération et personne ne fut informé de ce que j'avais écrit et dessiné sur la feuille de papier qu'il contenait.

Le papier mesurait environ 17,5 centimètres sur 11. J'écrivis ces mots au haut de la feuille, avant de la placer dans la première enveloppe :

« Les vignobles du Rhin, de la Moselle et de la Bourgogne donnent un vin excellent. »

Je traçai, à la partie inférieure de la feuille, un croquis des plus primitifs, destiné à donner l'idée d'une bouteille sans en retracer exactement l'image. Je l'encadrai de trois lignes, la quatrième étant formée par le côté gauche du papier. J'écrivis ensuite, dans le coin inférieur droit : Aug. 22 1923. La feuille fut alors pliée, l'écriture en dehors, et placée dans une enveloppe de papier rouge opaque, qui mesurait environ 11,5 centimètres sur 9. La feuille était placée de telle sorte que l'écriture se trouvait du côté plein de l'enveloppe, et le croquis du côté de la fermeture. Cette enveloppe rouge ne fut pas cachetée, et fut insérée dans une enveloppe noire opaque, le côté fermeture en premier. Il n'y avait pas de jeu entre les enveloppes. Cette seconde enveloppe rouge ne fut pas cachetée, et le côté fermeture fut inséré en premier, dans une enveloppe de papier gris, où elle s'adaptait exactement. Cette enveloppe de papier gris enfin fut collée, puis cachetée (cachet de cire) à la partie infé-

rieure. Quatre trous furent percés aux quatre coins du paquet, lequel fut mis de côté jusqu'au départ pour Varsovie. Là, le document resta enfermé à clef dans ma valise ou fut porté dans la poche de mon veston, serré entre les feuilles de mon passeport. Cela jusqu'au moment où je le remis au baron de Schrenck-Notzing pour l'expérience.

DINGWALL.

**D) Expériences faites en 1925 avec M. L. K...
à Paris, et relatées par M. le D^r Osty**

Cet homme prodigieux est actuellement en France.

Une suite de circonstances l'a amené auprès de M. Ripert, puis de Mme Geley, qui s'empressèrent de le mettre en rapport avec l'Institut Métapsychique.

Il a été fait, avec M. K..., depuis le commencement de février 1925, un certain nombre de séances « pour voir ». Notre seul but fut, tout d'abord, de constater les phénomènes qu'il est accoutumé de produire, et dans ses conditions habituelles.

Maintenant, nous procédons à une exploration méthodique des possibilités de sa connaissance paranormale, désirant projeter un peu de lumière sur le déterminisme obscur de cette production.

Etant donné la pauvreté des connaissances actuelles en physiologie et en psycho-physique, nous savons qu'il ne peut s'agir que d'une explication « de surface ».

Circonscrire le lieu d'attaque en profondeur serait un résultat déjà satisfaisant.

Séances de simple constatation

Séance du 4 Février 1925 (9 heures soir)

Personnes participant activement aux essais : MM. le Professeur E. Leclainche, membre de l'Académie des Sciences; Professeur Vallée, membre de l'Académie de Médecine ; Xavier Leclainche, externe des Hôpitaux; Jean Vallée; Docteur E. Osty; Mmes Leclainche, Vallée, J. Laval.

M. K... veut que l'expérience se fasse en deux parties, séparées par un peu de repos.

Pour la première partie il choisit quatre personnes : P^r Leclainche, Mme Vallée, Mme Leclainche, D^r Osty. Il demande que toutes les autres personnes quittent le salon.

Première partie. — M. K... demande aux quatre personnes de prendre chacune un morceau de papier blanc, d'écrire dessus n'importe quoi, sans en rien dire, puis de plier très finement les papiers.

Cela dit, il sort du salon, va dans un vestibule contigu au salon dans lequel nous restons.

Chacun de nous se place dans une partie quelconque du salon et écrit ce qu'il veut sur un morceau de papier. Personnellement, je prends dans mon portefeuille un carré de papier de 6 centimètres carrés environ et j'écris sur mes genoux, dos tourné vers la porte fermée et à plusieurs mètres de cette porte.

Quand chacun de nous a plié son papier à sa guise, M. K... est informé que tout est prêt.

Il entre et nous fait asseoir en ligne et dans l'ordre suivant : D^r Osty, P^r Leclainche, Mme Leclainche, Mme Vallée.

Chacun a son papier serré dans une main.

M. K... demande au D^r Osty de prendre tous les papiers, de les secouer dans ses deux mains pour les mêler, puis d'en donner un à chacun. Cela est immédiatement fait.

Allant devant Mme Leclainche, M. K... demande de toucher le papier qu'elle tient. Il le prend entre le pouce et l'index et d'un geste vif l'appuie sur son front et le rend, disant : « C'est fait ».

Les papiers tenus par le P^r Leclainche, le D^r Osty, Mme Vallée, n'ont à aucun moment été touchés par K..., et ils ne le seront pas. J'ajoute que nul d'entre nous, étant donné la similitude des papiers pliés, ne sait ce que contient le papier serré dans sa main.

Tout étant disposé ainsi, ce qui s'effectue en deux minutes, M. K... se place à 1^m50 environ devant le D^r Osty, premier du rang. Il est debout, sa main droite tient un crayon, sa

main gauche une feuille de papier sur laquelle le crayon, fébrilement remué, semble écrire.

Et, après moins d'une minute d'efforts, il dit : « Il y a là, dans votre main, une phrase que vous n'avez pas écrite. C'est : *« Le ciel est noir. »* »

Mme Vallée, troisième du rang, dit : « J'ai écrit : le ciel est noir. »

J'ouvre ma main, je déplie le papier. Il y était écrit au crayon : Le ciel est noir.

Tout aussitôt M. K... se met devant le P^r Leclainche, deuxième du rang; il esquisse quelques mouvements nerveux du crayon sur le papier et dit : « C'est le papier que vous avez écrit que vous tenez. Il y a : *La tuberculose est due au bacille de Koch. »* »

Ce fut dit d'un trait, sans hésitation.

Le P^r Leclainche déplie le papier. Il porte écrit au crayon : La tuberculose est due au bacille de Koch.

M. K... va devant Mme Leclainche, la regarde une ou deux secondes, se replace devant le D^r Osty.

« C'est le papier que vous avez écrit qui est dans la main de la dame, dit-il. Je vais vous dire ce qu'il y a : « Il y a : *La... le... la...* (ici de l'hésitation et pendant 15 secondes une mimique d'efforts). Il y a : *Le voyage est le grand plaisir de la vie... c'est la pri..., c'est la pri...* Le dernier mot, je ne le saisis pas bien..., *ambi... ambi...*, est-ce *ambition* que vous avez voulu écrire ? Ouvrez le papier, j'ai du mal à saisir. »

Mme Leclainche ouvre le papier tenu serré dans sa main droite; on y lit ce que j'y avais écrit :

La... Voyager est le grand plaisir de la vie. C'est la prise de conscience de son ambiance.

M. K... s'est comporté comme s'il repassait par les mouvements de ma pensée au moment d'écrire. L'idée m'était d'abord venue de mettre sur le papier cette phrase lue, quelques jours avant, sur un livre, à la devanture d'un libraire : « La vie est un spectacle à regarder, ce n'est pas un problème à résoudre. » Mais dès le premier mot écrit je jugeai qu'il était préférable d'improviser.

Se rendant aussitôt devant Mme Vallée, quatrième du rang, il lui dit sans délai et d'un trait : « A quel âge dira-t-il papa ? »

Le papier ouvert par Mme Vallée porte cette phrase de l'écriture de Mme Leclainche :

A quel âge dira-t-il papa?

Le temps mis pour la prise de connaissance de la pensée écrite des quatre personnes n'a pas dépassé cinq minutes.

Deuxième partie. — Compte rendu par un des expérimentateurs : M. Xavier Leclainche.

« M. K..., après dix minutes de repos, demande de reproduire le phénomène avec les quatre personnes n'ayant pas participé à l'essai précédent.

Il prend sur une table une feuille de papier blanc de la maison, le déchire en cinq morceaux, donne un des morceaux à chaque assistant, sauf au P^r Vallée, qui en reçoit deux.

Il nous prie d'écrire chacun une phrase sur chaque papier, sans nous la communiquer. Puis il quitte la pièce pour aller ailleurs se mêler aux autres personnes.

Nous écrivons et plions chacun notre papier plusieurs fois et le gardons dans notre main fermée.

Rappelé, M. K... rentre. Il nous fait asseoir sur une même ligne, de gauche à droite : Mme Jean Laval, M. le Professeur Vallée, Mme Xavier Leclainche, M. Jean Vallée.

M. K... nous prie de rassembler tous les papiers dans la main du P^r Vallée. Au cours de cette manœuvre il nous demande de plier une ou deux fois de plus les moins pliés, de façon à ce que tous les papiers soient à peu près semblables.

Cette opération fut faite par nous, M. K... étant à 1^m50 ou 2 mètres. Aucun des papiers ne fut ouvert.

Ainsi rendus semblables, les papiers sont tous placés par nous dans la main droite du P^r Vallée qui les mêle.

Il les distribue au hasard. Chacun place le papier qui lui a été remis dans le creux de sa main fermée.

Immédiatement M. K... vient se placer devant M. J. Vallée. Il a un crayon dans une main, une feuille de papier dans l'autre. Faisant le geste d'écrire, il prononce sans hésitation cette phrase : « Il y a dans votre main une phrase que vous n'avez pas écrite vous-même. Il y a : « *Le bacille de la morve fut découvert en 1881.* »

Le papier déplié par Mme J. Laval porte exactement cette phrase écrite par M. X. Leclainche.

Se tournant ensuite vers M. le P^r Vallée, M. K... dit :

« Vous avez dans chacune de vos mains les papiers sur lesquels vous avez écrit. »

Désignant d'un doigt la main gauche, il dit : « *Les fruits de mon jardin sont les plus beaux.* »

Ce fut exactement le texte trouvé par le Professeur à l'ouverture du papier.

M. K... se rend devant M. Xavier Leclainche et, sans la moindre hésitation, dit : « *Chevreul fut l'auteur de la Savonnerie.* » Phrase qu'avait écrite M. Jean Vallée.

Revenant au P^r Vallée et montrant du geste sa main droite, il dit : « Il y a là : *Les beaux jours sont bon lendemain,* et se reprenant immédiatement : *Les beaux jours sont sans lendemain.* »

Le papier déplié contenait cette phrase écrite par le P^r Vallée.

Enfin, devant Mme Jean Laval, et sans la moindre difficulté, il dit : « *Est-ce que mon chat est heureux maintenant ?* »

Texte exact trouvé sur le papier.

En fin de séance, le P^r Vallée fait remarquer que pendant les quelques minutes que dura le travail de M. K..., il s'est efforcé de distraire sa pensée des phrases écrites par lui. »

Séance du 7 février 1925 (21 h.), à l'Institut Métapsychique.

Expérimentateurs : MM. Ch. Richet, Cunéo, Gosset, Lardinois, Laignel-Lavastine, professeurs à l'Ecole de Médecine de Paris; Professeur Santoliquido, conseiller d'Etat d'Italie ; Docteur Humbert, représentant de la Suisse à la Ligue des Croix-Rouges.

M. K... ne connaît pas et n'a jamais vu les assistants ci-dessus. En arrivant à l'Institut Métapsychique il ignorait devant qui il serait mis.

M. K... demande que les expérimentateurs soient divisés en deux lots. Il désigne pour la première épreuve les Professeurs Cunéo, Gosset, Laignel-Lavastine, Lardennois, et reste seul avec eux dans le salon de l'I. M. Les autres assistants se rendent dans une salle voisine.

M. K... prend sur la table du salon une des feuilles blanches à en-tête de l'établissement, que j'y avais mises. Il en détache 4 morceaux de papier de 6 centimètres carrés environ et en donne un à chacun des professeurs qu'il a placés en rang devant la table, les priant d'écrire ce qu'ils voudront.

Il quitte alors le salon et vient se mêler au groupe exclu de la première épreuve. Une porte fermée sépare cette pièce du salon. M. K... parle. Nous l'écoutons.

Bientôt il est appelé. Les quatre professeurs sont prêts. Ils ont écrit, sans communiquer, chacun une phrase sur un papier plié ensuite plusieurs fois.

M. K... entre dans le salon. Il fait asseoir les expérimentateurs dans cet ordre : MM. Laignel-Lavastine, Gosset, Cunéo, Lardennois.

Le Professeur Cunéo est prié par K... de prendre les quatre papiers en mains, de les mêler, et de les distribuer.

Cela fait, M. K... se place debout devant le Professeur Laignel-Lavastine, premier du rang, et s'efforce de se mettre dans l'état mental favorable à son travail spécial. Il s'énervé, s'approche du professeur, demande de toucher, une seconde, le papier qu'il tient. M. Laignel-Lavastine s'y refuse. K. insiste. M. Laignel-Lavastine dit que cela compromet l'expérience. K... dit qu'il doit toucher un instant le papier et qu'il préfère se retirer si on le gêne dans son travail. Devant cet ultimatum le Professeur Laignel-Lavastine tend le papier plié à M. K... qui le porte vivement à son front et le rend. Et tout de suite : « Je vais lire maintenant... ce papier, il y a dessus une phrase écrite par vous... Il y a : *Vous prenez pour cliquetis d'armes... ce qui n'est que... fi... fifrilis d'arbres.* »

M. Laignel-Lavastine déplie le papier qu'il a en main. C'est celui sur lequel il avait écrit les mots exactement reproduits par M. K...

Aussitôt M. K... se met devant le Professeur Gosset, deuxième du rang, il reste quelques secondes sans parler, puis dit : « Il y a dans votre main une phrase pas écrite par vous... c'est... *En politique... une injustice est parfois... préférable au désordre... a dit Goethe.* »

Le Professeur Gosset déplie le papier. Il porte exactement cette phrase qu'avait écrite le Professeur Lardennois.

Passant à la hauteur du Professeur Cunéo, K..., presque aussitôt, dit : « Ce n'est pas vous qui avez écrit ce qu'il y a sur le papier que vous tenez, c'est Monsieur (il désigne le Professeur Gosset). Il a écrit... *Quel nom... vais-je donner au poulain qui est né... avant-hier de Marisco ?* »

Texte exact lu sur le papier déplié, écrit au crayon par le Professeur Gosset.

Enfin M. K... se met devant le Professeur Lardennois et aussitôt dit : « Dans votre main il y a un écrit de Monsieur (il désigne M. Cunéo), il y a... « *Avez-vous une idée personnelle sur le mécanisme de la faculté que vous possédez ?* » M. Lardennois ouvre sa main, déplie le papier, et y lit mot à mot ce que K... vient de dire. M. Cunéo l'avait écrit au crayon.

Cette prise de connaissance de la pensée écrite a duré quelques minutes, cinq minutes environ.

Tous les assistants se réunissent ensuite dans le salon. Le récit de ce qui s'est passé est fait successivement, en ce qui le concerne, par chacun des professeurs. Ce qu'on vient de lire en est la reproduction.

Leurs paroles expriment l'émerveillement et l'étonnement qu'un tel phénomène soit possible.

Une objection est faite par le Professeur Laignel-Lavastine : « Il est incontestable, dit-il, que c'est

extraordinaire. Mais je fais deux reproches à cette épreuve. D'abord, M. K... nous a demandé de nous mettre en rang devant la table et d'écrire sur la table. Pourquoi ? Cela éveille l'idée qu'il a pu enduire d'un produit chimique le plateau de marbre de la table, grâce à quoi il a pu avoir connaissance, par un artifice spécial, de ce que nous avons écrit. »

Quelqu'un fait observer à M. L.-L. que cela n'expliquerait pas comment M. K... a pu, avec la plus grande aisance, rattacher chaque papier à son scribeur.

« C'est vrai, continue M. L.-L., mais il y a autre chose. M. K... a demandé à toucher le papier que j'avais dans ma main fermée. Il l'a pris, l'a rapidement mis sur son front et me l'a rendu. Ce fut vite fait, sans doute, mais il me vient de là une inquiétude que j'aimerais à dissiper par une épreuve dans laquelle le papier ne quitterait à aucun moment ma main et ne serait pas touché par M. K... »

Quelqu'un dit alors à M. L.-L. : « Votre objection, très juste en ce qui vous concerne, ne vaut pas pour l'ensemble de l'épreuve, puisque les papiers tenus par les autres expérimentateurs n'ont pas quitté leurs mains et n'ont pas été touchés par M. K... »

M. K... dit alors au Professeur Laignel-Lavastine qu'il se rendra chez lui pour une expérience à son gré. Rendez-vous est pris. Des circonstances, du côté de K..., l'ont empêché. C'est une épreuve vérificatrice non encore réalisée au moment où j'écris ces lignes.

Pour les Professeurs Cunéo, Gosset, Lardennois, la seule objection à cet essai était le fait d'avoir écrit

sur la table. Encore, cette objection perdrait-elle de sa valeur dubitative du fait du reliaement des scribes aux papiers écrits, dont nul d'entre eux ne pouvait, en raison du mélange, savoir de qui chaque papier provenait.

Ces objections légitimes servirent à une meilleure exécution de l'épreuve par le deuxième lot d'expérimentateurs, mais toutefois, comme on va le voir, exécution encore non satisfaisante.

Deuxième épreuve. — M. K... se repose dix minutes en se mêlant à notre conversation, et la séance continue.

MM. Ch. Richet, Santoliquido, Humbert sont ensuite laissés dans le salon. Ils déchirent chacun deux morceaux de papier, le Professeur Richet un, écrivent dessus ce qu'ils veulent et où ils veulent, sans se le communiquer.

Quand tous les papiers ont été finement pliés, M. K... est introduit. Ayant demandé que l'objection de « la table chimiquement préparée » n'ait plus de motif d'être, et désirant supprimer l'autre objection venant du « papier touché », j'entre dans le salon avec lui et assiste au déroulement rapide de cette deuxième partie de la séance.

M. K..., placé à 1 m. 50 environ des expérimentateurs, leur demande de s'asseoir en rang. Ils se placent dans cet ordre : Docteur Humbert, Professeur Ch. Richet, Professeur Santoliquido.

M. K... voulant, comme à l'ordinaire, augmenter la difficulté de l'expérience, prie le Docteur Humbert de prendre tous les papiers pliés, de les mêler soigneusement et de les distribuer.

Le Docteur Humbert, après mélange, donne deux papiers au Professeur Richet, deux au Professeur Santoliquido. Il en garde un.

Chacun des trois expérimentateurs ignore, tous les papiers étant semblables de dimension et de plicature, quoi est écrit dans le ou les papiers qu'il tient.

M. K... demande : « Par quel papier voulez-vous que je commence ? » « Par celui-ci », répond le Professeur Richet en montrant son poing droit.

M. K..., debout, esquisse quelques mouvements nerveux de sa main droite tenant un crayon appuyé sur un papier. Il s'énervé. Son visage devient rouge. S'approchant du Professeur Richet, il dit : « Laissez-moi toucher une seconde le papier. » Le Professeur entr'ouvre sa main, M. K... y prend le papier plié, entre le pouce et l'index, ses regards tournés vers le plafond; cela dure une seconde. Et remettant le papier dans la main du Professeur, il s'écrie : « C'est fait ! Je vais vous dire maintenant ce qu'il y a sur le papier... ce n'est pas vous qui avez écrit cela... c'est en allemand... il y a... il y a... *Gegen die Dummheit. Kampfen auch die Götter vergebens... Goethe...* »

Le D^r Humbert dit : « C'est moi qui ait écrit cela. » Le papier déplié par le P^r Richet et qu'il tend à M. K... dans les mains duquel je le prends aussitôt contient :

*Gegen die Dummheit.
Kampfen auch die,
Götter vergebens.*

(GÆTHE).

Cela a demandé moins de deux minutes. M. K... va devant le D^r Humbert et tout aussitôt dit : « Ce papier n'est pas de vous, il est du Professeur là (et du doigt il désigne le P^r Santoliquido). Il y a... *Andro... a Roma... fra una Sethmana...* »

Le D^r Humbert ouvre le papier, lit son contenu et me le donne. Il y a, écrit au crayon, de l'écriture du P^r Santoliquido :

*Andro a
Roma fra
una Sethmana.*

Le papier tenu par le D^r Humbert n'a, à aucun moment, été touché par M. K...

M. K... se met devant le P^r Santoliquido et dit : « Dans votre main droite il y a une phrase écrite par ce Monsieur (il montre le D^r Humbert). Il a écrit... il a écrit : *une épidémie*

de... une épidémie de variole sévit parmi les Indiens... de Montréal en l'année 1498. »

Le P^r Santoliquido me tend le papier. Je l'ouvre et je lis cette phrase que le D^r Humbert avait écrite au crayon :

*Une épidémie de
variole sévit
parmi les Indiens
de Montréal en
l'année 1498 (1).*

« Et dans votre main gauche, continue M. K... en s'adressant encore à M. Santoliquido, il y a une phrase en français que vous avez écrite... c'est : « *Mon fils est à... Hammamet... en Tunisie.* »

Le P^r Santoliquido ouvre le papier et y trouve la phrase qu'il avait écrite :

*Mon fils est
à Hammamet
en Tunisie.*

Allant enfin se placer devant le P^r Richet, M. K... dit : « Il ne me reste plus qu'à dire ce que vous avez dans votre main gauche... c'est vous qui avez écrit ce qu'il y a... il y a... *Comment se nomme mon bateau à pétrole.* »

« C'est vrai, s'écrie le P^r Richet, j'ai écrit cela ! » Il ouvre le papier et nous montre la phrase tracée au crayon.

Ces trois expérimentateurs rendent compte, tous les participants à cette séance étant réunis, du déroulement de cette deuxième partie. Ils attestent le merveilleux du phénomène. Nulle objection, de leur part, n'est exprimée.

La séance, commencée à 21 h. 1/2, est terminée à 22 h. 1/4.

(1) Après séance, le D^r Humbert me dit : « Je vous prie, dans le compte rendu, de réparer le lapsus que j'ai commis. Au lieu de 1498, mettez 1640. On m'attribuerait une grossière erreur. »

A 23 heures, le Professeur Richet m'appelle au téléphone et me dit : « C'est merveilleux, ce que nous a fait M. K... C'est trop merveilleux pour être réel ! J'ai réfléchi. Il m'est venu un doute. Il doit y avoir un truc que j'imagine ainsi. M. K... demande tout d'abord à toucher un papier, il a touché le mien. Or, il suffit qu'il ait substitué un papier blanc au papier écrit pour pouvoir ainsi prendre connaissance du premier, et de papier en papier substitué, comme dans le jeu de salon connu, les lire tous avec ses yeux tout en paraissant en prendre anormalement connaissance. »

— « Oui, répondis-je, c'est une chose à envisager. Toutefois, n'oublions pas que les papiers tenus par MM. Santoliquido et Humbert n'ont pas quitté leurs mains et n'ont, à aucun moment, été touchés par K... Et considérons, de plus, que la lecture frauduleuse des papiers ne permettrait pas à M. K... de spécifier les scripteurs. Or, il n'avait jamais vu jusqu'à ce jour aucun des assistants et certainement pas toutes leurs écritures. »

— « Quand même, insista le Professeur Richet, méfions-nous ! Je redoute un truc. C'est trop extraordinaire. Je n'y croirai que lorsque j'aurai renouvelé l'expérience, avec une plus grande attention et seul à seul avec M. K... »

Le lendemain soir, à 23 heures, le Professeur Richet me téléphona de nouveau : « Je viens d'avoir avec K... la séance que je désirais, me dit-il. Mes doutes sont envolés. J'ai la certitude absolue de la réalité du phénomène. Nous sommes en présence d'une

magnifique et inexplicable cryptesthésie. Il faudra l'étudier. Je vais vous envoyer le compte rendu de ce qui vient de se passer chez moi. »

Ce compte rendu, le voici, en copie conforme :

Dimanche 8 Février, 21 h. 30. — Je viens de faire avec M. L. K... une triple expérience qui me paraît décisive pour la réalité de la cryptesthésie.

Je suis d'autant plus autorisé à prononcer cette affirmation catégorique, que la séance de la veille faite avec le même L. K..., à l'Institut Métapsychique, en présence de diverses personnes, m'avait laissé très nettement sceptique.

J'avais communiqué mes doutes à différentes personnes et en particulier à mon ami Osty. Aussi avais-je voulu faire une nouvelle expérience seul à seul avec K..., car selon moi sont surtout valables, et même à l'extrême rigueur, seules valables, les expériences qu'on fait en tête à tête, sans être distrait par les remarques et les conversations des assistants.

K... avait accédé à mon désir et il s'est rendu chez moi tout à l'heure, à 20 heures.

Il m'a fait écrire sur deux petits bouts de papier deux phrases, et après que je les ai écrites, il n'a pas touché ces papiers. Il était au bout de ma vaste bibliothèque quand je les ai écrites. Même avec une acuité rétinienne inconcevable il ne pouvait rien voir. J'ai alors plié en huit les papiers et, sans qu'il les touche, je les ai mis l'un dans ma main gauche et l'autre dans ma main droite. Après environ une demi-minute d'hésitation, il me dit : « Sur le papier de la main gauche, il y a : *« Quel est le prénom de mon père ? »* C'était exact. Alors il me dit : « dans la main droite (que je n'avais pas ouverte), il y a : *« Quel est l'âge de mon fils aîné ? »* Ce qui est aussi exact que l'indication précédente.

Cette expérience irréprochable m'a à la fois enchanté et stupéfait. Je pensais m'en tenir là, mais K... a voulu faire une autre expérience du même ordre, avec cependant une légère complication de plus.

K... passe dans l'antichambre, et alors, seul dans ma bibliothèque, j'écris quatre phrases sur quatre papiers différents. Je plie huit fois ces papiers, puis je fais revenir K... dans ma bibliothèque, et, sans qu'il les touche, j'en mets un sous un cahier sur ma table bien éclairée, j'en mets un autre dans ma main droite que je tiens fermée, un autre dans ma main gauche fermée également, et le quatrième toujours replié, est brûlé, par moi-même, à l'aide d'une allumette, jusqu'à ce qu'il ne fasse plus qu'un paquet de cendres.

Alors K... me dit : « Dans le papier de la main droite il y a *Virgilius Maro*. » J'ouvre la main, c'était exact. « Sur le papier de la main gauche, il y a : *Vérité aux Parénées*. » J'avais écrit : *Vérité aux Pyrénées*. Quant au papier qui était sous le cahier (papier que ni K... ni moi ne touchions), K... me dit : « Il y a *En avant*. » Je déplie le papier, c'était exact. Pour le papier brûlé, après une hésitation un peu plus longue, mais qui ne dépasse guère plus de trois quarts de minute, K... me dit : *Schoking*. C'était encore exact.

Je ferai remarquer que, dans ces deux expériences, K... n'a pas touché les papiers ; ce n'est donc pas par le toucher ou par une substitution des papiers qu'il a pu opérer. Il n'a pas pu me voir les écrire, puisqu'il était ou très loin ou dans une chambre voisine, et il n'a pas pu les lire puisqu'ils étaient pliés en huit, et n'ont été dépliés qu'après avoir été énoncés.

Alors je prie Mme Richet qui n'avait pas assisté à ces deux expériences, de venir à son tour constater cette belle et surprenante cryptesthésie.

Elle passe dans la chambre voisine et écrit sur chacun des quatre petits papiers blancs que nous lui donnons, une phrase quelconque. Elle revient avec ces quatre petits papiers pliés en huit. Nous en preons un que nous brûlons avec une allumette sans que nous puissions savoir lequel. Il est brûlé de manière qu'il n'en reste rien qu'un peu de cendres. Quant aux trois autres papiers, sans que K... les touche, Mme Richet en prend un dans la main droite, un dans la main gauche qu'elle tient fermées. Je prends le quatrième dans la main droite que je tiens fermée également.

K... n'a pas touché ces papiers, et nous ignorons, comme dans les expériences précédentes, quels ils sont. K... dit : « Sur le premier, celui de la main droite de Mme Richet, il y a : *la modestie rehausse le talent*. » Nous constatons en ouvrant le papier que c'est exact. K... dit alors : « Sur le papier de la main gauche, il y a : *le silence est d'or*. » Exact. Pour le papier que j'ai à la main, K... dit : *le chien est l'ami de l'homme*. Exact. Quant au quatrième papier brûlé, après une minute d'hésitation et après avoir demandé à toucher la main de Mme Richet, il dit : *Qui veut voyager loin ménage sa mouture*. Exact, sauf *mouture*, sans doute, pour *monture*.

Je m'abstiens de toutes considérations théoriques, car elles seraient déplorablement vaines. Je dirai seulement qu'il s'agit là d'une cryptesthésie indiscutable, remarquable par sa *rapidité*, sa *multiplicité* et son *impeccabilité*. J'insiste sur ces trois caractères qui donnent à la cryptesthésie de K... une valeur extraordinaire.

Il n'y a absolument aucune prise à une supercherie quelconque, et on ne peut trouver à cette faculté de L. K... une explication rationnelle. Car dire : *la cryptesthésie*, c'est remplacer l'explication par un mot qui n'explique rien, mais qui constate par un terme verbal ce fait remarquable et inhabituel, maintenant solidement établi : *qu'il y a à la connaissance de la réalité d'autres voies que les voies sensorielles habituelles*. — (Ch. RICHET.)

Séance du 21 Février 1925, 21 heures

Chez le Professeur Richet. Le groupe d'observateurs est composé de : MM. Daniel Berthelot, Général Ferrié, Ch. Richet, membres de l'Académie des Sciences; D^r Osty.

M. K... se dit mal disposé à la suite d'une succession d'émotions récentes. Il craint de ne pas pouvoir faire fonctionner sa faculté. Il veut essayer toutefois et demande de commencer avec une seule personne. Il choisit le Général Ferrié.

Nous sommes dans le cabinet de travail du P^r Richet.

K... prie le Général d'écrire ce qui lui plaira sur trois morceaux de papier, de les plier ensuite le plus de fois possible.

Il sort de la salle accompagné de M. Daniel Berthelot, qui ne le quittera pas. Tous deux se rendent dans l'anti-chambre. Le P^r Richet et moi passons dans un salon.

Le Général Ferrié, laissé seul, procède à la préparation de l'épreuve.

Dès qu'il a fini, K... est introduit.

Selon sa coutume, K... vient se placer debout à 1^m50 environ devant le Général assis. Il le prie de mêler les papiers pliés, de telle manière qu'il lui soit impossible de savoir où se trouvent les phrases qu'il a écrites. Et quand cela est effectué il dit : « Mettez un des papiers sur la table, sous cette coupe, et gardez les autres, un dans chaque main ».

Après demande faite, il touche d'un doigt rapide le papier que le Général place ensuite sous la coupe. Les deux papiers tenus en mains du Général ne sont pas et ne seront pas touchés, et il ouvrira lui-même les papiers après que K... en aura dit le contenu.

K... montre du doigt le papier recouvert par la coupe et dit : « Ici vous avez écrit... *electrodes* (il prononce electro-dès)... *lampe* (il prononce lampè)... *lampe à trois electro-des...* »

Et, mis en train, il précipite la fin.

Désignant la main droite du Général, il dit : « Il y a là : *hypothèse de Waggener* ».

Désignant la main gauche, il dit : « Il y a là : *la santé est le plus précieux des biens* ».

Le Général Ferrié déplie les papiers et constate la situation et les textes tels que M. K... les a révélés.

Le Général Ferrié affirme que l'épreuve est pour lui démonstrative. K..., par nul artifice, n'a pu avoir connaissance des deux papiers tenus dans ses mains.

M. K... demande que soit close la séance, se sentant hors d'état de continuer.

Séance du 3 Mars 1925, 21 heures

Chez le Prof. Richet.

Groupe d'observateurs : MM. Daniel Berthelot, Général Ferrié, Ch. Richet père, Ch. Richet fils, professeur agrégé de physiologie à l'Ecole de Médecine; D^r Lassablière, chef de laboratoire de physiologie; M. Ripert; Mme Le Ber, D^r Osty.

M. K... demande que la séance ait lieu en deux parties, avec un temps de repos intermédiaire.

Première partie. — Expérimentateurs : M. Daniel Berthelot, Mme Le Ber.

K... leur dit d'écrire chacun sur deux papiers.

M. D. Berthelot et Mme Le Ber restent seuls dans le cabinet de travail du Prof. Richet.

K... et tous les autres assistants passent dans un salon voisin, séparé du cabinet de travail par deux portes fermées.

K... participe activement à notre conversation. Il parle presque tout le temps.

Pendant ce temps, M. Berthelot écrit sur deux morceaux d'un papier qu'il a apporté, et Mme Le Ber écrit sur deux morceaux d'un papier pris sur la table de travail du Prof. Richet, son père.

Après papiers écrits et pliés, M. Berthelot ouvre la porte du salon et prévient K... que tout est prêt.

M. Berthelot et Mme Le Ber ont chacun leurs deux papiers pliés tenus serrés dans leurs mains.

K... reste debout devant eux, à 1^h50 environ.

M. Berthelot réunit tous les papiers dans ses mains, les agite, puis, au hasard, en donne deux à Mme Le Ber.

De sorte que chacun d'eux tient deux papiers dont il ignore les textes.

— « Par quelle main voulez-vous que je commence ? » dit M. K...

— « Commencez par Mme Le Ber », répond M. Berthelot. Mme Le Ber montre sa main gauche fermée.

K... demande à toucher ce premier papier. Il le fait rapi-

dement du bout de l'index sans que Mme Le Ber le lâche, et tout aussitôt elle referme sa main sur le papier.

Aucun des autres papiers n'est touché par K... et ne le sera dans la suite.

A peine son doigt est-il au contact du papier, que K... s'écrie : « C'est fait!... ce papier n'a pas été écrit par vous, mais par M. Berthelot... il y a « *vul... vulnant omnes... ultima neeat* ».

Le papier ouvert portait, écrit à l'encre, par M. Berthelot : *Vulnerant omnes, ultima neeat*.

M. Berthelot n'ayant pas signalé l'erreur partielle à l'égard du mot « vulnérant », K... ne l'a pas rectifiée, alors qu'il rectifie presque toujours les mots déformés quand on lui dit : « Il y a erreur ».

— « A quelle main, maintenant ? » demande M. K...

M. Berthelot montre sa main droite.

Tout aussitôt, K... dit : « Il y a a... *Aris... Aristées panakaion* ».

M. Berthelot déplie le papier contenu dans sa main droite et y trouve le texte qu'il avait écrit au crayon : Aristées panakaion.

Désignant la main gauche de M. Berthelot, K... dit, sans délai et sans effort : « Il y a ici écrit par Madame : *Poète, prend ton luth* ».

Et montrant la main droite de Mme Le Ber, il dit : « *Mieux vaut tard que jamais* ».

Phrases que M. Berthelot et Mme Le Ber trouvent dans le papier que chacun déplie.

Deuxième partie. — Les Professeurs Ch. Richet, père et fils, sont désignés comme scripteurs.

Ils restent seuls dans le cabinet de travail. K... est emmené dans le salon et tôt après appelé.

Le Professeur Richet père a écrit sur deux papiers. Son fils sur un seul, sans se communiquer ce qu'ils ont écrit.

Avant l'entrée de K..., ils ont plié, mêlé et distribué les billets.

Le Professeur Ch. Richet père tient un papier en chaque main. Son fils en tient un seul dans la main droite,

K... entre dans le cabinet de travail. Il demande à toucher le papier tenu par M. Richet fils, ce qu'il fait brièvement, sans que M. Richet cesse de le tenir.

A peine K... touche-t-il le papier qu'il dit : « Ce n'est pas vous qui avez fait cela... c'est votre père... il y a un dessin..., c'est un *grand S*. »

M. Richet fils ouvre le papier. Il contient ceci, qu'avait dessiné son père.



Rapidement, K... passe devant le Professeur Richet père et dit, en montrant sa main gauche : « Là, il y a une sorte de carré, avec quelque chose au milieu comme un as de trèfle... non, c'est une petite croix. »

Le papier déplié présente ceci, dessiné par le Professeur Richet fils :



Et, désignant la main droite du Professeur Richet, K... dit : « Dans cette main, il y a aussi un dessin... c'est vous qui l'avez fait... il est trop compliqué pour dire ce que c'est, je vais le reproduire ».

Prenant un morceau de papier sur la table du Profes-

seur, il exécute le dessin dont voici la reproduction photographiée :



Le Professeur Richet ouvre alors sa main, déplie le papier. Il contient ce dessin dont il est l'auteur.



Cette révélation des dessins fut faite par M. K... en moins de cinq minutes.

Séance du 10 Mars 1925, 21 heures

Chez le Professeur Richet.

Groupe d'observateurs : MM. Daniel Berthelot, Professeur Richet père, Professeur Richet fils, Docteur Osty.

La séance aura deux parties, séparées par dix minutes de repos.

Première partie. — Expérimentateur : M. Daniel Berthelot.

M. Berthelot reste seul dans le cabinet de travail du Professeur Richet. Il prend du papier blanc sur la table de travail, découpe trois morceaux de 10×8 cm., écrit sur chacun quelque chose, les plie le plus possible, les mêle jusqu'à ne plus savoir ce qu'il y a sur tel ou tel papier et fait rentrer K...

K... est, pendant ce temps, dans le salon, mêlé activement à notre conversation. Deux portes fermées, enclosant un espace d'un mètre environ, séparent le salon du cabinet de travail.

Introduit auprès de M. Berthelot, K..., selon sa coutume, se place debout, à 1 m. 50 environ devant lui.

Il le prie de garder un papier dans chaque main et de mettre le troisième sur la table.

Sans avoir touché aucun des papiers, il dit : « Je vais commencer par votre main droite... Dans le papier qui s'y trouve, il est question d'un homme anglais que je connais... *Lord As...* il faut que je touche un peu le papier pour mieux saisir. »

M. Berthelot met le papier bien serré entre son pouce et son index, K... le touche rapidement d'un doigt et immédiatement dit :

« ...*Asquith... Lord Asquith...* il y a autre chose... *Oxford.* »

M. Berthelot déplie le papier, lequel n'a jamais quitté sa main. C'est celui sur lequel il avait écrit au crayon bleu :

Lord Asquith Oxford (1)

K... tend ensuite sa main vers la main gauche de M. Berthelot.

« Je veux toucher, dit-il, le papier..., ce sera plus facile. »

M. Berthelot laisse l'index de K... venir dans sa main, toujours repliée, au contact du papier attentivement serré. Et immédiatement, dans le délai d'un fragment de seconde, K... dit : *Mathieu... Mathieu...* »

(1) Dans ses séjours en Angleterre, M. K... avait connu Lord Asquith.

Son doigt ayant quitté le contact, K... le refait, en même condition de sécurité pour M. Berthelot, et tout aussitôt :
« ...de Dombasle. » s'écrie-t-il.

M. Berthelot ouvre sa main, déplie le papier, il porte :

Mathieu de Dombasle.

Un papier plié reste sur la table. Sous le regard de M. Berthelot, K... le touche rapidement d'un doigt et dit d'un trait :

Atreiden Agamenrona.

M. Berthelot l'ouvre. Il y avait écrit au crayon noir et d'une écriture peu appuyée :

Atreiden Agamemnona.

Dans cette expérience, K... a voulu chaque fois avoir un bref contact avec les papiers. En d'autres séances, il en a touché un seul, sur quatre ou huit. Parfois sa faculté s'est mise en branle soit au seul toucher de la main ou du front de l'expérimentateur, soit sans aucun contact d'aucune sorte.

Deuxième partie. — Pendant les dix minutes de repos, il est dit à M. K... qu'il aura à révéler le contenu de trois papiers écrits, entourés de papier gommé, à aucun moment touchés par lui, et dont l'un sera brûlé avant commencement de prise de connaissance.

« — Nous allons essayer, répond M. K..., mais ne brûlez pas le papier avant que je sois rentré dans la salle. Il faut me laisser concentrer ma pensée avant de le détruire. »

K... est emmené dans le salon. Les deux portes intermédiaires entre le salon et le cabinet de travail sont fermées. Il se promène au milieu de nous, énervé.

Le Prof. Richet est resté seul dans son cabinet de travail. Il prend trois morceaux d'une feuille de son papier à lettre et écrit quelque chose sur chacun. Puis il plie chaque papier en deux, le roule en forme de cigarette serrée et l'entoure d'une bande de papier collant.

Ces trois petits cylindres de papier uniformes sont mêlés; on ne peut plus les distinguer les uns des autres.

K... est introduit.

Il s'approche de 1^m50 environ (c'est sa distance favorite) de la table sur laquelle sont les papiers roulés et cachetés, et dit aussitôt :

« — Prenez au hasard un papier et brûlez-le. »

Le Prof. Richet prend un papier et le brûle.

Restent sur la table deux papiers scellés. Le Prof. Richet ignore maintenant ce qu'ils contiennent.

K... n'a pas touché et ne touchera aucun des deux papiers.

Il prend dans sa main droite une main du Prof. Richet et, après quelques secondes d'attente, dit : « *Les Hommes..., les hommes du jour.* »

Ayant lâché la main du Prof., il la reprend et dit : « *Plus ça change* » et ajoute : « Voilà ce qu'il y a dans les deux papiers sur la table. »

Le Prof. Richet déplie alors les deux papiers. L'un porte :

Les hommes, les hommes du jour.

L'autre : *Plus ça change.*

Ce contrôle effectué, K... touche du bout des doigts une main du Prof. Richet. « *Victoire... victoire... victoire de Santhrace* », dit-il.

« — C'est vrai, dit le Prof. Richet. Sur l'un des papiers, donc sur le brûlé, j'avais écrit : « *Victoire de Samothrace* ».

Séance du 23 Mars 1925, 21 heures

A l'Institut Métapsychique.

Assistants : Prof. Daniel Berthelot, D^r Lassablière, D^r Moutier, M. Marius Fraisse, D^r Osty.

Réunis avant l'arrivée de M. K..., nous avons projeté de faire la séance en deux parties. Une première partie réservée à M. Berthelot pour une épreuve d'une variété différant des épreuves jusqu'ici tentées et une deuxième partie laissée à la disposition des Docteurs Lassablière, F. Moutier, M. Fraisse.

K... entre dans le grand salon de l'I. M. Il se déclare très fatigué, mal disposé. « Je ferai, dit-il, l'expérience de M. Berthelot à la fin. Je vais commencer, pour me mettre en train, par travailler pour les trois Messieurs qui n'ont pas encore

constaté par eux-mêmes le phénomène. » Et il désigne MM. Lassablière, M. Fraisse, F. Moutier.

K... prend sur la table du salon une des feuilles à en-tête de l'I. M. que j'y avais mises. Il la déchire, en donne un morceau à chacun d'eux, leur dit d'y écrire ce qu'ils voudront. Et il passe dans une salle voisine où il s'assied entre M. Berthelot et moi, le dos tourné à la porte fermée.

Nous amorçons une conversation dont K... fait tous les frais.

Appelé bientôt par le D^r Lassablière, K... entre dans le salon. Il demande, suivant sa coutume, aux trois scripteurs de se placer assis sur un rang, que l'un d'eux prenne les papiers pliés, les mêle et les distribue. Ce qui s'exécute sans délai. Après quoi chacun des expérimentateurs ignore de qui est le papier inclus dans sa main.

K..., debout à sa distance coutumière, se place devant le D^r Lassablière et, sans toucher, dit : « *C'est une citation de Victor Hugo, que vous avez dans votre main...* »

Il regarde droit dans les yeux le D^r Lassablière, puis en l'air, remue nerveusement le crayon qu'il tient toujours appuyé sur un papier, dans sa main droite, comme s'il tentait de déclancher de l'écriture automatique et brusquement, d'un seul trait, s'écrie :

« — Il y a... *Nous ne voyons jamais qu'un seul côté des choses...* c'est vous qui l'avez écrit. »

Le D^r Lassablière ouvre le papier, lequel a aucun moment n'a quitté sa main et que K... n'a pas touché. Ce papier contient, écrit par lui, au crayon :

Nous ne voyons jamais qu'un seul côté des choses.

V. Hugo.

K... se met ensuite devant M. M. Fraisse. Il le regarde et le quitte pour se placer devant le D^r F. Moutier.

« — C'est à vous, dit-il, le papier qui est dans la main de Monsieur (il désigne du doigt M. Fraisse)... c'est difficile... c'est compliqué... il y a un dessin et une phrase en trois langues... je vais d'abord faire le dessin. »

K... prend un crayon, et sur un papier trace ce dessin :



En l'exécutant, il dit : « Il y a un rond, deux traits, un trait qui traverse et des petits points placés comme cela... »

Et, aussitôt le dessin fait :

« — Il y a écrit, dit-il, *Pronostication... est le dieb del tiempo... est-ce cela ?* »

« — Pas exactement », répond le Docteur Moutier.

Alors, K..., d'un geste rapide, met le bout de son index dans la main repliée de M. Fraisse. A peine est-il au contact du papier qu'il dit, avec prononciation anglaise : *Procrastination...*

Geste et mot ont demandé deux secondes.

M. Fraisse ouvre le papier. C'était celui écrit par le Docteur Moutier.

A noter tout de suite que K... a signalé dès l'abord, qu'il s'agissait d'une phrase écrite en trois langues. Il s'agit en effet d'une seule phrase faite de mots de plusieurs langues (4 et non 3) et qui se traduit : « La temporisation est le voleur du temps ».

K... revient devant le Docteur Moutier, qui tient en mains le dernier papier. Aussitôt, il se replace devant M. Fraisse.

« — Ça devient difficile, dit-il, je suis fatigué... Il y a... On doit tendre à l'infailibilité sans y prétendre... Malherbe... non Malechance... »

Visiblement fatigué, K... n'essaie pas de rectifier. Il cesse tout effort et s'assied.

Le Docteur Moutier déplie le papier tenu dans sa main, jamais quitté et jamais touché par K... Ce papier porte, écrit de la main de M. Fraisse :

On doit tendre à l'infailibilité sans y prétendre.

Malebranche.

La face congestionnée, les traits tirés, M. K... annonce qu'il ne se sent pas la force de faire ce soir l'expérience préparée par M. D. Berthelot.

Après séance, le Docteur Moutier fait observer que, pendant que M. K..., sous ses yeux, reproduisait son dessin, il avait eu la certitude qu'il commettait une erreur de détail en ne traçant qu'une ligne transversale débordante, alors qu'il en avait mis deux.

Son étonnement fut grand, au moment de la comparaison des dessins, en se rendant compte que K... avait fidèlement reproduit ce que sa mémoire, après quelques minutes, avait déjà déformé.

Dans cette après-séance, se produisit un incident instructif, méritant d'être relaté.

J'exprimais brièvement un projet d'expériences prochaines, exclusivement instituées dans le but d'étudier le processus permettant à K... de déterminer le rapport d'un papier écrit à son auteur et, dans le cas d'un seul expérimentateur, d'identifier chaque papier écrit.

Il fut question d'expériences dans lesquelles on n'emploierait que des papiers blancs, parfaitement semblables, ne portant aucun signe, indifférenciables pour toute personne et ne se distinguant, pour la faculté de K..., que par la modalité énergétique individuelle dont le toucher de chacun les imprègne vraisemblablement.

Ce bref exposé d'un projet fut l'occasion de la scène suivante :

M. K... — « C'est très facile pour moi de dire qui d'entre les assistants a touché tel ou tel papier. Je réussirai toujours cela. Il me suffit de me placer de-

vant un papier, quelquefois sans y toucher, d'autres fois en y touchant, pour pouvoir désigner aussitôt la personne de l'assistance qui l'a eu en mains. Je puis même dire si le morceau de papier plié a été ou n'a pas été touché par moi. Cela vous semble incroyable ? Je vais vous en donner une preuve tout de suite. »

D^r Osty. — « Croyez-vous pouvoir encore travailler ce soir ? »

M. K... — « Ce n'est pas nécessaire que je travaille encore. La preuve dont je parle est facile, puisque l'expérience est faite.

« Tout à l'heure, quand je me suis mis devant Monsieur (il désigne le D^r Lassablière), j'ai senti aussitôt, et je l'ai dit, que le papier plié qu'il avait dans sa main était celui qu'il avait écrit. J'ai senti aussi, et cela je ne l'ai pas dit, que ce morceau de papier n'était pas un de ceux que j'avais déchirés d'une feuille et distribués. Il a écrit sur un autre morceau de papier. »

D^r Lassablière. — « Non, certainement non, M. K... ! J'ai écrit sur le papier que vous m'avez donné. De cela je suis sûr. »

M. K... — « Ce n'est pas possible. Je n'ai pas senti que le papier que vous aviez en mains était celui que j'avais touché. Et jamais je ne me trompe sur cela. »

D^r Lassablière. — « Et bien, vous vous trompez cette fois !... »

M. K... — « Certainement je ne me trompe pas. »

M. M. Fraisse. — « Peut-être avez-vous tort, Docteur, d'être aussi affirmatif. Je pense que M. K a peut-

être raison, car, sans être bien assuré de cela, je crois me souvenir vous avoir vu écrire, puis jeter un papier, puis écrire de nouveau. Rappelez-vous... »

Le D^r Lassablière voulant convaincre MM. K... et Fraisse qu'il n'en est rien, explore la table et le parquet. Il n'y trouve aucun papier écrit abandonné. Continuant son enquête, il plonge les mains dans les deux poches inférieures de son veston. Sa main droite en retire une boulette de papier. Il la déplie et y trouve écrit une partie du vers de Victor Hugo, texte de sa personnelle expérience. « C'est invraisemblable, s'écrie-t-il, et toutefois c'est vrai ! Je me souviens maintenant de ce qui s'est passé. La vue du papier me le ramène à l'esprit. Pour un mot mal écrit, biffé, refait, j'ai voulu recommencer et j'ai recommencé la phrase sur un autre morceau de papier. L'insignifiance de l'acte me l'a fait oublier. J'en suis heureux ! »

Conclusions

A propos des expériences faites par M. le Professeur Richet, avec M. O..., voici ce que déclarait ce patient observateur en 1922.

« Le bon sens élémentaire indique que le hasard ne peut être mis en cause et qu'il ne reste que deux hypothèses : la fraude ou la cryptesthésie.

(Car il faut évidemment éliminer l'hypothèse de la télépathie qui, dans la plupart des cas ne peut être invoquée.) L'hypothèse de la fraude est aussi absurde que celle du hasard. Toutes les expériences se faisaient en pleine lumière ; quelquefois elles se dénouaient très rapidement ; quelquefois elles duraient (au maximum) deux heures. Mais, même, quand elles duraient longtemps, l'enveloppe cachetée ne quittait pas nos yeux, elle restait cachetée. Tous les mouvements d'O... étaient surveillés étroitement. Dans un cas, le papier était inclus dans un tube de plomb ; dans un autre cas, O... n'a pas touché le papier ; dans un autre cas, le papier était chiffonné en une boule que je tenais à la main. Même avec la complicité de toutes les personnes présentes, rien n'aurait pu être obtenu.

Donc, ce n'est pas la fraude, et je suis assez certain de cette absence de fraude que je n'hésiterai pas à condamner un homme à mort là dessus. On n'est jamais aussi assuré de la culpabilité de tel ou tel assassin (qu'on condamne cependant), que je suis certain de ce fait ; que la fraude n'explique pas ces phénomènes. Nous sommes donc tout à fait en droit de discuter d'une manière approfondie le mécanisme de cette fonction nouvelle de l'intelligence humaine.

Hélas ! je dois tout de suite reconnaître qu'il nous reste profondément mystérieux, impénétrable.

De toute nécessité, l'ébranlement de notre intelligence, ébranlement qui aboutit à une connaissance de la réalité, suppose une force extérieure — une vibration — qui agit sur elle. Il n'y a pas d'effet sans cause. Si rien ne venait émouvoir notre sensibilité, notre sensibilité ne serait pas émue. Et cela est de toute évidence.

Voici donc ma première proposition, qui est incontestable. Il y a des vibrations extérieures, de nature inconnue, qui touchent notre intelligence. Comment cette vibration extérieure parvient-elle jusqu'à l'intelligence ? Voilà ce qu'il est difficile ou, pour mieux dire, impossible de savoir dans l'état embryonnaire de la science métapsychique.

Il m'a paru provisoirement plus prudent de ne pas imaginer une sensibilité nouvelle, dont les organes récepteurs et transmetteurs seraient totalement inconnus, mais de rattacher cette sensibilité extraordinaire à une des sensibilités de notre organisme animal.

La psychophysiologie classique, dont il serait insensé de ne pas tenir compte, nous enseigne que la connaissance du monde extérieur nous arrive par cinq voies différentes : le nerf optique (pour la vision) ; le nerf auditif (pour l'audition) ; le nerf olfactif (pour l'olfaction) ; les nerfs du goût (pour le goût) ; les nerfs périphériques de la peau, et même des viscères, pour le sens tactile. Avant d'inventer d'autres sensibilités fantaisistes, il faut chercher si celles-là ne donneraient pas quelque indication.

Or, quand M. O... travaille, tout de suite on comprend que ce n'est ni par la vue, ni par l'ouïe, ni par l'odorat, ni par le goût, qu'il a quelque notion de la lettre qu'on lui donne à déchiffrer. Il en indique le graphisme plutôt que le sens ; ou, pour mieux dire, il y a en partie compréhension du sens, en partie connaissance du graphisme.

Et comment y arrive-t-il ? Ce n'est ni en écoutant, ni en flairant, ni en regardant : c'est en palpant et en malaxant fièvreusement l'objet qu'on lui a soumis.

Tout se passe comme si la notion du contenu de la lettre parvenait à sa conscience par une sorte de sensibilité tactile. Ce n'est peut-être qu'une apparence. Mais on ne peut nier cette apparence.

D'ailleurs, entendons-nous sur ce mot sensibilité tactile. Elle est tellement différente de la sensibilité tactile connue que c'est vraiment une sensibilité nouvelle.

La sensibilité tactile, en effet, s'est accrue, non dans la proportion de 1 à 100, mais de 1 à 100.000, et même davantage encore.

C'est en désespoir de cause que j'ai fait cette hypothèse d'une hyperesthésie tactile formidablement accrue.

D'ailleurs, l'expérience de Geley, qui consiste à enfermer une lettre dans un tube de plomb, ce qui n'empêche pas la lettre d'être déchiffrée par M. O..., n'est nullement incompatible avec l'hypothèse de l'hyperesthésie : car si le toucher est assez prodigieux pour percevoir le graphisme d'une lettre à travers une enveloppe, il n'y a aucun motif sérieux pour supposer que, si l'enveloppe était plus épaisse, en métal, au lieu d'être en papier, l'esthésie serait supprimée.

Je constate que cette sensibilité semble parvenir à la conscience par le sens du toucher. Donc, il me paraît sage, au lieu d'admettre une fonction nouvelle, d'accorder aux fonctions connues une extension prodigieuse.

En tout état de cause, les temps ne sont pas mûrs encore pour la théorie. Il faut se limiter aux faits. Ils sont éclatants et surprenants assez pour nous consoler de ne pas présenter quelque fragile et indéfendable théorie. »

A quoi bon d'ailleurs nous attarder dans des vues grandioses, mais vagues et problématiques ? A tous ceux qui désirent hâter l'accession de la cryptesthésie pragmatique dans le domaine de la science indiscutée, un tâche plus urgente s'impose : Recueillir une telle masse de faits authentiques et concordants, que le scepticisme le plus opiniâtre soit forcé de se rendre à l'évidence et en tirer par la classification, l'analyse

et l'expérimentation, les éléments dont nous pourrions peut-être composer un jour l'explication définitive.

Alors on n'entendra plus dire que ces phénomènes sont trop rares, trop fugitifs, trop capricieux pour qu'on puisse les étudier. C'est en effet l'objection que l'on entend si souvent opposer, même par des savants qui se croient imbus du véritable esprit scientifique, à l'étude des phénomènes psychiques.

Du moment, disent-ils, qu'un expérimentateur quelconque ne peut pas les observer et les reproduire à sa volonté, toujours identiques dans les mêmes conditions, ils sont nuls et non advenus pour la science : ce ne sont pas des phénomènes scientifiques; et celui qui prétend les étudier se met, par cela même, en dehors de la science : il est indigne du nom de savant. Comment ceux qui raisonnent ainsi ne voient-ils pas que c'est justement la besogne qui incombe à la science de rendre les phénomènes scientifiques, c'est-à-dire d'en découvrir les conditions générales et invariables, ce que Claude Bernard appelait leur déterminisme, et qu'elle manque à sa mission en refusant d'étudier des phénomènes dont les lois ne lui apparaissent pas de prime abord ? Toute la question est de savoir si un phénomène est réel ; mais du moment qu'il existe, peu importe qu'il soit rare ou fréquent, habituel ou exceptionnel, fugitif ou durable, capricieux ou régulier : il est, cela suffit; donc il fait partie de l'ordre de la nature; et c'est à vous, savants, de découvrir, si vous le pouvez, le mécanisme en vertu duquel il se produit.

Soyez tranquilles : le jour où vous aurez découvert ce mécanisme, le phénomène sera scientifique ; et vous pourrez alors, si toutefois les conditions dont il dépend laissent place à l'intervention humaine, le produire et le reproduire aussi souvent, aussi infailiblement que vous le voudrez. En somme, vous vous plaignez que la nature ne fasse pas votre travail à votre place, c'est-à-dire, qu'elle ne présente pas à votre étude des phénomènes déjà tout préparés pour la facilité de vos observations et de vos expériences. Mais l'exemple même de l'électricité, si capricieuse aussi pour les premiers savants qui l'ont étudiée, comme on peut s'en rendre compte en lisant l'Histoire de l'Electricité, de Priestley, devrait suffire à vous convaincre que la tâche à remplir tout d'abord, quand il s'agit de phénomènes cryptoïdes, c'est justement de trouver le moyen de les rendre observables et expérimentables à volonté. Seulement, pour trouver ce moyen, il faut le chercher, ou, tout au moins, ne pas excommunier de la science ceux qui le cherchent.

Nous avons le ferme espoir que, dans un avenir peut-être assez proche, le voile qui enveloppe ces faits mystérieux se déchirera, et qu'à la lumière progressive de la science, la vérité nous apparaîtra dans toute sa limpidité, dans toute sa sublime beauté.

Résumé des Conclusions

Pour qu'il y ait cryptesthésie, il faut que quelque chose en nous soit ébranlé, car il n'est pas d'effet sans cause. Il y a donc quelque vibration extérieure inconnue, agissant sur notre organisme. C'est dans ce sens que la cryptesthésie est forcément pragmatique ; car, s'il n'y avait rien au dehors pour l'émouvoir, l'intelligence ne pourrait rien percevoir.

L'intelligence humaine a des procédés de connaissance qui nous sont inconnus.

Pour peu qu'on y réfléchisse, on n'a pas à en être surpris, car, tout d'abord, il est évident qu'il existe dans la Nature, dans l'immense et féconde Nature, des forces que nous ne connaissons pas. Il faudrait être dépourvu de toutes traces d'intelligence et de bon sens pour supposer qu'il n'y a pas d'autres forces dans le Kosmos que celles qui sont énumérées et analysées en nos traités de physique.

Donc, puisqu'il y a des forces inconnues dans l'univers, il est possible qu'elles ébranlent notre être. Toute la question est de savoir si notre être en est ébranlé. Affirmer qu'il y a des forces inconnues, ce n'est pas prouver que la cryptesthésie existe, mais simplement qu'elle est possible.

Autrement dit encore, il y a des forces que notre conscience normale ne perçoit pas ; mais il est possible que notre inconscience les perçoive quelquefois. S'il était prouvé qu'il n'y a pas d'autres forces dans la Nature que la chaleur, la lumière, l'électricité, la pesanteur, alors nous aurions presque le droit de nier toute la cryptesthésie, mais du moment qu'il existe d'autres forces — et cela ne peut guère être nié, encore qu'on ne les ait pas décrites ou découvertes, — alors la cryptesthésie devient non seulement possible, mais même vraisemblable.

Et maintenant, si on prend la peine de remarquer le nombre considérable d'expériences faites dans des conditions irréprochables, par les médecins et les savants les plus illustres de notre époque et constant tous, avec des sujets différents, exactement les mêmes phénomènes, nous sommes obligés d'admettre que la cryptesthésie est devenue non seulement vraisemblable, mais prouvée.

<i>Vu :</i>	LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,
LE DOYEN,	LÉPINE.
JEAN LEPINE.	

Vu et permis d'imprimer :

Lyon, le 14 Janvier 1926.

LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,
CAVALIER.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	7
DÉFINITION	11
CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES	13
HISTORIQUE	17
Un cas d'apparente transposition des sons observé par M. le P ^r Boirac, recteur de l'Académie de Dijon.	23
CLASSIFICATION	31
<i>Première catégorie : Expériences pouvant subir une critique sérieuse</i>	33
A) Expériences faites par le D ^r A. von Schrenck- Notzing le 4 mars 1913 avec M. R.....	35
B) Expériences faites par M. Maxwell avec M. R.	37
C) Expériences faites par le D ^r Drakoulès avec M. R... ..	40
D) Le procès de M. R... ..	42
E) Premières expériences faites par le D ^r Geley avec M. O... ..	44
<i>Deuxième catégorie : Expériences pouvant subir une critique légère</i>	49
A) Expériences faites par M. Félix Hollaender avec M. R... ..	51
B) Expériences faites par le P ^r Max Schottellius avec M. L. K... et confirmées par deux expertises légales	53

C) Expériences faites par le D ^r Geley avec M. O....	62
D) — — — M. Szmurlo — ..	65
E) — — — M. D ^r Geley — ..	67
F) — — — M. Charpentier — ..	70
G) — — — Edison et le P ^r Thompson avec M. R.....	72
H) Expériences faites par M. Hereward avec M. R...	76
I) Expériences du D ^r Chowrin	80
J) Expériences de M. le P ^r Abelous	83
<i>Troisième catégorie : Expériences pouvant amener la conviction</i>	87
A) Expériences faites par M. le D ^r Geley avec M. O.	89
B) — — — P ^r Richet —	102
C) — — — D ^r Geley et M. Dingwall avec M. O...	116
D) Expériences faites à Paris en 1925 avec M. L. K... par différents expérimentateurs et relatées par M. le D ^r Osty	122
Séance du 4 février 1925.....	122
Séance du 21 février 1925.....	136
Séance du 3 mars 1925.....	138
Séance du 10 mars 1925	141
Séance du 23 mars 1925	144
CONCLUSIONS	151
RÉSUMÉ DES CONCLUSIONS	157

